

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

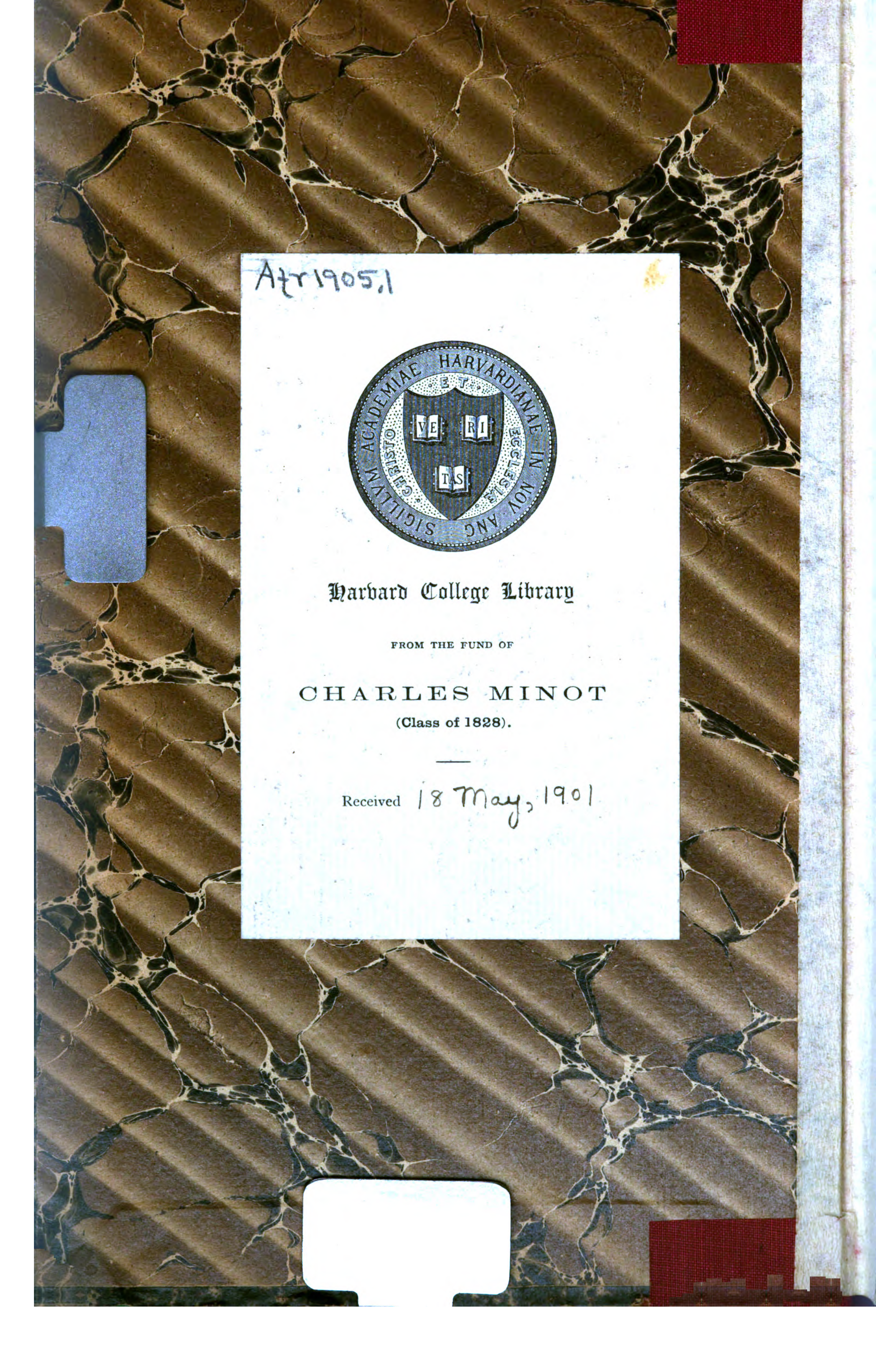
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

LA DOMINATION ESPAGNOLE A ORAN

SOUS LE GOUVERNEMENT DU COMTE D'ALCAUDETE

1534-1558





Afr 1905.1
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

LA DOMINATION ESPAGNOLE A ORAN

SOUS LE GOUVERNEMENT DU COMTE D'ALCAUDETE

1534-1558

LA DOMINATION ESPAGNOLE

A ORAN

SOUS LE GOUVERNEMENT DU COMTE D'ALCAUDETE

1534-1558

AVEC UN APPENDICE

CONTENANT SIX DOCUMENTS INÉDITS

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

PAR

PAUL RUFF

CHARGÉ DE COURS AU LYCÉE DE CHERBOURG

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1900

À LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE

MA MÈRE

BIBLIOGRAPHIE

Les documents utilisés dans ce mémoire sont de diverses sortes. Il y a d'abord les documents officiels qui présentent un caractère absolu d'authenticité. Parmi ces documents les uns sont inédits, les autres imprimés. Nous possédons, d'autre part, des ouvrages publiés par des contemporains ou des écrivains peu postérieurs aux événements qu'ils racontent et sur lesquels ils peuvent avoir consulté des témoins oculaires. Nous rangerons dans la même catégorie les auteurs qui nous ont fourni des descriptions du pays et de ses habitants, et aussi les documents arabes trop peu nombreux dont nous avons pu consulter la traduction.

Enfin nous aurons à citer un assez grand nombre d'écrivains modernes.

I. — **Documents officiels.**

1° *Archives du Gouvernement général de l'Algérie.* — La collection la plus importante de documents officiels qu'il nous ait été permis de consulter est la collection de *Documents inédits* conservée aux Archives du Gouvernement général de l'Algérie et provenant de la mission Tiran. Un certain nombre de ces pièces ont été reproduites, traduites ou analysées par M. de la Primaudaie dans la *Revue africaine* (1875-1877) et forment un volume intitulé *Histoire de l'occupation espagnole en Afrique*, Alger, 1878, in-8. Mais des documents importants n'y figurent pas, ou sont imparfaitement analysés, et il a été nécessaire de recourir à l'original[1]. Ce travail nous a été facilité par l'excel-

1. Qu'il nous soit permis d'adresser nos remerciements à M. Piéron, archiviste du Gouvernement général dont l'obligeance est appréciée de tous ceux qui ont travaillé aux Archives, ainsi qu'à notre collègue et

lent inventaire qu'a dressé M. Jacqueton (*Archives espagnoles du Gouvernement général de l'Algérie*, Alger, 1894, in-8). Malheureusement, ces documents ne représentent qu'une faible partie de ceux que renferment les archives espagnoles et ne se rapportent qu'à quelques courtes périodes.

2° *Rapport du comte d'Alcaudete.* — Ce rapport, relatif à l'expédition de Tlemcen de 1543, a été publié dans les *Papiers d'État du cardinal de Granvelle* (t. II, p. 657, *Coll. des Doc. inéd.*).

3° Cat, *Mission bibliographique en Espagne*, Paris, 1891, in-8. — Ce volume de documents inédits contient plusieurs textes intéressants, notamment une lettre de Pedro de Castro, gouverneur de Mers-El-Kebir et un inventaire de l'artillerie d'Oran dressé en 1559.

4° Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. II, Paris, 1850, in-4. — Cet ouvrage contient quelques détails tirés de la correspondance des ambassadeurs français.

II. — Documents anciens.

1° Abou-Ras ben Ahmed ben Abd El-Qader En-Nasri (Mohammed). Ses *Voyages extraordinaires et nouvelles agréables*, traduits par Arnaud (*Revue africaine*, t. XXII-XXVII) fournissent quelques renseignements intéressants.

2° Cruzado (Diego), *Déroute de Mostaganem* dans Cat, *Mission bibliographique*, p. 100. C'est un récit du désastre de 1558 qui présente un grand caractère de véracité. C'est l'œuvre d'un soldat de l'armée d'Afrique.

3° Cueva (Franscisco de la), *Relacion de la guerra de Tremecen*. F. de la Cueva, chapelain du comte d'Alcaudete, raconte l'expédition de Tlemcen (1543) qu'il avait suivie et celles de Mostaganem et des Beni-Rachid dont il n'avait pas été témoin (*Coleccion de libros raros o curiosos*, t. XV, Madrid, 1881, in-8). Cet ouvrage a été traduit par M. Brunel (*Bull. de la Société de géog. et d'archéol. d'Oran*, t. X, XI, XII et XVIII).

ami, M. Llanta, professeur d'espagnol au Lycée d'Oran, qui a bien voulu nous aider à déchiffrer et à traduire les documents espagnols.

4° *Ghazaouat* traduit sous le titre de *Chronique des Barberousse*, par Sander-Rang et Denis. Paris, 1837, 2 vol. in-8. Cette chronique contient des détails souvent inexacts et la chronologie est fantaisiste, ainsi que la généalogie des princes de Tlemcen.

5° Gramaye. L'*Africa illustrata*, Tournay, 1624, in-4, n'est qu'une copie de Léon l'Africain et de Marmol et ne fournit que peu de renseignements.

6° Haedo (Fray Diego de) a recueilli beaucoup de documents utiles mais ses renseignements sont souvent inexacts. Sa *Topographia e historia general de Argel* a été traduite par MM. Berbrugger et Monnereau (*Revue africaine*, t. XIV et XV) et l'*Epitome de los reyes de Argel*, par M. de Grammont[1].

7° Ibn Khaldoun. L'*Histoire des Berbères* (traduction de Slane). Alger, 1852-1856, 4 vol. in-8, fournit sur les tribus arabes et berbères d'utiles renseignements.

8° Léon l'Africain. Sa *Description de l'Afrique*[2] contient des détails géographiques précieux et quelques renseignements historiques antérieurs à la périodé étudiée ici.

9° Marmol Caravajal. Sa *Descripcion general de Affrica*[3], qui reproduit souvent celle de Léon l'Africain, contient beaucoup de détails historiques. Mais il s'y trouve beaucoup d'erreurs.

10° Moralès (Capitaine Baltazar de). Son *Dialogo de las guerras de Oran* raconte des événements dont il fut le contemporain (*Coleccion de libros raros o curiosos*, t. XV, Madrid, 1881, in-8). Il fournit de précieuses indications, bien que son admiration pour le comte d'Alcaudete lui fasse souvent dépasser la mesure. Son dialogue a été traduit par M. Francisque Michel (*Bull. de la Société de géog. et d'archéol. d'Oran*, t. IX).

11° Mohammed es-Seghir El-Oufrâni, *Nozhat Elhadi* (traduit par M. Houdas), Paris, 1889, in-8.

12° Suarez (Diego), appelé parfois Montanez, *Historia del Maestre ultimo que fue de Montesa* (Madrid, 1889, in-8, t. I). Cet écrivain qui servit à Oran peu après la mort du comte d'Alcaudete a re-

1. Nous n'avons malheureusement eu à notre disposition que ces traductions.

2. Nous n'avons pu consulter que la traduction de Temporal, à laquelle se rapportent les notes.

3. Les renvois se rapportent à l'édition originale de Grenade (1573).

cueilli de la bouche des contemporains ou tiré des archives beaucoup de renseignements importants. Il est consciencieux, mais a besoin d'être contrôlé avec soin[1].

13° Torrès (Diego de), *Histoire des Chérifs* (traduction par M. le duc d'Angoulême, à la suite de la traduction de Marmol, par d'Ablancourt, t. III).

III. — Ouvrages modernes.

1° Bargès (Abbé), *Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen*, Paris, 1852, in-8. — *Complément de l'Histoire des Beni-Zeiyan*, Paris, 1887, in-8.

2° Berbrugger, *Mers-El-Kebir et Oran d'après Diego Suarez* (*Revue africaine*, t. IX, X, XI). — *Négociations entre Hassan Agha et le comte d'Alcaudete* (1541-1542) (*Revue africaine*, fasc. 53).

3° Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des Beni-Zeyan*, Paris, 1876, in-8.

4° Cat, *De Caroli V in Africa rebus gestis*, Paris, 1891, in-8.

5° Ferreras, *Histoire générale d'Espagne* (traduction par M. d'Hermilly, t. IX).

6° Fey, *Histoire d'Oran*. Oran, 1858, in-8, avec de graves erreurs et des lacunes.

7° Fuente (La), *Historia de España*, t. VI.

8° Gorguos, *Les Espagnols pendant l'occupation d'Oran* (*Revue africaine*, t. II).

9° Grammont (De), *Histoire d'Alger*. Paris, 1887, in-8.

10° Guin, *Notes sur les entreprises des Espagnols pendant l'occupation d'Oran* (traduction d'un résumé d'ailleurs peu précis de quelques expéditions espagnoles rédigé par un auteur arabe moderne, Mohammed-ben-Youssef ez-Ziani) (*Revue africaine*, fasc. 178).

11° Jacqueton, *L'expédition d'A. Martinez de Angulo contre Tlemcen* (*Revue africaine*, t. XXXVI).

1. Les Archives du Gouvernement général possèdent le manuscrit très incomplet d'une Chronique d'Oran de Diego Suarez, qui n'a pas été publiée et dont les parties les plus importantes ont été utilisées par Berbrugger. Suarez, très hostile au comte d'Alcaudete, le juge sévèrement.

12° Mariana, *Continuacion de la historia general de España*, t. III.
13° Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. III, Paris, 1891, in-8.
14° Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Algérie*, Paris, 1844, in-4.
15° Rotalier (De), *Histoire d'Alger et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée*, Paris, 1841, 2 vol. in-8.
16° Salazar, *Historia del muchas guerras entre cristianos y infideles desde el año 1546 hasta el año 1565*, Medina del Campo, 1570, in-fol.
17° Sandoval, *Histoire de Carlos V* (édition de la *Lectura*, t. VI-X).
18° Sandoval (Général de), *Inscriptions d'Oran et de Mers-El-Kébir* (*Revue africaine*, t. XV-XVI).
19° Walsin-Esterhazy, *La domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger*. Paris, 1850, in-8.
20° Watbled et Monnereau, *Négociations de Charles-Quint avec Kheir-Eddin* (*Revue africaine*, t. XV).

LA DOMINATION ESPAGNOLE A ORAN

SOUS LE GOUVERNEMENT DU COMTE D'ALCAUDETE

(1534-1558)

Les vingt-quatre années de gouvernement du comte d'Alcaudete, capitaine-général d'Oran, peuvent nous permettre d'apprécier et de juger la politique africaine des Espagnols. L'histoire de leurs établissements sur la côte barbaresque n'a été, en effet, qu'un perpétuel recommencement.

Les Espagnols n'ont su être en Afrique ni des colonisasateurs, ni des conquérants; c'est qu'ils ont suivi une politique au jour le jour, sans grandeur et sans résultats. Il n'y avait point dans les pays africains connus, exploités depuis une haute antiquité, cet attrait de l'inconnu, de l'inexploré qui devait attirer tant d'aventuriers entreprenants en Amérique. Il n'y avait pas non plus d'espoir d'y trouver les inépuisables trésors du Mexique ou de l'Inde. Une pensée religieuse et politique avait seule guidé le cardinal Ximenès et présida seule aux entreprises de Charles-Quint et de ses successeurs. Ils voulurent à la fois planter la croix sur cette terre musulmane et, après avoir rejeté en Afrique les anciens conquérants de l'Es-

pagne, les y poursuivre et les y exterminer. Ils voulurent aussi mettre un terme aux déprédations des corsaires turcs et détruire dans la Méditerranée occidentale la puissance redoutable du Sultan de Constantinople en attendant le moment où ils pourraient recommencer la croisade contre l'Infidèle.

Sous Charles-Quint, au milieu des luttes soutenues contre le roi de France, allié du Sultan, quelques tentatives sérieuses furent faites pour occuper les principales villes de la côte barbaresque. Mais il ne s'agit jamais que d'entreprises militaires. D'autre part on ne pouvait songer à immobiliser en Afrique les armées dont l'Empereur avait besoin en Italie, en Flandre ou sur le Danube. Aussi le gouvernement espagnol s'efforça-t-il de chasser les Turcs, mais sans s'installer à leur place. Mettre à Tunis, à Alger, à Tlemcen des princes vassaux, les protéger contre leurs ennemis, tel fut le seul but poursuivi, et on y consacra même trop peu d'hommes et d'argent pour l'atteindre.

Mais les Espagnols ne comprirent pas, ils ne comprirent jamais qu'une telle politique ne pouvait porter aucun fruit. Les indigènes étaient pour les chrétiens des ennemis que l'on pouvait vaincre et soumettre, non gagner. Fidèles tant que la crainte ou l'intérêt les retenait, ils étaient toujours prêts à la défection et à la guerre. Les princes qu'on leur imposait n'étaient supportés que jusqu'au moment où leurs rivaux se sentaient assez forts pour entrer en campagne. Il fallait donc entreprendre de nouvelles expéditions pour maintenir les chefs que l'on avait établis, ou parfois pour les renverser lorsqu'ils passaient eux-mêmes à l'ennemi. Au milieu de populations à l'esprit

mobile, dont le seul sentiment persistant était la haine du chrétien, les expéditions militaires, même heureuses, ne pouvaient laisser de traces durables. Pour contenir les habitants il aurait fallu conquérir le pays et nous savons quels sacrifices d'hommes et d'argent eussent été nécessaires. L'Espagne ne le tenta point; mais, en y renonçant, elle renonçait aussi à fonder un empire africain. Elle devait dès lors se contenter de garder quelques forteresses isolées au milieu d'ennemis toujours en éveil, d'où sortaient parfois des armées dont les campagnes terminées par des victoires ou par des désastres étaient également infructueuses. L'étude du gouvernement du comte d'Alcaudete, l'un des plus célèbres, des plus actifs et des plus énergiques gouverneurs d'Oran, fera mieux ressortir les conséquences fâcheuses et inévitables de la politique espagnole.

Il est nécessaire, pour éclairer cette étude, d'exposer d'abord la situation d'Oran et l'organisation administrative de cette possession. Nous examinerons ensuite la région dans laquelle devait s'exercer l'activité du comte d'Alcaudete, c'est-à-dire la région de Tlemcen et de Mostaganem. Nous ferons enfin connaître le héros lui-même et nous le montrerons aux prises avec toutes les difficultés administratives, politiques, militaires au milieu desquelles il se débattit jusqu'à ce qu'enfin il succombât.

CHAPITRE PREMIER

ORAN ET SON TERRITOIRE VERS 1534

Lorsque le comte d'Alcaudete fut nommé capitaine-général d'Oran en 1534, les Espagnols, maîtres de cette ville depuis 1509, y étaient encore aussi étroitement enfermés qu'au premier jour de la conquête. Leur autorité n'était reconnue que là où pouvait se faire sentir leur force. Seules étaient soumises les populations arabes qui, réfugiées dans le voisinage immédiat de la cité, y trouvaient une protection contre leurs ennemis et un marché pour y vendre leurs produits. Encore leur fidélité ne devait-elle pas être mise à une trop rude épreuve et la confiance qu'avaient en eux les Espagnols ne devait pas être exagérée. Les Maures « de paix » ou alliés restaient toujours suspects et, lorsque le gouverneur d'Oran entreprenait quelque expédition, quelque razzia, il se gardait bien de les en prévenir. Tout au contraire devait-on les éviter, car on était certain qu'ils avertiraient l'ennemi.

Nous avons quelques renseignements sur les populations qui occupaient le territoire d'Oran[1]. Nous connaissons les noms de quelques grandes familles, les Ouled Abdallah, les Ouled Moussa, les Ouled Brahen ou Brahim, les Abderrahman ben Açoror. Ces familles nobles comptaient un grand nombre de sujets et de vassaux. Ces alliés, ou plutôt ces tributaires[2], fournissaient aux habitants d'Oran des vivres, du bétail, du

1. Diego Suarez, *Historia del Maestre...*, p. 64 et suiv.
2. Ils payaient un impôt. V. Abou-Ras, *Rev. afr.*, t. XXII, p. 119, sur la perception de cet impôt chez les Beni-Amer.

charbon, etc. Mais il ne fallait pas trop compter sur eux et c'est d'Espagne que l'on faisait venir presque tout ce qui était nécessaire à la garnison et même à la population civile[1].

Au milieu de ces tribus soumises, mais presque toujours secrètement hostiles, les ennemis des Espagnols pouvaient facilement se glisser jusqu'aux abords d'Oran. Fréquemment on les voyait arriver près des murailles, s'embusquer dans les ravins voisins et surprendre des sentinelles isolées, de petits détachements en reconnaissance. Il n'y avait donc aucune sécurité dans la région la plus proche de la ville.

Les rivalités entre les indigènes, leurs querelles et leurs rancunes fournissaient heureusement aux Espagnols d'utiles indicateurs, des guides qui leur facilitaient à leur tour des surprises souvent fructueuses[2]. Il y avait en outre à Oran même toute une troupe de Maures réfugiés, les almogatazes[3], véritables renégats politiques, qui étaient à la solde du gouvernement et laissaient dans la ville leurs familles qui servaient d'otages.

La zone soumise à l'influence espagnole n'allait guère au delà de deux journées de marche, c'est-à-dire qu'elle comprenait seulement le territoire que pouvait parcourir la garnison sans entreprendre une véritable expédition. Cette zone s'étendait donc à l'est jusqu'aux montagnes voisines de Cristel, au sud jusque vers Arbal, à l'extrémité de la grande sebkha de Misserghin, à l'ouest jusqu'au cap Falcon. Les remparts

1. V. plus loin les fréquents embarras que causa cet état de choses.

2. V. Berbrugger, *La razzia africaine d'après Diego Suarez* (*Rev. afric.*, t. X, p. 197).

3. D'après Fey (*Hist. d'Oran*, p. 163), leur quartier était situé au pied de la Calera ou Chauffournerie, dans la rue actuelle de l'Arsenal, et consistait en quatre grandes cours fermées par des maisons où s'adossaient intérieurement leurs gourbis. Mais Fey considère ces almogatazes comme formant un corps de troupes indigènes analogues à nos spahis. C'était plutôt un corps d'éclaireurs qui devaient préparer et guider les sorties.

d'Oran et la forteresse de Mers-El-Kébir étaient au centre de ce territoire.

La ville d'Oran se trouvait au dessous de la Kasbah (Alcaçava) au pied du Gibel, de la montagne qui porte aujourd'hui le nom de Mourdjadjo. Autrefois ville de commerce, port du royaume de Tlemcen, fréquenté surtout par les Catalans et les Génois[1], elle n'était plus, depuis l'occupation espagnole, qu'une vaste forteresse. Elle était entourée de murailles que dominaient des tours, que flanquaient des bastions, des ravelins et que protégaient quelques batteries. Les deux portes de Tlemcen vers le sud, de Canastel vers l'est, étaient défendues par des tours ; la seconde communiquait avec le port et servait au commerce[2], tandis que la première s'ouvrait sur la plaine d'Oran. Une autre porte, moins forte, commandait le chemin de Mers-El-Kébir. Le château de la ville ou Kasbah[3] servait de résidence au Gouverneur général. En face de ce château, vers l'est au delà d'un ruisseau, s'élevait le Raçalcazar (*Ras el-Qas'r*) qui comprenait les trois grosses tours que l'on voit encore dans le Château-Neuf. D'autres ouvrages défensifs moins importants avaient été construits, notamment la petite Tour des Saints élevée près des sources de Raz-El-Aïn (*Ras el-'Aïn*) qui alimentaient la ville. Ces défenses étaient fort incomplètes et les Espagnols sentirent plus tard le besoin de les compléter. Mais surtout l'artillerie qui les armait était insuffisante[4].

1. V. Léon l'Africain, t. I, p. 610.
2. V. Diego Suarez, t. I, p. 23.
3. On appelait ce fort Alcaçava, Kasbah ou Castello Viejo (Arch., 2e carton, 2e liasse, 19. — La Primaudaie, p. 197).
4. V. Arch., *loc. cit.*, le *Mémoire* du comte d'Alcaudete donnant l'état de l'artillerie que l'on trouve et de celle qui manque dans les diverses défenses d'Oran. Il n'y avait que quelques grosses pièces, mais surtout des sacres, des fauconneaux ou des arquebuses. Le comte d'Alcaudete demanda, vers la fin de 1535, de l'argent pour fortifier la ville. Il voulait faire quelques retranchements dans la montagne et quelques autres ouvrages dans la Kasbah d'Oran et la forteresse de Mers-El-Kébir. Le Conseil d'Es-

La forteresse de Mers-El-Kébir était carrée, commandée par une tour et sans doute aussi peu armée que les forts d'Oran[1].

Pour défendre Oran et son territoire[2] il fallait une garnison que Diego Suarez évalue à trois mille hommes[3]. Mais le nombre en était souvent moindre. En outre, une troupe aussi peu nombreuse était forcément réduite à l'impuissance, parce qu'elle était obligée de garder la défensive en face d'ennemis toujours prêts à l'attaque.

Ce qui compliquait encore la situation et rendait les entreprises très difficiles, c'était la pénurie des ressources mises à la disposition des gouverneurs d'Oran. Non seulement il leur était, comme nous le verrons, très pénible d'obtenir des renforts lorsqu'ils voulaient tenter quelque expédition importante, mais ils ne pouvaient même pas arriver à se faire payer les sommes qu'ils avaient avancées ou la solde arriérée de leurs

pagne, tout en approuvant ses propositions, refusa l'argent, laissant le comte s'en procurer comme il le pourrait. Il demandait aussi de l'artillerie et n'obtint qu'un gros canon (v. Arch., 2e cart., 3e liasse, 37. — La Primaudaie, p. 195). V. aussi Arch., 2e cart., 1re liasse, 17 (Appendice I).

1. Nous n'avons pas de renseignements sur sa situation en 1534. Mais nous savons, par une pièce inédite des Archives (2e carton, 1re liasse, 17, Appendice I), qu'il y avait en tout, en 1535, à Oran et Mers-El-Kébir, trente-huit pièces d'artillerie canons, mortiers, petites et moyennes couleuvrines, sacres, fauconneaux et ribaudequins. On peut aussi consulter l'état dressé en 1559 (v. Cat, *Miss. bibl.*, p. 106).

2. En dehors d'Oran, les Espagnols ne possédaient aucune place dans cette région. Ils avaient cependant occupé pendant trois ans la petite ville d'One située près de l'embouchure de la Tafna, sur une pointe appelée le cap d'One. Cette ville, qui, d'après une lettre de l'archevêque de Tolède, était un peu moins grande que Malaga (v. Arch., 2e cart., 1re liasse, 7. — La Primaudaie, p. 57), avait depuis 1509 remplacé Oran comme port de Tlemcen. Aussi le général des galères d'Espagne, Don Alvarez de. Bazan, vint s'en emparer en 1531. Mais cette place fut trois ans plus tard évacuée et démantelée.

3. V. Berbrugger, *Rev. afr.*, t. X, p. 198.

soldats. Les vivres, les munitions, les armes faisaient toujours défaut[1].

Les revenus de la ville consistaient surtout en impôts payés par les Maures soumis, la Roumia[2]. Ils étaient versés dans le Trésor et il fallait des ordres spéciaux pour les distraire au profit de la défense[3].

Le gouvernement de la place appartenait au capitaine-général. Jusqu'en 1534 l'administration civile relevait du corregidor, à la fois intendant et juge. Mais il résultait, de cette division des pouvoirs, de nombreux conflits. Charles-Quint y mit fin en réunissant leurs attributions entre les mains du comte d'Alcaudete lorsqu'il le nomma capitaine-général. Ce personnage devenait ainsi à la fois le chef militaire, l'administrateur civil et le juge suprême, c'est-à-dire qu'il était l'unique représentant du roi d'Espagne.

Mais le système de centralisation politique institué par Ferdinand le Catholique et fortifié par Charles-Quint empêchait l'initiative du gouverneur de s'étendre bien loin. Toute décision importante était subordonnée aux volontés du roi et aux avis de ses conseils[4]. Toutes les négociations étaient immédiatement soumises au souverain qui, de Valladolid, de Flandre ou d'Italie, en conservait la haute direction. C'est d'Espagne qu'étaient expédiés, avec une irrégularité qui soulevait de continuelles plaintes, les vivres, les armes et les munitions.

1. La correspondance des gouverneurs et des corrégidors d'Oran est remplie de plaintes à ce sujet. Il en est du reste de même des autres gouverneurs espagnols de Bougie, d'One, etc. (v. différentes pièces des Archives et de la Primaudaie). Le comte écrit un jour qu'il « a plus à défendre les deux villes contre la faim que contre l'ennemi » (Arch., 2e cart., 1re liasse, 25. — La Primaudaie, p. 205).

2. V. Berbrugger, *Rev. afric.*, t. X, p. 198.

3. Arch., 2e cart., 3e liasse, 55. — La Primaudaie, p. 219.

4. Nous verrons les difficultés qu'éprouva le comte d'Alcaudete à organiser des expéditions indispensables, même à ses propres frais.

Le gouverneur, ne traitant pas lui-même avec les fournisseurs, était obligé de recourir à l'intervention royale pour leur faire exécuter leurs contrats [1]. Or, les vastes entreprises politiques auxquelles Charles Quint consacrait toute son activité le détournaient des questions africaines. Tunis, Alger attirèrent fréquemment son attention par la position importante de la première de ces villes, par le rôle considérable que Kheir-Eddin fit jouer à la seconde. Mais il ne comprit jamais la nécessité d'étendre, pour l'affermir, la domination espagnole dans toute la région d'Oran. Le capitaine-général ne fut donc qu'un agent ayant pour missions de surveiller de loin les indigènes, de négocier avec eux pour les diviser ou les détacher de l'alliance turque, et d'entretenir parmi eux des espions, afin de renseigner l'Empereur sur les projets de ses ennemis. Oran, l'ancien marché de Tlemcen, n'était plus qu'un poste militaire d'observation, de surveillance.

L'ambition, l'activité du capitaine-général pouvaient toutefois modifier cet état de choses. Les compétitions des chefs indigènes, les vieilles dissensions des tribus, les haines provoquées par les cruautés des Turcs toutes les fois que leurs armées traversaient le pays, laissaient espérer que d'habiles négociations soutenues par quelques expéditions heureuses feraient du roi d'Espagne le suzerain d'un vaste royaume arabe. Les jours de la domination turque eussent dès lors été comptés.

Cette conception était-elle réalisable? Le fanatisme religieux qui animait également les Espagnols et les indigènes n'était-il pas un obstacle insurmontable? Il ne faut pas oublier que l'entreprise d'Oran conserva toujours le caractère d'une entreprise religieuse, d'une sorte de croisade permanente [2].

1. V. Arch., 2e carton, 1re liasse, 25, 3e liasse, 55 et 57, etc. — La Primaudaie, p. 205, 219, 222, etc.

2. Le comte d'Alcaudete se préoccupe d'avoir à sa disposition un clergé

D'autre part, les musulmans ne pouvaient oublier la conduite des Espagnols à l'égard de leurs coreligionnaires d'Espagne et la présence de Maures andalous parmi eux devait encore exciter leur défiance et leur haine de l'infidèle. Dans de telles conditions l'accord ne pouvait être ni solide, ni durable. Les événements devaient le démontrer.

et des moines capables d'attirer les Maures vers la religion chrétienne (v. Arch., 2e cart., 1re liasse, 25. — La Primaudaie, p. 205). Lorsqu'il entreprend son expédition de 1543 contre Tlemcen, il lui donne le caractère d'une véritable croisade (v. F. de la Cueva, *Guerras de Tremcen*, 1a jornada, *passim*).

CHAPITRE II

LE ROYAUME DE TLEMCEN

La situation de cette région du Maghreb semblait cependant favoriser les projets des maîtres d'Oran. Le principal chef dont la politique pouvait les aider ou les contrarier était le roi de Tlemcen; mais en réalité ils ne rencontraient là, comme dans toute l'Afrique du Nord, qu'un seul adversaire sérieux, les Turcs. Les divisions intestines, la faiblesse du royaume de Tlemcen, qui avaient déjà permis et qui dans la suite devaient encore permettre aux Espagnols d'y établir leur suzeraineté, attiraient naturellement aussi l'ambition du gouvernement turc d'Alger. Les deux influences allaient donc se combattre dans cette région comme sur le littoral et sur la mer.

Tlemcen était encore « une grande et royale cité »[1], la principale ville de commerce de cette partie de l'Afrique. Depuis longtemps elle était l'entrepôt des marchandises qui, apportées des bords de la Méditerranée, étaient ensuite transportées par des caravanes jusqu'au Soudan et vers la Guinée[2]. Depuis l'occupation d'Oran par les Espagnols, One, puis Rachgoun

1. Léon l'Africain, p. 593.

2. « C'est le passage entre l'Europe et l'Éthiopie » (Léon l'Afr., p. 602). V. Marmol, t. II, f° 176 v°. Cf. Bargès, *Mémoire sur les relations commerciales de Tlemcen avec le Soudan*, Paris, 1853, in-8; Coudray, *Le commerce de Tlemcen au moyen-âge* (*Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 1897, p. 229-255, 422-431).

(Haresgol) avaient servi de ports à Tlemcen, mais le commerce du royaume avait été fort amoindri. Les rois qui précédemment trouvaient, dans les droits de douane perçus à Oran, une source considérable de revenus furent, dans la suite, obligés d'accroître les impôts levés dans leur royaume[1], ce qui mécontenta fort leurs sujets. Ce fut l'une des causes des divisions de cet État. La richesse et la puissance de Tlemcen avaient subi une première atteinte par suite de l'occupation et du pillage de cette ville par le premier Barberousse, Aroudj (1517). Après l'échec et la mort de cet audacieux capitaine, la paix, dont jouit pendant quelques années le royaume allié des Espagnols, lui permit sans doute de réparer ses pertes.

La population de Tlemcen se composait de marchands, d'artisans, d'étudiants et de nobles qui occupaient les principales charges et dirigeaient l'armée et les provinces[2]. Autour de Tlemcen, la puissance du roi s'étendait nominalement sur un territoire assez vaste. Les limites du royaume n'étaient guère précises qu'à l'ouest où la frontière était formée par la Moulouia[3] et au sud où il s'étendait jusqu'au désert. En réalité, les seules régions immédiatement voisines de la capitale étaient réellement soumises au souverain. Encore les tribus arabes et berbères n'étaient-elles fidèles qu'autant que le roi récompensait leurs services et comblait leurs chefs de présents[4].

Parmi ces tribus quelques-unes ont joué un rôle considérable pendant les luttes que nous allons étudier et il convient de nous y arrêter un peu. Deux tribus surtout ont tenu une place importante pendant cette période : ce sont les Beni-Amer

1. Léon l'Afr., p. 603.
2. Léon l'Afr., p. 599; Marmol, t. II, f° 176 v°.
3. Léon l'Afr., p. 581, Marmol, *loc. cit.*
4. « La moitié de ces deniers (les revenus du royaume) se distribuaient toujours aux Arabes et aux garnisons du royaume » (Léon l'Afr., p. 603).

qui furent les alliés presque constants des Espagnols, et les Beni-Rachid qui furent tantôt leurs ennemis et tantôt leurs alliés.

La tribu des Beni-Amer était, en partie au moins, devenue de très bonne heure l'alliée des Espagnols[1], et sa situation à proximité d'Oran avait rendu son concours fort utile. Ce peuple appartenait lui-même à la grande tribu des Zoghba[2]. Les Beni-Amer s'étaient d'abord établis sur les Hauts-Plateaux vers le désert, au sud de Tlemcen; puis ils étendirent leur domination à toute la province. Ils occupèrent la région s'étendant du Tessalah et de la plaine de la Mléta jusqu'à la plaine de Zidour située à l'ouest d'Aïn-Témouchent. Tout le pays plat leur fut abandonné par les sultans de Tlemcen qui ne conservèrent que les villes[3]. Les Beni-Amer se divisaient en trois branches : les Beni-Ya'qoub, les Beni-Hamid et les Beni-Chafa[4]. Ces peuples qui habitaient jusque dans les environs d'Oran devaient par leur aide favoriser puissamment les projets des Espagnols. Il se trouva que leur chef personnellement intéressé dans les luttes intestines du royaume de Tlemcen, Abderrahman ben Redouan, fut en quelque sorte obligé de se placer sous la protection des chrétiens et de mettre à leur service toute son influence

1. Mohammed Abou-Ras indique que, des trois fractions de la tribu, celle des Beni-Chafa formait l'armée des chrétiens d'Oran, pendant que plusieurs de leurs frères étaient les raïas de ces mêmes chrétiens (v. *Rev. afr.*, t. XXIII, p. 120).

2. V. Ibn Khaldoun, t. I, p. 32. Cette tribu envahit le Maghreb en 1045, lors de la grande invasion organisée par El-Mostancer.

3. V. Ibn Khaldoun, *loc. cit.*, p. 101. Selon Abou-Ras, ce fut Yar'moracen ben Ziani qui, maître de Tlemcen, établit les Beni-Amer près de la ville pour la protéger contre la tribu belliqueuse des Ma'k'il qui occupaient le territoire d'Angad. Plus tard, dans la seconde moitié du XIVe siècle, Abou-Hammou le jeune les chassa de Tlemcen et les établit dans le Tessalah (*Rev. afr.*, t. XXIII, p. 124).

4. V. Ibn Khaldoun, *loc. cit.*, p. 104 et Abou-Ras, *Rev. afr.*, t. XXIII, p. 120.

et celle des chefs qui lui obéissaient. Mais, comme toujours, cette alliance n'avait rien de solide et ne devait subsister qu'autant que les Espagnols seraient vainqueurs et que leur appui paraîtrait utile. On l'avait bien vu au moment des luttes contre Aroudj : les Beni-Amer étaient restés hésitants jusqu'à ce que la victoire se fût décidée[1]. C'est cependant parmi eux que les Espagnols recrutèrent longtemps leurs auxiliaires indigènes[2].

Il n'en fut pas de même des Beni-Rachid. Le territoire de cette tribu s'étendait au sud-est de celui d'Oran. La province des Ben-Arax ou Beni-Rachid comprenait des plaines du côté du sud, des collines fertiles en blé et riches en pâturages du côté du nord[3]. Tandis que les habitants des montagnes demeuraient dans des villages et travaillaient aux champs, ceux de la plaine vivaient à l'état nomade, bien que tous fussent d'origine berbère. Les principales de leurs villes étaient Mascara (Mohaxar), Calaa, Batha[4], et la capitale, Ben-Aradj, qui comptait plus de deux mille habitants[5]. Les Beni-Rachid appartenaient à la grande famille des Beni-Badin. Ils avaient d'abord habité une région montagneuse à la limite du désert (le Djebel Amour). Plus tard ils franchirent ce massif et refoulèrent les Médiouna[6] et les Beni-Ournid qui occupaient les plaines situées au nord Les Médiouna se réfugièrent dans les plaines situées au nord de Tlemcen. Quant aux Beni-Rachid, solidement retranchés dans les montagnes du sud, ils dominaient

1. V. de Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 27.

2. Cf. R. Basset, *Les dictons satiriques attribués à Sidi Ah'med ben Yousof*, Paris, 1890, in-8, p. 27.

3. La province des Beni-Rachid avait 17 lieues de long sur 9 lieues de large (la lieue espagnole avait environ 8 kilom.). Marmol, t. II, f° 191 v°.

4. Sur l'oued Mina, près du confluent du Chélif.

5. Marmol, *loc. cit.*

6. Marmol les appelle « los Galanes de Meliona » (f° 117 v°). On les appelait aussi Mediona. Abou-Ras les appelle Mediounas et dit qu'ils occupaient tout le pays de Tlemcen (*Rev. afric.*, t. XXIV, p. 352).

sur les plateaux jusqu'à Tlemcen[1]. Aussi jouaient-ils dans le royaume un rôle considérable, et l'un de leurs principaux caïds, El-Mansour ben Bogani[2], devait, comme nous le verrons, exercer à plusieurs reprises une influence décisive sur le sort de cet État. L'importance de cette tribu provenait en grande partie de la fertilité de son sol et du grand nombre de ses habitants. Elle fournissait en effet aux rois de Tlemcen un revenu considérable[3] et pouvait mettre sur pied vingt-cinq mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie[4].

D'autres tribus vivaient sous l'autorité des rois de Tlemcen, mais elles ne jouèrent qu'un rôle plus effacé dans les luttes qui déchirèrent ce royaume.

La domination des rois de Tlemcen s'étendait, nous l'avons vu, au sud jusqu'au désert. Au nord elle n'avait théoriquement de limites que la Méditerranée. En réalité, les Espagnols dans la région d'Oran, les Turcs plus à l'est opposaient à leur puissance un obstacle très sérieux.

Deux places principales situées toutes les deux sur le littoral, Ténès et Mostaganem, avaient dès le début attiré la convoitise des uns et des autres.

Ténès, qui se trouvait à peu près à égale distance d'Oran et d'Alger, avait longtemps obéi aux rois de Tlemcen. Mais à la suite des dissensions survenues dans ce royaume, un prince de la famille royale, Hamida El-Aouda, s'y déclara indépendant vers 1516[5]. Renversé par Aroudj l'année suivante, il fut

1. V. Ibn Khaldoun, t. III, p. 303 et t. IV, p. 1 et suiv.

2. El-Mansour était apparenté aux rois de Tlemcen : il était le beau-frère de l'un d'eux, l'oncle et le beau-père de plusieurs prétendants.

3. 25.000 ducats, dit Léon l'Africain (p. 606); 40.000 pistoles, d'après Marmol (f° 192).

4. Marmol, *loc. cit.*

5. Nous avons sur ces événements les trois récits de Léon l'Africain (p. 618), de Marmol (f° 210) et de Gramaye (liv. VII, p. 56). Suivant les deux premiers, le roi Mohammed (Abou-'Abdallah Mohammed qui signa

rétabli par Kheir-Eddin et resta longtemps son allié fidèle bien qu'il entretînt des négociations avec les Espagnols[1]. Le port de Ténès était fort utile aux Turcs qui pouvaient y envoyer par mer leur artillerie lorsqu'ils dirigeaient des expéditions vers les régions occidentales. De plus le pays produisait des céréales que l'on expédiait à Alger[2]. La population de la province était très belliqueuse et Hamida y comptait de nombreux ennemis.

Mostaganem, plus rapprochée d'Oran, devait naturellement attirer davantage l'attention des Espagnols. Au lendemain de la conquête de Ximenès, cette place leur avait du

un traité avec Ferdinand le Catholique en 1512) laissa, en 1516, trois fils, Abou-'Abdallah, Abou-Zeyen et Yahia. L'aîné aurait succédé au trône (ce qui est inexact, puisque ce fut leur oncle Abou-Hammou III qui les déposséda à son profit). Selon Léon l'Africain, ce serait 'Abdallah qui, chassé de Tlemcen, se serait d'abord retiré à Fas, puis aurait été reconnu roi de Ténès; son fils lui aurait succédé et, renversé par Barberousse, se serait réfugié en Espagne où il serait resté longtemps auprès de Charles V. Les habitants de Ténès, informés qu'il s'était converti avec ses enfants, se seraient soumis à un frère de Barberousse. Selon Marmol, c'est Abou-Yahia qui, après un séjour à Fas, serait devenu roi de Ténès; son fils Abou-'Abdallah, chassé du trône par les intrigues de Barberousse, serait venu implorer le secours de Charles V, puis se serait converti à Oran, avec un de ses frères et serait allé se faire baptiser en Castille. Mais Gramaye rectifie le récit de Léon l'Africain et par contre-coup celui de Marmol. Il donne au fils du roi Mohammed le nom d'Hamida Labde (qu'il traduit Hamida le Noir, *Hamida el-'Abid*) ou Hamida El-Aouda. Ce prince aurait été chassé par les habitants de Ténès et aurait ensuite été rappelé par eux de Fas où il s'était réfugié. Il jouit alors d'une grande puissance et voulut résister à Aroudj ; mais il fut complètement vaincu sur les bords du Chélif et dépouillé de ses États en juin 1517. Kheir-Eddin le rappela ensuite pour plaire aux Maures, en lui imposant seulement un tribut. Hamida resta fidèle à cette alliance, sauf pendant quelques courtes périodes. Il mourut dans un âge avancé, vers 1553. Nous verrons que ce récit est seul exact et nous aurons à étudier le rôle important joué par ce chef dans les luttes entre les Espagnols et les Turcs.

1. V. plus loin le récit de ces négociations d'après de nombreuses pièces des Archives.

2. V. Marmol, f° 210 r°.

reste payé tribut. Elle avait longtemps joui d'une grande prospérité grâce à la fertilité de son territoire. Mais la décadence du royaume de Tlemcen eut pour conséquence d'enhardir les tribus arabes des environs qui tyrannisaient les habitants, et la population était fort amoindrie[1]. La ville était fortifiée, entourée de murailles, et les Turcs ne tardèrent pas à en faire un de leurs postes militaires les plus importants. Aussi Mostaganem fut-elle à plusieurs reprises le but d'expéditions que nous aurons à étudier.

Près de Mostaganem la petite forteresse de Mazagran offrait sur la route d'Oran une position importante, mais qui ne pouvait jouer qu'un rôle secondaire.

Toute cette région était occupée par des Arabes hostiles aux Espagnols, mais également ennemis des Turcs qui les accablaient d'impôts et les opprimaient. Ils devaient naturellement passer de l'un à l'autre parti, suivant les hasards de la guerre. Ainsi les Espagnols n'avaient dans la région qui entourait Oran que des adversaires divisés, affaiblis, rarement groupés autour du roi de Tlemcen dont le trône était toujours chancelant. Il leur eût été facile d'affermir leur domination s'ils n'avaient rencontré dans les Turcs des ennemis redoutables, bien organisés, bien armés et supérieurement dirigés.

Le gouvernement turc institué dans Alger par Aroudj et complètement organisé par Kheir-Eddin était puissant. Les représentants du Sultan, pachas ou beglierbegs, visaient à la domination de toute l'Afrique du Nord; mais, plus habiles et surtout plus indépendants que les gouverneurs espagnols, trouvant dans la course des ressources qui manquaient totalement à ces derniers, ils ne se contentèrent pas d'imposer aux chefs indigènes des traités de vassalité. Ils les renversèrent, les remplacèrent par des gouverneurs turcs, ou, s'ils les

1. V. Léon l'Afr., p. 613; Marmol, f° 208 r°.

laissèrent au pouvoir, leur imposèrent la pesante surveillance de garnisons turques. Occuper les principaux points stratégiques, les principales villes, et tenir ainsi dans la dépendance les populations des campagnes, tel fut leur plan habilement poursuivi, comme le démontrera la suite de cette étude.

La puissance militaire des Turcs provenait en grande partie de ce qu'ils accueillaient dans leurs rangs tous les aventuriers. Outre la redoutable milice de l'Odjak si fortement organisée par Aroudj, ils avaient de véritables corps de renégats de toutes les nations auxquels s'ouvrait la plus brillante carrière[1]. Les indigènes enfin, berbères et arabes, leur fournissaient des troupes auxiliaires sur la fidélité desquelles, il est vrai, il ne fallait pas toujours compter. Accablées, en effet, sous le poids de cette lourde domination, les tribus saisissaient toutes les occasions de se soulever. C'est ainsi que s'expliquent les révolutions qui agitaient le royaume de Tlemcen à l'époque où le comte d'Alcaudete fut nommé gouverneur d'Oran.

Tant qu'avait vécu Abou-Hammou III, ce prince, qui avait été rétabli sur son trône par les Espagnols, était resté fidèle au traité qui l'obligeait à verser chaque année au gouverneur d'Oran 12.000 ducats d'or et à lui envoyer douze chevaux et six gerfauts ou faucons femelles[2]. Mais lorsque ce roi mourut en 1528, les divisions et les troubles recommencèrent. Son frère Abou-Mohammed 'Abdallah[3] s'empara du trône. L'alliance espagnole était fort mal jugée par les habitants de Tlemcen et surtout par les marabouts. Sommé par eux d'y

1. Nous les verrons occuper les plus hautes fonctions aussi bien à Tlemcen qu'à Alger.

2. Bargès, *Compl. de l'Hist. des Beni-Zeiyan*, p. 427 et suiv. Le traité fut signé en 1518.

3. Mercier, t. III, p. 43, confond ce prince avec son fils et compétiteur Mouley Mohammed.

renoncer, Abou-Mohammed finit par céder, vers 1530, après la prise du Peñon d'Alger par Kheir-Eddin (1529). Cette victoire le décida. Cependant un dernier traité fut négocié et sans doute signé avec les Espagnols dans les premiers mois de 1530, mais il fut bientôt rompu[1].

Il y avait pourtant un parti favorable aux Espagnols et dans lequel les Beni-Amer jouèrent certainement un rôle important. Dès les premiers mois de 1531, Abou-Mohammed dut résister à son propre fils, Mouley Mohammed[2]. La lutte se prolongea sans que le gouvernement espagnol en profitât pour

1. V. Bargès, *Compl. de l'Hist. des Beni-Zeiyan*, et Brosselard, p. 129 et suiv. V. surtout la lettre de Mouley 'Abdallah, roi de Tlemcen, au corregidor d'Oran, indiquant qu'à la date du 15 janvier 1530 ce prince négociait encore pour rester l'allié des Espagnols (Arch., 2e cart., 2e liasse, 4. — La Prim., p. 38). V. aussi les lettres de Jacob Alegre (22 fév. 1531. — La Prim., p. 43) et du corrigedor d'Oran (23 fév. 1531) (Arch., 2e cart., 3e liasse, 21. — La Prim., p. 44) montrant qu'à cette époque la guerre était commencée. La dernière annonce que le fils du roi s'est révolté contre son père et que ses partisans sollicitent l'appui des Espagnols. Cependant le traité négocié avec les Espagnols avait dû être signé en 1530, car dans les négociations de septembre-octobre 1535, il en fut plusieurs fois question.

2. C'est ce prince qui doit porter le nom de Messaoudi (*Mas'oudi*) attribué par M. Mercier à son père (*loc. cit.*, p. 43) et que l'abbé Bargès donne à un prince appelé Abou-Zeyan Ahmed. Cet Abou-Zeyan Ahmed n'est autre que Mouley Mohammed. Marmol dit en effet (f° 184 v°) qu'à la mort d'Abou-Mohammed 'Abdallah les Turcs mirent sur le trône son plus jeune fils (ce qui est inexact) qu'il appelle Hamete Abuzeyen, et qui est évidemment le même personnage que le roi Mouley Mohammed. Enfin la Chronique traduite par Sander-Rang et Denis (t. I, p. 146 et suiv.) cite ce Messaoudi en faisant de lui, ainsi que de 'Abdallah, des frères d'Abou-Hámmou, ce qui est évidemment inexact. D'après cette chronique, ces deux princes réfugiés à Fas après qu'Aroudj les eût mis en liberté auraient été rappelés à Oran par Abou-Hammou, mais se seraient enfuis, Messaoudi à Alger, 'Abdallah à Oran. Messaoudi se serait ensuite emparé de Tlemcen avec l'aide des Turcs et la lutte aurait continué entre les deux frères passant alternativement des Turcs aux Espagnols. Ces luttes, dont les dates sont inexactement rapportées par la Chronique, peuvent s'identifier avec celles des deux frères Mohammed et 'Abdallah.

intervenir énergiquement. Du reste, le marquis de Comarès, capitaine-général d'Oran, était parti en 1531 pour l'Espagne d'où il ne devait plus revenir et il n'avait laissé qu'un gouverneur intérimaire, don Pedro de Godoy, en lutte avec le corregidor[1].

En 1533, Mouley-Mohammed, désespérant sans doute d'obtenir l'appui des Espagnols, s'était tourné vers les Turcs. Lorsque son père mourut à cette époque[2], Mohammed revint d'Alger où il s'était réfugié[3]. Il rentra sans difficulté à Tlemcen, grâce à l'appui des Turcs[4], tandis que son frère Abou-'Abdallah Mohammed, alors âgé de dix ans[5], était obligé de rechercher la protection des Espagnols que lui ménageait son grand-père, Ben Redouan. Ainsi, lorsqu'en 1534, le comte d'Alcaudete fut nommé capitaine-général d'Oran, il trouva la guerre civile engagée dans le royaume de Tlemcen. Des deux rivaux l'un, le roi Mouley Mohammed, avait l'appui des Turcs; l'autre devait avoir naturellement celui des Espagnols. Les circonstances étaient d'autant plus favorables à une intervention que le grand-père d''Abdallah, Ben Redouan, disposait d'une autorité fort étendue en sa qualité de caïd des Beni-

1. V. Archives (2e carton, 8e liasse. — La Primaudaie, p. 313).

2. Bargès (*Compl. de l'Hist. des Beni-Zeiyan*) et Brosselard font vivre Abou-'Abdallah Mohammed jusqu'en 1540. Mais il y a certainement là une confusion et ce prince mourut en 1533, comme le dit La Primaudaie dans une note (p. 71). Après cette époque il n'est plus question de lui. En 1534 une lettre du gouverneur d'One annonce l'arrivée à Tlemcen du roi Mouley Mohammed soutenu par les Turcs. Cette alliance peut s'expliquer par un rapprochement entre Abou-'Abdallah et les Espagnols (v. La Prim., note de la p. 79). En tout cas le seul compétiteur de Mohammed est désormais son frère 'Abdallah.

3. Arch., 2e cart., 2e liasse, 14 B.

4. On a la date exacte de son retour, le 12 février 1534 (Arch., 2e carton, 3e liasse, 26. — La Prim., p. 85).

5. C'est le nom donné par Bargès et Brosselard, *loc. cit.* En 1543, il avait vingt ans (*G. de Tlemcen*, p. 119).

Amer. D'autre part, l'un des partisans les plus influents de Mouley Mohammed, le caïd des Beni-Rachid, El-Mansour ben Bogani, penchait vers l'alliance espagnole [1].

Il fallait donc à la tête du gouvernement d'Oran un administrateur à la fois énergique et habile, sachant profiter des occasions et manœuvrer avec souplesse au milieu des intrigues arabes qui formaient et détruisaient sans cesse les partis, de ces négociations toujours suspectes où l'on ne s'engageait jamais qu'à moitié. Le marquis de Comarès n'avait pas su garder la position très forte que les Espagnols avaient conquise après l'échec et la mort d'Aroudj. Depuis son départ (1531) l'influence turque avait fait des progrès considérables. Il était nécessaire de les arrêter afin de préparer la réalisation des vastes projets de Charles-Quint qui, pour être le maître dans la Méditerranée occidentale, voulait dominer sur la côte d'Afrique du Maroc à Tripoli. C'est à ce moment et pour travailler à cette œuvre que le comte d'Alcaudete fut nommé.

1. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 9. — La Prim., p. 79. Le 24 mai 1534, Mohammed négociait avec les Espagnols et El-Mansour lui conseillait de se reconnaître vassal de l'Espagne.

CHAPITRE III

LE COMTE D'ALCAUDETE ET SON ADMINISTRATION

Le nouveau capitaine-général[1], don Martin de Cordoue et Velazco, comte d'Alcaudete[2], seigneur de la maison de Montemayor[3], appartenait à la vieille noblesse d'Andalousie. Le fondateur de la maison, Alonso Hernandez de Cordoue, adelantado ou gouverneur d'Andalousie, avait en récompense de ses services reçu le château et la ville de Cañete[4]. Ses héritiers se distinguèrent dans les luttes contre les Maures. L'un d'eux remporta même une brillante victoire sur le roi de Grenade au camp de la Verdad. Le grand-père du gouverneur d'Oran était célèbre par la terreur qu'il inspirait aux infidèles; ceux-ci l'appelaient le « pied de fer » ou « l'épouvantail » (çancajo)[5]. Le fils aîné de ce vaillant héros, Alonso Hernandez, épousa la fille du comte de Siruela qui servit en Espagne et en Italie sous le roi Ferdinand. Enfin don Martin, qui fut le

1. D. Martin portait les titres de capitaine-général des royaumes de Tlemcen et de Ténès et de grand-justicier d'Oran (v. Arch., 3e liasse, 57, et *Guerre de Tlemcen*, p. 78, le cartel adressé par le comte au roi de Tlemcen). Nous trouvons des renseignements précieux sur les ancêtres du comte dans la *Guerre d'Oran* de B. de Moralès (p. 262 et suiv.) et dans la *Guerre de Tlemcen* de F. de la Cueva (p. 230 et suiv.).

2. Ville de la province de Jaen en Andalousie, dans une région montagneuse.

3. Petite ville située au sud-est de Cordoue.

4. Cañete de las Torres, ville de la province de Cordoue en Andalousie.

5. *Guerre de Tlemcen*, p. 235.

premier comte d'Alcaudete, devint à son tour le chef de cette illustre famille.

Il était né vers 1498[1]. Il s'allia à l'une des grandes familles de la province dont il était lui-même originaire en épousant Leonor Pacheco, fille de D. Diego Fernandez de Cordoue, alcade des pages et premier marquis de Comarès, le vainqueur de Mers-El-Kébir et l'un des vainqueurs d'Oran[2]. Il était donc le beau-frère du deuxième marquis, son prédécesseur au gouvernement de cette place. Ses proches parents avaient ainsi joué un rôle considérable dans les entreprises africaines et la direction des affaires dans cette région semblait se transmettre dans la même famille. La succession du Comte devait également revenir à ses héritiers : il eut cinq fils : l'aîné, Alonso, lui succéda dans le gouvernement d'Oran ; le second, Diego, entra dans l'Église et devint évêque de Calahorra[3] ; les autres furent Francisco, Martin et enfin Carlos[4].

Avant d'être appelé à Oran, don Martin remplit en Espagne des fonctions importantes. Tout jeune, dès 1520, il avait été envoyé comme corregidor ou administrateur à Tolède[5]. Toute l'Espagne venait d'être profondément troublée par l'agitation des Communeros. Le jeune corregidor se montra fort habile, chercha à ramener les mécontents par la douceur et, pour effacer le souvenir des rigueurs ordonnées par le roi, fit célé-

1. La relation de la déroute de Mostaganem par Diego Cruzado (Cat, *Miss. bibl.*, p. 100) lui attribue soixante ans à l'époque de cette expédition, c'est-à-dire en 1558.

2. Diego Suarez, p. 116.

3. Ville de la province de Logrono dans la Vieille Castille. V. Diego Suarez, p. 96. Il place Calahorra en Navarre.

4. V. *Guerre de Tlemcen*, p. 143.

5. Fr. de la Cueva donne cette date de 1520 ; mais à cette époque Tolède était encore en pleine rebellion et il est probable que le jeune corregidor n'obtint pas tous les bons résultats qu'on lui attribue.

brer de grandes fêtes[1]. Il se distingua encore au siège de Fontarabie[2]. Enfin il exerçait avec mérite les hautes fonctions de vice-roi de Navarre lorsqu'il fut nommé capitaine-général d'Oran.

Il nous est possible sinon de nous représenter cet important personnage, tout au moins de distinguer quelques-uns des traits essentiels de son caractère. Nous possédons en effet sur son compte les appréciations de ses admirateurs tels que Baltazar de Morales ou Francisco de la Cueva, mais aussi celles d'écrivains moins bienveillants comme Diego Suarez, Marmol, ou le soldat obscur qui nous a laissé une relation de la déroute de Mostaganem[3].

Le Comte était entreprenant, actif et comprenait, peut-être mieux qu'on ne le faisait à la cour d'Espagne, la nécessité d'étendre la domination espagnole dans l'intérieur du pays pour conserver les positions acquises. Il ne manquait pas non plus, nous le verrons, de qualités militaires. Il était incontestablement brave et audacieux. Mais on pouvait lui reprocher de pousser le courage jusqu'à la témérité et de manquer parfois de la prudence nécessaire à un chef d'armée[4]. Prompt à se faire des illusions, il s'engageait dans des expéditions périlleuses sans les avoir suffisamment préparées et sans avoir pris les précautions parfois les plus élémentaires[5]. Plein d'orgueil, il acceptait difficilement les critiques ou les conseils[6].

1. *Guerre de Tlemcen*, p. 236. Il ne faut pas oublier que c'est l'œuvre du chapelain du comte.

2. Fontarabie, forteresse importante du Guipuzcoa, avait été prise par les Français en septembre 1521. Les Espagnols en firent le siège qui se prolongea en 1522.

3. Cat, *loc. cit.*, p. 100.

4. V. plus loin les causes de ses échecs dans ses diverses entreprises sur Mostaganem.

5. V. Cat, *loc. cit.*, p. 105, sur les causes du désastre de 1558.

6. V. Diego de Cruzado (Cat, *loc. cit.*) et Marmol, f° 198 v°.

Il se montra souvent crédule et facile à tromper malgré sa longue habitude des négociations avec les chefs arabes. C'est ainsi qu'il s'engagea inconsidérément dans certaines entreprises[1] sur des promesses de concours plus ou moins vagues et qui ne furent pas tenues. Désireux de se distinguer par de glorieux succès, plein d'ambition et d'orgueil, il se laissa entraîner à des imprudences dont la dernière lui fut fatale. D'autre part, il semble que ses soldats lui aient reproché sa cruauté. Le soin que met l'auteur du Dialogue sur les guerres d'Oran à le disculper de cette accusation paraît bien prouver qu'elle avait quelque fondement[2].

Néanmoins il ne faudrait pas voir dans les défauts de ce chef l'unique cause de son échec. Les principales difficultés lui vinrent des conditions déplorables dans lesquelles se faisait la guerre d'Afrique. Il fallait de longues démarches, des négociations interminables et presque toujours un voyage du Capitaine-général à la Cour pour obtenir quelques troupes lorsqu'une expédition devenait tout à fait nécessaire. Les dépenses étaient très irrégulièrement payées. Une expédition avait-elle réussi, il fallait se hâter de rentrer à Oran pour en faire aussitôt partir les soldats dont l'Empereur avait toujours besoin. Mais ensuite, la colonie était à peine dégarnie de troupes que les profits de l'expédition victorieuse étaient perdus. Le Capitaine-général se débattait ainsi au milieu de difficultés dont il ne pouvait éternellement triompher.

Le comte d'Alcaudete ne semble pas en général avoir mieux compris que ses successeurs la nécessité de tenir par des gar-

1. Notamment les expéditions de 1535. de 1546 et de 1558.

2. L'auteur de la relation de la déroute de Mostaganem (Cat, *loc. cit.*) l'affirme : « era cruel » et il en donne une preuve (l'enterrement vif d'un soldat qui tombait de fatigue et de faim). B. de Moralès reconnaît qu'il s'emportait jusqu'à brutaliser des gentilshommes (p. 281). S'il en usait ainsi avec ses officiers, on peut en conclure qu'il était dur avec les soldats.

nisons toutes les villes, tous les points importants. Il vit cependant très clairement la nécessité et la possibilité de grouper des forces indigènes considérables contre les Turcs, et ce fut à cela qu'il employa tout son talent, secondant ainsi la politique méditerranéenne de son souverain. Mais pour réussir contre des ennemis fortement organisés, habilement dirigés et qui, de plus, pouvaient facilement exalter contre les chrétiens le fanatisme religieux des musulmans, il eût fallu avoir en permanence à Oran l'armée que le Comte n'y posséda qu'en de rares circonstances. Là fut le secret de la victoire des Turcs qui partout mettaient des garnisons et dominaient les chefs indigènes en les terrorisant.

Cependant en envoyant à Oran le comte d'Alcaudete, Charles-Quint avait voulu fortifier et relever la situation du Capitaine-général. Des dissentiments s'étaient produits entre ses prédécesseurs et le corregidor. Celui-ci avait, en effet, en dehors de ses attributions judiciaires, des pouvoirs très étendus. Il intervenait dans la direction des affaires politiques et dans les négociations[1]. Des conflits étaient inévitables entre cet agent du roi et le Capitaine-général qui, appartenant à la noblesse espagnole, exerçant un commandement militaire, ne pouvait que mépriser un fonctionnaire d'ordre purement administratif. Charles-Quint comprit que l'unité de direction était nécessaire et la commission du comte d'Alcaudete, signée le 4 juin 1534, réunit entre ses mains tous les pouvoirs[2]. Il devait diriger à la fois le gouvernement et l'administration de la ville et de ses dépendances. Il lui était ordonné de procéder à une

1. V. le rôle joué par le corregidor d'après les documents des Archives : lettres du docteur Lebrija, corregidor d'Oran (2e cart., 3e liasse, 21 et 22, 1re liasse, 2, etc. — La Primaudaie, p. 44, 49, 47). V. surtout la lettre du roi de Tlemcen au corregidor (Arch., 2e cart., 2e liasse, 4. — La Primaudaie, p. 38).

2. V. Arch., 2e carton, 2e liasse, 182. — La Primaudaie, p. 82. La commission du Comte est datée de Ségovie.

enquête sur la gestion du corregidor en fonctions, le licencié Melgarejo, et sur les actes de tous les autres fonctionnaires d'ordre judiciaire, politique ou financier. Le Comte devait rendre la justice jusqu'à ce qu'un autre corregidor eût été nommé, ce qui tarda longtemps [1]. Toutes les affaires civiles ou criminelles devaient désormais être réglées par le Capitaine-général, alors qu'elles relevaient précédemment du corregidor.

Chef militaire suprême, investi de toute l'autorité politique, réunissant dans ses mains une autorité quasi royale, le Comte n'était cependant point libre parce qu'il ne pouvait rien entreprendre sans l'autorisation des Conseils et du roi. Cependant en le nommant, Charles-Quint, qui déjà songeait à détruire sur la côte barbaresque la puissance de Barberousse, montrait l'importance qu'il attachait à la possession d'Oran. Mais il ne semble pas que le Comte ait en même temps obtenu des troupes ni des ressources nouvelles, si bien que dès le début il allait se trouver paralysé. Or les graves questions qu'il avait à résoudre auraient nécessité beaucoup de soldats et surtout d'argent. L'affaire du royaume de Tlemcen était sans doute ce qui le préoccupait le plus. Mais il avait en outre à veiller sur les territoires occupés, à s'inquiéter des approvisionnements, à se tenir au courant des projets que pouvaient former tous les adversaires des Espagnols et particulièrement les Turcs. Les documents trop peu nombreux que nous possédons montrent quels graves soucis lui causaient ces différentes questions.

Les Espagnols établis à Oran ne possédaient, nous l'avons vu, qu'un territoire très peu étendu autour de la ville. Il y avait bien dans le voisinage immédiat de la cité quelques

1. En effet, on voit que le Comte réclame, en avril 1536, le traitement qu'il devait recevoir tant qu'il remplaçait le corregidor (Arch., 2e cart., 3e liasse, 55. — La Primaudaie, p. 219).

jardins qu'ils cultivaient non sans péril [1], car de petites bandes d'Arabes ennemis s'approchaient fréquemment des murailles pour surprendre quelques soldats isolés. Ils arrivaient la nuit sous la conduite de quelque renégat, s'embusquaient dans les ravins qui débouchent vers Oran, principalement dans le ravin de Raz-El-Aïn où se trouvaient les sources alimentant la ville; puis ils attendaient qu'au soleil levant quelque troupe tombât dans l'embuscade. Ils tuaient ou blessaient quelques hommes et s'enfuyaient avant que la garnison avertie fût sortie pour les combattre [2]. Parfois ils enlevaient les troupeaux destinés à l'approvisionnement de la ville. Le plus souvent ils pillaient quelque douar soumis aux Espagnols. Il était difficile par suite de compter sur les produits du pays pour nourrir les habitants et la garnison. Lorsque la paix régnait avec le roi de Tlemcen, on pouvait encore s'approvisionner de blé, d'orge, d'avoine, d'autant plus qu'il acquittait fréquemment en céréales son tribut annuel [3]. Mais comme la paix n'était jamais bien solide, que le roi ne remplissait pas très régulièrement ses obligations, et qu'enfin on ne pouvait compter ni sur les fournisseurs arabes, ni sur les récoltes fort irrégulières et sans doute généralement médiocres, c'était l'Espagne qui devait faire face aux besoins de la colonie. Aussi la correspondance du Gouverneur est-elle remplie de réclamations à ce sujet. Il est certain que le service des approvisionne-

1. Il y avait des propriétaires de banlieue, les *caballeros comarcanos* dont il est question dans la commission du Comte et qui, d'après La Primaudaie, seraient les 600 viejos cristianos que Ferdinand avait établis à Oran en leur partageant les maisons, campagnes, etc.

2. V. Diego Suarez, chap. VI, *passim* et B. de Moralès, p. 297, p. 316,, etc. On y voit que les maîtres d'Oran étaient toujours sur le qui-vive, comme ils le sont encore à Melilla.

3. V. B. de Moralès, p. 314. Le roi de Tlemcen, alors allié des Espagnols (1547), devait payer son tribut en blé des Beni-Rachid; mais il payait mal ou pas du tout et les Espagnols étaient réduits à prendre des Arabes comme otages.

ments laissait fort à désirer et que les fournisseurs n'étaient pas très exacts ni probablement très honnêtes. Les formalités exigées pour le contrôle retardaient souvent l'envoi des céréales. Ainsi, à Malaga, le corregidor devait assister au chargement des navires qui durait un jour ou deux; mais il avait d'autres occupations, si bien que l'opération se prolongeant, le moment favorable pour le départ des navires passait, et ils étaient quelquefois obligés d'attendre deux mois pour mettre à la voile à cause des vents contraires ou de quelque croisière ennemie [1]. Les réclamations se reproduisaient constamment [2]. Il n'était presque pas une lettre du Gouverneur qui n'en fût remplie et il fallait le plus souvent les réitérer avant d'obtenir satisfaction.

Aussi le moindre prétexte suffisait pour qu'on allât razzier les tribus voisines. Le simple soupçon que les Maures soumis avaient pu s'entendre avec les ennemis, Arabes ou Turcs, provoquait de rigoureuses répressions, et l'on ramenait de ces expéditions généralement aussi fructueuses que peu périlleuses des prisonniers et du bétail [3]. Mais c'était là des ressources sur lesquelles on ne pouvait pas compter et l'on peut être certain que l'approvisionnement d'Oran ne fut pas l'une des moindres difficultés qu'eut à résoudre le Capitaine-général [4].

Il en était de même des munitions et des armes. Il fallait des demandes répétées pour obtenir l'indispensable. C'était de

1. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 25. — La Primaudais, p. 205.

2. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17, 3e liasse, 54 (le Comte demande 2000 mesures de blé) : 3e liasse, 55, 3e liasse, 57 (le Comte annonce l'arrivée de blé et d'orge et ajoute : « à ce moment il n'y avait plus de pain et les autres vivres commençaient à manquer »); 3e liasse, 64, etc. — La Primaudaie, p. 219, 221 et 232. — Appendices I et V.

3. V. par exemple les razzias racontées par B. de Moralès, p. 315; par Marmol, f° 209 v°.

4. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 25. Le Comte dit « qu'il a eu plus de peine à défendre Oran et Mers-El-Kébir contre la faim que contre l'ennemi » (La Prim., p. 205).

la poudre, du salpêtre, des armes, des affûts de canon, des pièces pour fabriquer des arbalètes et des escopettes que réclamait le Comte[1]. Il demandait aussi des canons qu'on ne lui accordait pas sans difficulté[2]. La place d'Oran n'avait cependant qu'un très petit nombre de pièces d'artillerie pour se défendre. Du reste, il est probable qu'à la longue il obtint une partie de ce qu'il réclamait, notamment après le siège de 1556, car l'état de la défense d'Oran et de Mers-El-Kébir dressé en 1559 indique un nombre de pièces notablement supérieur à celui de 1535[3]. Même pour élever des retranchements nécessaires ou pour réparer les murailles, le Comte avait de la peine à obtenir de l'argent[4].

C'est que l'argent faisait encore plus défaut que le blé, les munitions et les armes. Le Gouverneur n'arrivait pas à obtenir le paiement régulier des sommes dues aux troupes. La solde était toujours en retard[5] et les troupes s'en irritaient. Le Comte

1. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 17 et 3e liasse, 55 (La Prim., p. 219), le détail des objets nécessaires à l'armement de la garnison.

2. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 37 (La Prim., p. 195) : on n'accorde qu'une seule grosse pièce dont on ne pouvait se servir à l'arsenal de Malaga : pour les autres, le Conseil décide qu'on attendra. Voir aussi Arch., 2e cart., 2e liasse, 19 (La Prim., p. 197) l'état de l'artillerie existant à Oran et de celle qui manque. V. aussi 1re liasse, 17, le mémoire dans lequel le Comte réclame 12 pièces d'artillerie et tout ce qu'il faut pour faire des affûts mobiles, car, dit-il, il n'y a pas de pièce montée sur roue qui soit en état de tirer six coups (Appendice I).

3. V. Cat, *loc. cit.*, p. 106. Il y avait, en 1559, quatre-vingt-sept pièces, mais beaucoup de sacres ou de couleuvrines.

4. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 55 et surtout 37 (La Prim., p. 219 et 195). Le Conseil reconnaît la nécessité de la dépense, mais refuse l'argent.

5. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 55 (La Prim., p. 219) : on ne paie jamais régulièrement les troupes qui viennent seulement de toucher les deux tiers de la solde de 1535 en avril 1536. — Le 5 juin (Arch., 2e cart., 3e liasse, 57. — La Prim., p. 224) le Comte se plaint de n'avoir pas reçu l'argent pour payer le terme échu de la solde. C'est seulement le 21 juillet qu'il accuse réception de cet argent (Arch., 2e cart., 3e liasse, 63. — La

lui-même ne touchait pas ce qui lui était dû et on lui faisait longtemps attendre les 100.000 maravédis auxquels il avait droit comme successeur du corregidor[1]. Aussi se plaignait-il vivement de cette situation. Il rappelait le sacrifice qu'il avait fait en quittant sa paisible province de Navarre pour prendre le gouvernement d'Oran dans des circonstances difficiles. « Puisque l'Empereur, écrivait-il, trouve que j'ai bien rempli ma mission en exposant chaque jour, pour le service de Sa Majesté, ma vie, mon bien et mon honneur, je La supplie de donner ordre pour qu'on fournisse en quantité suffisante tous les approvisionnements nécessaires pour défendre les places, comme notre existence et sauvegarder notre honneur à nous qui résidons ici. Qu'Elle veuille bien ordonner qu'on se préoccupe de cette question si importante un peu plus que de l'intérêt des marchands[2]. » Il est certain que cette situation si funeste au développement de la puissance espagnole se perpétua. Lorsqu'en 1543, le Comte obtint enfin d'entreprendre l'expédition de Tlemcen, il dut, comme nous le verrons, se charger de tous les frais.

La pénurie d'argent devait aussi gêner le Gouverneur dans ses relations avec les indigènes. Il en fallait en effet pour payer leur dévouement, entretenir leur fidélité et surtout pour réchauffer le zèle des espions. Il était nécessaire de se tenir sans cesse au courant de ce qui se passait partout, à Tlemcen comme à Alger. Or l'argent faisait presque toujours défaut et le Comte ne pouvait, même en cas de besoin urgent, prendre ce qui manquait sur les revenus de la ville[3]. On conçoit la difficulté qu'il y avait à gouverner dans de telles conditions.

Prim., 230). Aussi toutes ses lettres retentissent des plaintes des soldats qui n'ont plus de crédit, sont mécontents et demandent à s'en aller en Espagne.

1. V. Arch., 3e liasse, 55.
2. V. Arch., 1re liasse, 25 (La Prim., p. 205).
3. V. Arch., 3e liasse, 55 : l'envoi d'un espion est une grosse affaire.

Il faut ajouter que le Capitaine-général n'était pas toujours bien secondé. Si les officiers, choisis par lui et dont les principaux étaient du reste ses parents, étaient presque tous dociles et dévoués, si les fonctionnaires civils, lieutenant de justice, notaires, etc., n'ayant plus contre le Gouverneur l'appui du corregidor, lui étaient soumis mais n'avaient qu'un faible prestige, le clergé provoquait des observations et des plaintes. Le Comte réclamait pour l'église et pour les monastères[1] des personnes ayant de l'autorité, donnant le bon exemple et capables d'attirer et de convertir les Juifs et les Maures[2]. Il déclarait que les prêtres et les moines qui se trouvaient à Oran étaient fort peu méritants et en demandait qui fussent versés dans la connaissance de la langue hébraïque ou arabe, afin de pouvoir se faire comprendre de ceux qu'ils devaient catéchiser; car, ajoutait-il, « s'ils ne doivent servir qu'à dire la messe, il vaudrait mieux pour la défense de la ville avoir 50 soldats que 20 moines. » Enfin le Comte se plaignait des supérieurs des couvents qui donnaient l'exemple de l'irrégularité[3]. Il est fort probable que ces plaintes se renouvelèrent, car pour assurer au clergé d'Oran un bon recrutement il eût fallu de l'argent qui manquait pour cela comme pour tout.

Le comte d'Alcaudete devait informer l'Empereur de tout ce qui se passait chez les Maures et surtout chez les Turcs. Aussi entretenait-il une véritable armée d'espions, tant à Tlemcen, à Mostaganem ou à Fez qu'à Alger. Il tirait encore

1. Il y avait à Oran trois monastères : ceux de Saint-Dominique, de Saint-François et celui de la Merci, pour le rachat des esclaves chrétiens.

2. Il ne faut pas oublier, comme nous l'avons vu plus haut, que la conquête conserva au moins pendant le XVIe siècle le caractère d'une véritable croisade.

3. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 25 : le Comte se plaint de ce que le prieur du couvent de Saint-Dominique ne se soit pas rendu à son poste. Si l'on ne met pas un terme à ces abus, ajoute-t-il, il n'y aura plus dans ce couvent que des gens destructeurs de la règle et de mauvaise vie.

des renseignements intéressants des prisonniers. L'une des continuelles préoccupations de Charles-Quint était de connaître l'importance des forces turques qui défendaient Alger, car il tenait à s'emparer de cette capitale de Barberousse. Il fallait que le comte d'Alcaudete se procurât des détails complets et précis. Le hasard, du reste, les lui fournissait parfois [1].

On voit quelle était la diversité des qualités que devait posséder le Capitaine-général d'Oran. Il lui fallait entretenir avec les plus médiocres ressources la ville et la garnison, maintenir parmi des troupes mal payées une discipline rigoureuse, contenir les Maures alliés ou soumis, réprimer leurs velléités d'hostilité ou d'indépendance; c'était l'œuvre de l'administrateur. Mais il lui fallait être aussi un diplomate pour négocier avec des chefs rusés, perfides et qui ne se livraient jamais qu'à moitié. Il devait encore organiser l'armée d'espions qu'il entretenait dans toute l'étendue du Maghreb. Enfin il avait à développer les qualités les plus diverses d'un capitaine capable à la fois de faire la guerre de partisans contre des adversaires insaisissables et de diriger des armées contre des masses considérables d'ennemis.

L'étude des événements nous montrera si le comte d'Alcaudete fut à la hauteur de cette tâche difficile.

1. V. par ex., Arch., 3e liasse, 55 : on a pris un nègre, renégat portugais, qui fait connaître les forces des Turcs à Alger, Cherchell, Miliana, Médéa, Ténès, qui annonce aussi qu'on souffre à Alger de la disette (comme à Oran, du reste, la récolte de 1535 ayant été partout mauvaise). Le nègre donne aussi des détails sur les intrigues des Français à Alger, sur l'absence de Barberousse. — Une autre lettre du Comte (Arch., 3e liasse, 54) donne des nouvelles de Barberousse. V. aussi 3e liasse, 63 (La Prim., p. 230) : un espion est arrivé d'Alger tout effrayé d'avoir vu exécuter trois espions venus de Bougie, etc.

CHAPITRE IV

L'EXPÉDITION D'A. MARTIN[1] DE ANGULO CONTRE TLEMCEN ET LE DÉSASTRE DE 1535[2].

Le comte d'Alcaudete, nommé le 4 juin 1534, ne put prendre immédiatement possession de son poste. Il devait s'embarquer à Malaga. Mais il y tomba gravement malade[3]. Ce fut son fils aîné, Alonso, qui le précéda et le suppléa ; ce fut donc lui qui exécuta l'ordre donné au Comte d'évacuer et de démanteler la place d'One. Cette ville qui était occupée depuis trois ans se trouvait sans cesse menacée par les indigènes et nécessitait une garnison qui ne rendait pas de grands services[4]. Don Alvaro de Bazan, général des galères d'Espagne, procéda de concert avec don Alonso à l'évacuation de la ville qui fut ensuite démantelée et détruite[5]. Les troupes furent emmenées à Oran et Alvaro de Bazan reprit l'artillerie qui appartenait à ses galères.

1. Marmol l'appelle Martinez, nom qui est généralement employé. Mais dans le dénombrement des officiers choisis pour l'expédition de 1543, il est fait mention de Martin de Angulo. Or, le Comte, son cousin, et son troisième fils, qui porta le même nom, sont appelés Martin et non Martinez, comme aussi un autre cousin du Comte, Martin de Cordoue. Le vrai nom serait donc Martin.
2. V. au sujet de la date de cette expédition la note 1 de la page 38.
3. V. Diego Suarez, p. 97. On constate également le retard par une lettre du corregidor datée du 11 septembre. Quelques historiens ont cru à tort que le Comte avait été retenu en Navarre.
4. Une lettre du gouverneur d'One nous montre qu'on laissait cette ville sans ressources et que les vivres même faisaient défaut (Arch., 2e cart., 2e liasse, 14 A. — La Prim., p. 71).
5. V. Diego Suarez, p. 97.

C'est seulement dans les premiers mois de 1535[1] que le Comte, qui était allé achever sa guérison dans ses terres d'Alcaudete, revint s'embarquer à Malaga. Il arriva enfin à Oran où sa présence était très nécessaire et très attendue.

La guerre civile qui régnait depuis 1531 dans le royaume de Tlemcen avait pris un caractère plus sérieux depuis la mort d'Abou-Mohammed Abdallah. Ses deux fils, Mouley Mohammed et Abou-Abdallah Mohammed, se disputaient le trône. Le premier, ancien protégé des Espagnols, était maintenant soutenu par les Turcs qui l'avaient ramené en février 1534. Il y avait cependant à Tlemcen un parti qui semblait pencher vers l'alliance espagnole. Le caïd des Beni-Rachid, El-Mansour-ben-Bogani, qui occupait dans ce royaume les hautes fonctions de mezouar[2], avait, à la fin du règne d'Abou-Mohammed, poussé celui-ci à se rapprocher des Espagnols; en effet, au mois de mai 1534, son frère, Abdallah-ben-Bogani, était encore à la cour d'Espagne où il était venu comme ambassadeur[3]. Sous Mouley Mohammed, El-Mansour conserva la même attitude, et, sans doute parce qu'il jugeait l'alliance turque moins profitable à cause de l'éloignement, il resta, nous le verrons, fidèle à cette politique.

Mais le parti opposé triompha. El-Mansour fut disgracié, jeté en prison, dépouillé de ses biens et menacé de mort[4]. Il

1. La lettre du Comte à l'Empereur datée du 6 juillet montre qu'il était arrivé depuis quelque temps à Oran (Arch., 2e liasse, 17 C. — La Prim., p. 110). D'autre part, une lettre de Ben-Redouan à l'Empereur (Arch., 3e liasse, 59) montre qu'il n'y était pas encore le 3 février (Appendice II).

2. V. Marmol, f° 177 : « Le mezouar occupait les plus hautes fonctions, c'était une sorte de vice-roi ou de capitaine-général, chef suprême de l'armée... ; il exerçait en tout l'autorité du roi lui-même ».

3. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 9. — La Prim., p. 79.

4. C'est du moins ce que raconte le corregidor d'Oran, en septembre 1534, sur les rapports des espions (Arch., 3e liasse, 26. — La Prim., p. 85).

est fort probable que ce qui détermina surtout Mouley Mohammed à se jeter dans les bras des Turcs, ce fut la crainte de voir les Espagnols soutenir son rival Abdallah.

Celui-ci, encore trop jeune, était dirigé par son grand-père, le caïd des Beni-Amer, Abderrahman-ben-Redouan, personnage qui nous apparaît comme fort intrigant, très actif et très influent. Ben-Redouan comprenait que l'assistance même purement morale des Espagnols lui serait très utile. Aussi demandait-il à venir lui-même à Oran[1]. Reçu dans cette ville et reconnu ainsi comme le protégé des Espagnols, il espérait rallier la plupart des indigènes et rétablir son petit-fils sur le trône. Abou-Abdallah offrait du reste de se déclarer vassal du roi d'Espagne et de payer le même tribut qu'Abou-Hammou III[2]. Le désir du prétendant fut satisfait. Le 3 février 1535, Ben-Redouan et son petit-fils purent entrer à Oran où ils furent très bien reçus par Alonso de Cordoue qui avait précédé son père, comme nous l'avons vu. Ben-Redouan réclamait plus que jamais la protection des Espagnols et même, si c'était nécessaire, l'appui de 400 à 500 hommes d'armes. Il offrait d'ailleurs des otages qui répondraient de la fidélité de ses partisans[3]. On ne décida sans doute rien avant l'arrivée

1. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 26. — La Prim., p. 85.

2. Marmol, f° 185 r°.

3. Ces détails sont tirés de la lettre de Ben-Redouan à l'Empereur déjà citée (Arch., 3e liasse, 59, Appendice II) à laquelle M. Jacqueton attribue la date de juin 1536. Il y a là évidemment une confusion. En effet, dans cette lettre, Ben-Redouan dit qu'il est à Oran depuis le 3 février et qu'il y a été reçu par Alonso. Or, en 1536, c'est le 14 juin qu'il entra dans Oran et ce fut le Capitaine-général lui-même qui le reçut. On voit d'autre part que Ben-Redouan se propose de demander des otages aux Arabes, alors qu'en juin 1536, il les leur fait rendre. Enfin il est question dans cette lettre d'une garde de 400 à 500 hommes, c'est-à-dire de la petite troupe qu'il obtint et que commanda A. Martin de Angulo. Cette lettre prouve que le désir témoigné par Ben-Redouan, d'après la lettre du corregidor du 11 septembre, fut bien accueilli conformément à l'avis exprimé

du comte d'Alcaudete. Mais il était urgent qu'un administrateur énergique prît en main le gouvernement et apportât une solution à cette grave question.

Malheureusement si le Comte avait obtenu l'autorisation de traiter avec Ben-Redouan et son petit-fils et d'agir en leur faveur, il n'avait pas à sa disposition les forces nécessaires pour que son intervention fût efficace. Au moment où Charles-Quint entreprenait la grande expédition qui devait aboutir à la conquête de Tunis, il ne pouvait guère fournir à Oran d'autres renforts que ceux qu'on avait tirés de la ville d'One. En outre, le Comte n'avait pas encore l'habitude de conduire les chefs indigènes qui en général gardaient une prudente neutralité jusqu'à ce que la victoire semblât se décider. Il se laissa entraîner par Ben-Redouan et l'expédition fut décidée [1].

Le grand-père du prétendant affirmait que tous les Arabes

dans cette lettre. S'il était besoin d'une dernière preuve, il suffirait de rappeler que le traducteur de la lettre à l'Empereur fut Gonzalo de Alcantara qui fit partie du corps d'Al. Martin de Angulo, fut fait prisonnier avec lui et fut envoyé le 12 juin 1536 au Comte pour lui communiquer les propositions de paix de Mouley Mohammed (v. Arch., 2e cart., 4e liasse, 61. — La Prim., p. 224 et 229).

1. Une importante erreur a été commise au sujet de la date de cette expédition. Acceptant le récit de Marmol (*loc. cit.*), plusieurs historiens, notamment Fey (p. 86), la placent en 1541. C'est une erreur comme le démontrent le récit de Diego Suarez et les documents des Archives. M. Mercier par une confusion difficile à expliquer imagine deux expéditions : l'une en 1535 qui aboutit à la défaite de Tibda, et la deuxième qu'il place en janvier 1543 et qui dirigée par A. Martin de Angulo se serait terminée par le désastre de Chabet-El-Laham. Ce qui rend l'erreur inexplicable, c'est que les détails des deux expéditions, d'ailleurs presque identiques, sont puisés surtout dans les documents de La Primaudaie qui donnent les dates exactes. Elle provient sans doute de ce que M. Mercier n'a point vu que le personnage, appelé Abou-Serhana Messaoudi, qu'il fait monter sur le trône en 1528 en le confondant avec son père Abou-Mohammed, est en réalité le même prince qu'il fait arriver en 1540 avec l'appui des Turcs et sous le nom d'Abou-Zeyan Ahmed.

se joindraient à lui [1]. D'ailleurs, comme il l'avait promis, ses principaux partisans avaient livré comme otages vingt-un enfants des meilleures familles [2]. On avait d'autres espérances : le caïd des Beni-Rachid, El-Mansour, dont on a vu la disgrâce, avait été remis en liberté et rétabli dans toutes ses dignités [3] ; mais on le savait favorable à l'alliance espagnole et l'on comptait peut-être que mis en défiance par sa disgrâce même il serait disposé à se rallier aux ennemis de Mouley Mohammed. C'est ce qui devait faciliter la ruse, cause dernière du désastre que nous allons raconter.

Avec les faibles ressources militaires dont il disposait, le Comte ne put donner à Ben-Redouan pour le soutenir qu'une troupe de 600 hommes [4]. Du moins choisit-il de vieux soldats aguerris, ayant fait partie des garnisons d'One, d'Oran et de Mers-El-Kébir [5]. Ils emmenaient avec eux quatre petites pièces d'artillerie [6].

1. V. Marmol, f° 185. On voit par un rapport du Comte quelles avaient été les illusions de Ben-Redouan, partagées par les Espagnols (v. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 A. — La Prim., p. 112).

2. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 C. — La Prim., p. 110.

3. On voit qu'il était toujours mezouar par une lettre de son fils (v. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 B. — La Prim., p. 117). M. Jacqueton (*Rev. afr.*, t. XXXVI, p. 155) estime que c'est au moment de l'expédition que Mouley Mohammed rendit sa faveur à El-Mansour. Il est probable que sa disgrâce, dont nous n'avons du reste d'autre preuve que le récit peut-être exagéré du corregidor, ne fut pas de longue durée.

4. V. Marmol, *loc. cit.* Il résulte aussi d'une lettre du Comte que le nombre des soldats était bien 600, et non 700, comme le dit Diego Suarez (v. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 D. — La Prim., p. 143 et Diego Suarez, p. 98).

5. Diego Suarez, p. 98. Le Comte disait que cette troupe était la meilleure du monde et habituée à la guerre d'Afrique (Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 C. — La Prim., p. 110).

6. V. Marmol, f° 185 r° et 186 v°. — F. de la Cueva dit (p. 123) que l'on retrouva à Tlemcen, en 1543, six pièces de campagne prises en 1535. Mais la lettre du comte d'Alcaudete du 12 juillet affirme qu'il n'y avait que quatre canons (Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 A. — La Prim., p. 112).

A la tête de cette troupe d'élite le comte d'Alcaudete mit un de ses parents, son cousin Alonso Martin de Angulo, alcade d'Alcaudete[1]. L'événement démontra que ce choix n'était pas très heureux. Si le chef espagnol fit preuve d'une bravoure à laquelle Ben-Redouan rendit hommage[2], il se montra d'autre part imprudent. Il n'écouta point, lorsqu'il en était temps encore, les conseils des capitaines expérimentés qui l'accompagnaient. Mais il faut ajouter pour son excuse que son erreur s'expliquait. Ben-Redouan avait convaincu le Capitaine-général et tous les Espagnols qu'on ne rencontrerait presque aucune résistance et cette petite troupe de six cents hommes avait paru très suffisante[3]. Alors même que l'expédition était commencée, que l'on avait pris contact avec l'ennemi, Ben-Redouan écrivait au Comte qu'il ne doutait pas du succès[4]. Lorsqu'Alonso Martin comprit le danger qu'il courait, il était trop tard pour l'éviter, et sa présomption ne fit à ce moment que précipiter un échec presque certain.

Les troupes indigènes dont disposait Ben-Redouan étaient peu importantes. Il n'avait avec lui que 400 cavaliers[5]. Mais

1. M. Jacqueton (*Rev. afr.*, t. XXXVI, p. 153) estime que ce personnage devait être plutôt le fils naturel du Comte que son cousin et justifie cette appréciation par les prénoms qu'il portait, Alonso Martinez (ou plutôt Martin). Alonso alternait dans la famille de Montemayor avec Martin, prénom du Comte lui-même. Cette hypothèse nous paraît inutile. La famille de Montemayor était nombreuse et la suffisance du jeune chef aussi bien que la confiance exagérée du comte peuvent s'expliquer sans cette supposition. Nous admettons donc qu'Alonso Martin était le cousin du Gouverneur, comme don Martin de Cordoue dont il sera question plus loin.

2. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 18. — La Prim., p. 109.

3. Dans sa lettre du 12 juillet (*loc. cit.*) le Comte dit nettement que pour ce qu'elle avait à faire la troupe excellente qui avait rejoint Ben-Redouan était suffisante. Il ajoute que l'on était tellement sûr du succès que tout le monde à Oran voulait s'y joindre et qu'il avait fallu interdire aux soldats non désignés de sortir d'Oran sous peine de mort.

4. V. Arch., 1er liasse, 18. — La Prim., p. 109.

5. V. Marmol, fo 185.

il avait affirmé que ses partisans l'attendaient chez eux d'après ses ordres [1]. Il espérait aussi voir les habitants de Tlemcen se tourner contre Mouley Mohammed que l'on savait détesté de ses sujets [2]. Ces espérances devaient être cruellement déçues et, malgré leurs promesses, malgré les otages qu'ils avaient livrés, les partisans de Ben-Redouan manquèrent à leurs engagements ou même se déclarèrent contre lui.

Mouley Mohammed n'avait point perdu courage, encore que sa situation semblât compromise. Il confia le commandement de ses troupes à son mezouar, El-Mansour-ben-Bogani. Celui-ci, tout en réunissant ses troupes et en se portant au devant de l'ennemi, ne négligea aucun moyen de rallier les hésitants, de faire trembler les adversaires du roi. Il fit courir le bruit qu'une armée marocaine venait au secours de Tlemcen [3]. Il empêcha les Arabes partisans de Ben-Redouan de le rejoindre en les faisant attaquer par des hommes des Beni-Rachid auxquels se joignirent quelques tribus qui avaient promis leur aide au prétendant [4]. Ainsi tous les alliés sur lesquels comptaient le caïd des Beni-Amer et les Espagnols allaient leur faire défaut au moment décisif.

Lorsque le prétendant eut été rejoint par A. Martin de Angulo, ils marchèrent sur Tlemcen. Nous ne possédons sur la première partie de l'expédition que le récit de Marmol. Il semble en résulter qu'on ne suivit pas la route ordinaire, par

1. Lettre du 12 juillet, *loc. cit.*

2. V. la lettre du corregidor d'Oran du 11 septembre 1534 : Mouley Mohammed est mal vu des Maures de Tlemcen et des Arabes à cause de ses injustices et de ses débauches. On est mécontent de le voir dans la dépendance de Barberousse (Arch., 2e carton, 3e liasse, 26. — La Prim., p. 85).

3. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 C. — La Prim., p. 110.

4. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 A. — La Prim., p. 112 : Les Arabes restés fidèles ont été maltraités par ceux qui ont manqué de parole et qui se sont joints à 200 lances des Beni-Rachid.

le nord du lac de Misserghin. Marmol dit en effet : « Les chrétiens arrivèrent au rio Ziz qui passe à six lieues d'Oran et arrose les campagnes de Ciret; là ils virent que les troupes sur lesquelles ils comptaient n'étaient point venues[1]. » Les campagnes de Ciret s'étendaient à l'est et au sud-est d'Oran. C'était la grande plaine qu'arrosent le Sig et l'Habra[2], plaine dont les Beni-Amer occupaient la partie méridionale. C'est sans doute dans cette plaine qu'avait été fixé le rendez-vous général. Ben-Redouan y était en quelque sorte chez lui. Mais il fallait ensuite rejoindre la route ordinaire de Tlemcen et marcher vers l'oued Isser[3].

Lorsqu'on vit que les Arabes sur lesquels on comptait n'ar-

1. Marmol, f° 185.
2. V. Marmol, f° 192 v°.
3. Les Espagnols dans leurs expéditions sur Tlemcen suivaient la route qui passait au nord de la sebkha de Misserghin et conduisait au rio Salado. Mais la nécessité de rallier les partisans du prétendant explique assez ce changement. De plus au sud de la sebkha Ben-Redouan se trouvait dans ses domaines. Cependant une autre interprétation semblerait possible s'il n'était pas question dans Marmol des champs de Ciret. La relation de l'expédition de 1543 par F. de la Cueva dit en effet que l'armée espagnole, après avoir quitté la lagune, arriva au rio Ziz à 3 lieues de la pointe de la sebkha (p. 56). Ce rio est, pensons-nous, le rio Salado qui sur un point de son parcours portait peut-être ce nom. Mais on ne voit point de ce côté les plaines de Ciret. De plus Marmol ajoute qu'après être allé du rio Ziz au rio Cénan, l'armée y passa la nuit, après s'être retranchée, « para reparo de la gente », ce qui s'explique, car de la vallée du Sig à la région d'Aïn-Temouchent il y a une soixantaine de kilomètres. Ajoutons que dans la campagne de 1546 le comte d'Alcaudete avant de marcher sur Tlemcen alla également rejoindre à Arbal des contingents indigènes (v. Marmol, f° 187 v°). Notre interprétation est à peu près celle adoptée par M. Jacqueton (*loc. cit.*, p. 155). Mais, à son avis, les alliés n'allèrent pas vers le Sig proprement dit, mais vers le Mekerra. De là, c'est-à-dire de la région des Trembles ou de Bel-Abbès, ils se dirigèrent vers l'O. Cénan par la route de Fekkan à Casr-Ibn-Sinan décrite par El-Bekri. Nous ne pensons pas qu'ils soient allés si loin vers le sud pour revenir ensuite sur Aïn-Temouchent. Il nous semble préférable d'admettre le passage par la plaine de la M'léta.

rivaient point, quelques-uns des capitaines qui étaient sous les ordres d'A. Martin comprirent que le succès de l'expédition était gravement compromis. Ils craignaient de plus une trahison de leurs alliés. Ils conseillèrent à leur chef de revenir à Oran [1]. Mais l'orgueil devait l'empêcher d'écouter la voix de la prudence; il répondit que les hommes de la maison d'Alcaudete ne reculaient pas, et continua sa marche en avant. Il pouvait du reste espérer encore le succès et les premiers événements lui donnèrent raison.

De la plaine où l'on se trouvait, c'est-à-dire de la région qui s'étend entre Arbal et le Sig, les troupes se dirigèrent à l'ouest vers l'oued Isser, de façon à l'atteindre vers le point où cette rivière était le plus facile à franchir, vers Tibda et passèrent sans doute par la plaine de la M'léta. Elles s'arrêtèrent une nuit sur les bords de l'oued Cénan [2] où l'on se retrancha pour permettre aux soldats de réparer leurs forces avant de prendre contact avec l'ennemi.

Enfin le lendemain une dernière étape les amena aux bords de l'oued Isser près des ruines de Tibda, c'est-à-dire aux environs du village moderne de Pont-de-l'Isser. Il y arrivèrent le mercredi, 30 juin.

Jusqu'à ce moment, conformément aux ordres d'El-Mansour, les troupes n'avaient pas rencontré un seul ennemi. Sachant, en effet, que leur nombre ne s'accroîtrait pas tant qu'ils ne seraient pas victorieux, l'habile caïd des Beni-Rachid ne voulait pas leur donner l'occasion d'un facile succès qui aurait pu leur rallier des partisans, et il attendait dans une bonne position les renforts qui lui permettraient de remporter une victoire décisive et de détruire ses adversaires à une plus grande

1. Marmol dit (fo 185) que les officiers déclaraient devant l'abandon des alliés que « no era possible sino que avia algun trato doble entre los Moros pues se detenian tanto ».

2. M. Jacqueton place ce point aux environs d'Aïn-Temouchent.

distance d'Oran [1]. Il avait donc établi son camp dans les ruines de Tibda, ou Tifida, sur la rive gauche de l'Isser. Auprès des ruines d'origine romaine, selon Marmol, il y avait une petite ville fortifiée [2].

Mais il avait aussi des troupes sur la rive droite de la rivière, et aussitôt qu'il apprit l'arrivée prochaine des ennemis, il engagea une escarmouche, espérant peut-être jeter le désordre dans leurs rangs. El-Mansour avait avec lui les gens des Beni-Rachid, les contingents arabes et des troupes régulières [3] de Tlemcen. Il n'avait pas encore assez de forces pour en finir ; après un engagement, dans lequel six cavaliers maures et beaucoup de chevaux furent tués à coup de canons et d'escopettes, le caïd se retira dans son camp, et les Espagnols s'installèrent avec leurs alliés sur la rive droite de l'Isser. El-Mansour était décidé à se maintenir dans son camp et ne croyait pas pouvoir en être délogé, quoiqu'il n'eût encore qu'un millier de cavaliers [4]. Il avait déclaré le mercredi soir qu'il garderait Tibda tant qu'il garderait sa tête [5].

Le lendemain, la situation se modifia. Ben-Redouan et A. Martin avaient décidé de prendre l'offensive. Tandis que l'avant-garde composée d'Espagnols attaquait de front les troupes d'El-Mansour, le gros de l'armée les tournait et allait occuper la source de Tibda, au-dessus de l'endroit où se

1. V. Marmol (*loc. cit.*) : « sinque en todo este camino se descubriese moro de guerra. Por que Almanzor avia dado orden que nadie fuesse a pelear con los cristianos sino que los dexassen entrar la tierra adentro ».

2. Il y avait là une forteresse, comme on le verra plus loin.

3. Escopeteros.

4. Lettre du Comte du 12 juillet (v. Arch. et de Prim., *loc. cit.*).

5. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 18. — La Prim., p. 108. Cette lettre de Ben-Redouan au Comte est indiquée sans date par La Prim. et datée du 2 ou 3 juillet par M. Jacqueton (*Archives espagnoles*, p. 43). En réalité la date est indiquée à la fin de la lettre qui se termine ainsi : « hecha en Tifida oy viernes despues de la pelea ». Elle a donc été écrite le vendredi 2 juillet après la bataille.

trouvait le camp ennemi[1]. Se voyant menacé et n'ayant pas encore toutes ses forces sous la main, le mezouar abandonna sa position et s'établit en arrière. Dans la nuit il reçut des renforts et le vendredi, 2 juillet, il tenta de reprendre les positions évacuées la veille. Ses adversaires étaient prêts à le recevoir. Ben-Redouan ayant rangé ses cavaliers en bataille marcha au devant d'El-Mansour. L'ennemi fut vigoureusement repoussé et poursuivi jusque dans son camp ; il perdit sept cavaliers et avec eux le fils d'un de leurs principaux cheikhs[2].

Ainsi en trois jours les Espagnols et leurs protégés avaient triomphé trois fois de leurs adversaires. Les Espagnols avaient joué dans ces combats un rôle glorieux et Ben-Redouan rendait hommage à leur bravoure : « Chaque chrétien, écrivait-il, vaut au moins cent hommes et le commandant Angulo est si brave qu'on ne saurait demander plus. » Les vaincus étaient démoralisés par leur dernier échec[3]. Si à ce moment Ben-Redouan et A. Martin avaient été audacieux et avaient marché sur Tlemcen, nul doute que la partie n'eût été gagnée. Le comte d'Alcaudete apprit en effet plus tard d'une façon positive que Mouley Mohammed lorsqu'il connut, le 2 juillet, l'occupation de Tibda par les Espagnols, considéra la partie comme perdue et que, donnant l'ordre de charger sur des chameaux ses femmes et ses trésors, il s'était tenu lui-même prêt à fuir dès qu'on lui signalerait l'approche de Ben-Redouan[4].

1. V. Lettre de Ben-Redouan du 2 juillet (*loc. cit.*). M. de La Primaudaie traduit « Pasamos la fuente de la dicha Tifida » par « Nous passâmes la rivière ». Il s'agit là non du passage de l'Isser, mais d'un ruisseau ou plutôt d'une source placée au-dessus du camp.

2. Tous ces détails se trouvent dans la lettre du 2 juillet citée plus haut.

3. La lettre du 2 juillet le constate : « estos estan tan vencidos que... presto seremos en Tlemcen ». L'interprète qui a écrit cette lettre, Alcantara, ajoute en post-scriptum « an desmayado los enemigos ».

4. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 D. — La Primaudaie, p. 143 (Lettre du Comte à l'Empereur du 3 septembre).

Il n'y avait qu'une étape à franchir pour arriver à Tlemcen, et les habitants de la ville se seraient vite décidés en faveur du vainqueur. Du reste, au moment même où il venait de remporter le succès du 2 juillet, Ben-Redouan lui-même semblait en comprendre l'importance et témoignait l'espoir d'arriver promptement à Tlemcen.

Malheureurement il crut pouvoir gagner ceux qu'il aurait pu vaincre et, au lieu de marcher sur Tlemcen, il se mit à négocier[1]. Il offrit des cadeaux aux Arabes du mezouar et parvint à en attirer quelques-uns. Mais cet arrêt fut fatal à sa cause. Les habitants de Tlemcen, voyant qu'il négociait avec El-Mansour, pensèrent qu'il se défiait de ses propres forces et commencèrent à se déclarer pour Mouley Mohammed[2]. Le bruit de l'approche d'une armée marocaine rassurait les partisans du roi[3].

Deux jours s'écoulèrent ainsi. Quelques Arabes seulement avaient passé du côté du prétendant. Mais la confiance excessive de Ben-Redouan amena une surprise. Le dimanche, 4 juillet, 200 cavaliers des Beni-Rachid furent accueillis dans le camp; à peine y eurent-ils pénétré qu'ils se précipitèrent sur les troupes du prétendant et, jetant parmi elles le désordre, les mirent en fuite. Les chrétiens vinrent heureusement à leur secours et repoussèrent l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes. Quelques fuyards se rallièrent ensuite et rejoignirent les Espagnols dont la position était assez bonne[4]. Mais cet incident découragea Ben-Redouan. Il vit que les habitants de Tlemcen ne se déclaraient pas en sa faveur, et, après un con-

1. V. Lettre du Comte du 6 juillet (*loc cit.*).
2. V. Lettre du Comte du 12 juillet (*loc. cit.*).
3. V. Lettre du Comte du 6 juillet (*loc. cit.*).
4. V. la lettre du 6 juillet : « On dit que les chrétiens sont dans une position si forte qu'ils pourront s'y défendre tant qu'ils voudront, même contre toutes les forces du royaume, et qu'ils ont assez de vivres. »

seil de guerre tenu avec les officiers espagnols, il fut décidé que dans la nuit du dimanche au lundi on battrait en retraite[1]. Afin de pouvoir marcher plus vite on prit la résolution d'abandonner en les mettant hors d'usage les quatre pièces de campagne que les Espagnols avaient emportées[2]. A peine la marche était-elle commencée que les ennemis attaquèrent les troupes en retraite. Aussitôt le prétendant[3] et les Arabes s'enfuirent ainsi qu'un grand nombre de chrétiens. A. Martin de Angulo rallia les quelques Espagnols qui restaient auprès de lui et, « voyant qu'il ne pourrait opérer sa retraite, ordonna de regagner le retranchement qu'on venait de quitter, avec la résolution d'y mourir en combattant ou de prendre le meilleur parti »[4].

Dans ce retranchement établi au milieu de ruines[5], les

1. Le récit de la surprise contenu dans la lettre du 6 juillet ne correspond pas tout à fait à celui qui se trouve dans la lettre du 12. D'après la première lettre, la surprise amena la fuite de tous les partisans de Ben-Redouan et le messager qui apporta cette nouvelle ajoutait que d'après ce qu'il avait entendu dire, le prétendant et son grand-père qui s'étaient d'abord enfuis avaient ensuite rejoint les chrétiens. La deuxième lettre ne semble plus faire allusion à cette surprise et parle seulement de 200 cavaliers des Beni-Rachid qui, réunis aux Arabes dont Ben-Redouan avait vainement espéré le concours, avaient maltraité les tribus fidèles. On pourrait en conclure que la surprise du 4 juillet se fit avec la connivence d'Arabes du parti de Ben-Redouan qui firent défection, ou considérer, comme nous l'avons fait plus haut (p. 46), cette attaque comme étrangère à l'opération du 4. En tout cas il y eut ce jour-là une panique qui explique la décision de battre précipitamment en retraite.

2. Tout le récit de cette partie de l'expédition se trouve dans la lettre du Comte du 12 juillet (*loc. cit.*). En ce qui concerne les pièces d'artillerie, elles ne furent pas complètement détruites, car le Comte, lorsqu'il les retrouva à Tlemcen en 1543, n'eut qu'à faire refaire des affûts et put s'en servir.

3. V. la lettre du fils de mezouar (Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 B. — La Primaudaie, p. 117).

4. Lettre du 12 juillet.

5. Marmol, f° 185 r°.

Espagnols était du moins à l'abri des charges de cavalerie. Les Arabes de leur part les avaient abandonnés[1]. Leur résistance ne pouvait être de longue durée; mais A. Martin pensa pouvoir conduire à bonne fin les négociations engagées la veille avec le caïd des Beni-Rachid[2], et ne voulut ou ne put pas se jeter dans la forteresse de Tibda où sa défense aurait pu se prolonger[3]. Il envoya un juif[4] au mezouar afin d'obtenir la faculté de se retirer librement sur Oran. Mais une dernière ruse le perdit. El-Mansour parut disposé à traiter; peut-être même fut-il sincère; mais pendant qu'on négociait, les Arabes s'approchaient des retranchements, puis y pénétraient en foule et enfin se jetaient sur les chrétiens qu'ils massacrèrent ou prirent. Le capitaine Balboa se distingua par son héroïsme et se fit tuer avec tous les hommes de sa compagnie[5]. Alonso Martin de Angulo et les autres se rendirent.

Ainsi se termina cette malheureuse expédition au sujet de laquelle s'est formée une véritable légende. On sait, en effet, que l'on avait cru trouver dans le massacre qui aurait suivi la défaite des Espagnols l'origine du nom du Chabet-El-Laham ou « Défilé de la chair[6]. » Or il résulte très nettement des textes que nous possédons que toute l'affaire se passa à Tibda[7]. D'au-

1. Parce qu'ils n'aiment pas à être assiégés, dit Marmol. Mais on peut plutôt croire qu'ils considéraient la partie comme perdue.

2. Négociations qu'approuvaient le Comte, car dans sa lettre du 6 juillet il annonçait qu'il écrivait à son cousin de traiter avec Mouley Mohammed.

3. Marmol (f° 185 v°) reproche à A. Martin de ne pas s'être enfermé dans Tibda qui était bien entourée de murailles, pourvue de vivres et où il aurait pu attendre les secours d'Oran. Il est aussi question de cette forteresse à propos de l'expédition de 1543 (*G. de Tlemcen*, p. 76).

4. Sans doute son interprète, dit M. Jacqueton (p. 160).

5. Marmol, *loc. cit.*

6. Fey, p. 86. — Mercier, t. III, p. 58. — De Grammont, p. 39.

7. Cette question a été complètement élucidée par M. Jacqueton (*Rev. afr.*, t. XXXVI).

tre part, si l'échec du prétendant était d'autant plus regrettable que son succès paraissait plus certain il ne faut cependant pas exagérer le malheur[1]. Les Espagnols ne furent point massacrés, comme on l'a longtemps cru sur la foi de Marmol. Il y eut au moins 70 prisonniers emmenés à Tlemcen et un grand nombre de fuyards regagnèrent Oran ou furent pris par les Arabes[2]. Il est impossible d'évaluer exactement les pertes des Espagnols qui avant la déroute n'avaient eu que quelques hommes tués ou blessés tandis que, d'après les lettres du comte d'Alcaudete, l'ennemi perdit plus de 200 hommes.

Du reste deux faits prouvent bien que la défaite ne fut pas si décisive qu'on pourrait le croire. D'abord le Comte, bien qu'instruit du malheureux événement, ne considéra point qu'il en résultât un danger quelconque, et renvoya même en Castille plus de 300 hommes, la ville d'Oran étant bien pourvue de troupes[3].

1. Le Comte la qualifiait de désastre parce qu'il envisageait les chances de succès dont on n'avait pas su profiter (v. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 D. — La Primaudaie, p. 143).

2. C'est Marmol (fo 185 vo) qui a longtemps fait croire au massacre de presque tous les Espagnols. Il dit en effet que treize furent faits prisonniers avec Angulo et que vingt seulement purent s'enfuir secrètement avant l'arrivée d'El-Mansour et regagner Oran. Or le projet de traité soumis par Mouley Mohammed au comte d'Alcaudete le 5 septembre 1535 parle de soixante-dix chrétiens prisonniers à Tlemcen (v. Arch., 2e cart., 1re liasse, 19 A. — La Prim., p. 148). Ce sont évidemment les prisonniers faits à Tibda puisqu'il n'y avait eu aucun fait de guerre important depuis plusieurs années. Tout au plus peut-on admettre que quelques-uns aient été pris après le combat et amenés à Tlemcen. Il y avait en outre des Espagnols qui avaient été pris pendant leur fuite par les Arabes ; les cheikhs, surtout ceux qui avaient des otages à Oran, les recherchaient pour les ramener et s'en faire honneur devant le Gouverneur (v. Lettre du Comte du 12 juillet). Ils poursuivaient même les Arabes pour leur enlever leurs prisonniers. Enfin le Comte écrivait qu'il arrivait tous les jours des fuyards et le 12 juillet beaucoup étaient déjà rentrés. Les pertes des Espagnols furent donc moindres qu'on ne l'a dit.

3. Lettres du Comte du 12 juillet.

En second lieu, Mouley Mohammed, au lendemain de sa victoire, sollicitait la protection des Espagnols et El-Mansour exprimait même des regrets de ce qui s'était passé. La lettre que le fils du mezouar écrivait à son oncle Abdallah, l'ancien ambassadeur que le comte d'Alcaudete avait retenu à Oran, est à cet égard très nette [1]. Elle montre que le roi de Tlemcen avait commencé, avant l'expédition, des négociations que le mezouar ne considéra nullement comme rompues par sa victoire. « Nous n'eussions pas désiré que ceci arrivât entre nous et les gens d'Oran... Ben-Redouan les a séduits et trompés... Je vous prie de me faire connaître vos négociations et de m'apprendre si le Comte désire le bien au nom de Dieu (c'est-à-dire la paix). Comme dit le proverbe, il n'est si bonne paix que celle qui suit la guerre. » Mouley Mohammed exprima les mêmes sentiments à diverses reprises [2]. Ainsi le vainqueur ne demandait qu'à traiter et nous verrons que sa victoire ne lui fit pas hausser ses prétentions. Le Comte attribua d'abord cette étonnante modération à la nouvelle de quelque grande victoire remportée par Charles-Quint du côté de Tunis; mais il dut reconnaître bientôt son erreur puisqu'il reçut la lettre du fils du mezouar, le 12 juillet, et que La Goulette fut prise seulement le 14. En réalité Mouley Mohammed se rendait compte du danger qu'il avait couru et voulait éviter quelque nouvelle expédition qui aurait pu mieux réussir.

De son côté le vaincu ne se décourageait point. Ben-Redouan, aussitôt après sa défaite, s'était en toute hâte dirigé vers le sud afin d'y lever l'impôt avant que la nouvelle de son échec ne fût arrivée aux oreilles des Arabes [3]. Il comptait

1. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 17 B. — La Primaudaie, p. 117.

2. V. notamment la lettre de Mouley Mohammed à l'Empereur, datée du 30 septembre (Arch. 2e cart., 1re liasse, 22. — La Prim., p. 180) : « Je regrette ce qui s'est passé ». V. aussi Arch., 2e cart., 1re liasse, 19 A. — La Primaudaie, p. 148.

3. V. la lettre du Comte du 12 juillet.

ensuite revenir à Oran pour implorer l'appui de l'Empereur et, s'il l'obtenait, tirer vengeance de son ennemi. Aussi avait-il demandé un sauf-conduit, ainsi que les cheikhs qui lui étaient restés fidèles. Le Comte encourageait le prétendant à continuer la lutte afin « de tenir ainsi les Arabes divisés », écrivait-il à l'Empereur. Les cheikhs fidèles voulaient mettre leurs femmes et leurs enfants en sûreté dans Oran afin de combattre avec énergie jusqu'à ce qu'ils eussent fait assez de prisonniers pour pouvoir racheter les chrétiens captifs.

Le Capitaine-général d'Oran restait donc l'arbitre dont Mouley Mohammed et son rival se disputaient la protection. La nouvelle de la retentissante victoire remportée par Charles-Quint sur Kheir-Eddin à Tunis allait encore fortifier sa position et décider le roi de Tlemcen à traiter à tout prix.

CHAPITRE V

LE COMTE D'ALCAUDETE ET LES PRÉTENDANTS AU TRÔNE DE TLEMCEN

Tandis que Ben-Redouan, tout en partant pour le sud, annonçait au comte d'Alcaudete son prochain[1] retour, celui-ci négociait avec Mouley Mohammed. Il se préoccupait de faire remettre en liberté les prisonniers et de rétablir la paix dans les conditions les plus avantageuses. Le succès de Charles-Quint à Tunis lui fut à ce moment d'un puissant secours. La nouvelle se répandit en effet que Kheir-Eddin vaincu était revenu à Alger, puis s'était enfui de cette ville[2]. Le Comte en fut informé par des espions d'Alger et de Tlemcen. Il en profita pour insister auprès de Mouley Mohammed en l'invitant à faire arrêter Barberousse ou tout autre corsaire turc qui viendrait dans son royaume. Il rappelait que les 600 hommes de Martin de Angulo avaient failli le renverser du trône et il lui laissait entrevoir la possibilité d'une expédition plus importante[3].

El-Mansour était disposé depuis longtemps en faveur de la paix. Aussi des propositions très acceptables parvinrent bientôt au gouverneur d'Oran[4]. Après avoir dans une lettre et

1. V. lettres du 12 juillet et du 3 septembre.
2. Il quitta en effet Alger, mais ce fut pour aller piller Mahon d'où il rapporta un riche butin.
3. Lettre du 3 septembre.
4. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 19 A. — La Primaudaie, p. 148.

dans le préambule du projet protesté de son ancien et vif désir de devenir l'allié et le vassal de l'Espagne et avoir rejeté sur Ben-Redouan toute la responsabilité de la dernière guerre, le roi offrait une alliance offensive et défensive analogue à à celle qu'avait conclue son père [1].

En même temps que le roi de Tlemcen faisait ces propositions, le comte d'Alcaudete négociait sans doute avec le frère du mezouar, Aballah-ben-Bogani, et arrêtait le texte d'un projet de traité. Il l'envoya le 13 septembre [2] à Mouley Mohammed qui le lui retourna le 30 septembre, en y ajoutant seulement une clause d'importance secondaire. Le traité ainsi complété comprenait vingt et un articles. Il constituait une alliance offensive et défensive : le roi de Tlemcen se déclarait non seulement l'allié, mais le tributaire du roi d'Espagne. Les prisonniers devaient être ramenés à Oran huit jours après la conclusion du traité [3].

En cas d'expédition, Mouley Mohammed s'engageait à joindre ses troupes à celles du souverain espagnol et à les conduire en personne si celui-ci conduisait lui-même son armée. Il devait également fournir les vivres et les bêtes de somme nécessaires. Il promettait de traiter en ennemi Barberousse [4]

1. On trouve ces conditions du traité conclu avec Abou-Mohammed Abdallah dans le compte-rendu des négociations entre les représentants du roi et du gouverneur. Ce traité ne fut pas d'ailleurs de longue durée (V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 4. — La Prim., p. 38).

2. V. Arch., 2e cart., 2e liasse, 21. — La Primaudaie, p. 165. La pièce n'est pas datée, mais la date est indiquée dans les lettres du Comte du 21 septembre (Arch., 2e cart., 2e liasse, 18. — La Prim., p. 177 et 178). Nous ignorons pour quel motif M. Jacqueton lui attribue la date d'octobre (*Arch. esp.*, p. 50).

3. Il résulte des termes de cet article que tous les prisonniers ne se trouvaient pas à Tlemcen même. Un certain nombre avaient été pris par les cheikhs du royaume qui les avaient gardés, et devaient être l'objet d'échanges.

4. On ne savait encore à quel parti s'arrêterait Barberousse vaincu à Tunis. On supposait qu'il viendrait peut-être chercher une revanche du

et tous les corsaires turcs et d'imposer à tous ses sujets la paix avec les Espagnols. Tous les cheikhs du royaume devaient être tenus d'accepter les conditions du traité. Un certain nombre de clauses avaient un caractère commercial : toutes les marchandises provenant ou à destination du royaume devaient passer par Oran. Mais le roi de Tlemcen devait percevoir à Oran des droits de douane[1] à l'entrée et à la sortie des marchandises, à l'exception toutefois des approvisionnements destinés à la ville même. Des almoxarifes ou receveurs nommés par lui étaient chargés de cette perception; ils étaient installés dans la douane publique et placés sous la protection du gouverneur espagnol. Les marchandises appartenant aux sujets du roi de Tlemcen ne pouvaient être saisies en garantie de ses propres dettes contractées à Oran à moins qu'il ne s'agît de sommes dues aux almoxarifes; mais il se portait garant des dettes faites à Oran par ses sujets.

Les habitants du royaume, Maures et Juifs, pouvaient librement circuler et s'établir à Oran ou sur le territoire espagnol. De même ceux d'Oran recevaient le droit d'habiter Tlemcen. La liberté religieuse était assurée à tous les sujets du roi.

Le gouvernement espagnol s'engageait à donner à Mouley

côté de Tlemcen ou d'Oran. Dans sa lettre du 3 septembre, le Comte informait l'Empereur que sur sa demande le roi de Tlemcen et El-Mansour, le véritable chef du gouvernement, l'avaient assuré que si Barberousse se présentait ils le livreraient aux Espagnols. Dans ses lettres du 21 septembre à Mouley Mohammed et au mezouar, le Comte faisait de nouveau allusion à cette éventualité et il essayait de leur faire comprendre que Barberousse, s'il venait, s'emparerait du royaume et les ferait périr. Comme preuve il invoquait l'arrivée continuelle de Turcs à Tlemcen, dont il était informé par ses espions, car si tel n'était pas son but, Kheir-Eddin garderait ses janissaires à Alger où il en avait besoin.

1. La douane établie par les rois de Tlemcen à la porte de Tlemcen à Oran et appelée pour cette raison porte de Tlemcen était fort ancienne, mais avait disparu quelque temps après l'occupation espagnole, après avoir diminué de valeur (v. Marmol, f° 177 v°).

Mohammed 500 hommes en cas de besoin[1]. Le tribut était fixé à 4.000 doblas[2] en bon or au titre de 17 carats, qui devaient être versés par tiers tous les quatre mois. C'étaient les almoxarifes qui étaient chargés des versements dont les droits de douane devaient fournir les fonds. Du reste le tribut pouvait être acquitté, au moins en partie, en nature, surtout en céréales. En outre le roi devait offrir chaque année deux beaux chevaux et douze faucons.

Une clause spéciale stipulait que si Ben-Redouan et son petit-fils venaient à Oran, ils y seraient retenus pendant toute la durée de la paix. Leurs partisans devaient être tenus de se soumettre et on promettait de bien les traiter.

Le traité était conclu pour une période de cinq années[3]. Il pouvait être ensuite prolongé au gré de l'Empereur. Si celui-ci voulait au contraire rompre la paix avant cette période, il devait en prévenir le roi de Tlemcen six mois d'avance.

Telles étaient les principales clauses proposées par le comte d'Alcaudete et acceptées par Mouley Mohammed. Le gouverneur d'Oran désirait surtout obtenir la délivrance des prisonniers; quant au traité, malgré des protestations réciproques, on n'en pressait pas la conclusion. Le roi de Tlemcen le retardait en demandant la ratification de l'Empereur absent d'Espagne, de son côté le Comte avait compliqué les conditions du traité, afin d'y trouver des prétextes de rupture quand il le voudrait[4].

1. Cette clause était aussi stipulée dans le traité de 1530 avec Abou-Mohammed Abdallah.

2. La dobla zeyen ou ziania, d'après M. de La Primaudaie, valait 14 à 15 réaux castillans, soit 3 fr. 75. Le tribut se serait donc élevé à 15.000 francs environ (v. La Prim., note de la p. 27).

3. Mouley Mohammed avait proposé un délai de dix ans.

4. V. Arch.. 2e cart., 3e liasse, 37. — La Primaudaie, p. 195 (Avis du Conseil sur les propositions du comte d'Alcaudete) : « La dicha capitulacion esta hecha de manera que segun a lo que obliga el dicho rey de

Le traité ne fut pas ratifié malgré l'avis favorable émis par le Conseil royal [1]. Nous verrons plus loin que les négociations traînèrent en longueur, changeant d'allure selon les hasards de la fortune.

Le comte d'Alcaudete n'avait en effet pas rompu avec Ben-Redouan et celui-ci n'avait pas renoncé à ses espérances. Mais leurs relations se ressentaient forcément des mauvais résultats obtenus après tant de belles promesses. Ben-Redouan qui s'était retiré vers le sud après la défaite de Tibda y avait rallié ses partisans [2]. Il annonçait son intention de se rendre à Oran et demandait au Comte son assentiment. Celui-ci qui tenait à l'avoir sous la main l'engageait vivement à venir [3]. Il ne niait pas ses négociations avec Mouley Mohammed, car, disait-il, il ne pouvait refuser d'écouter personne [4], mais il déclarait qu'il n'avait aucune raison de changer de langage avec le prétendant.

Du reste, il se montrait fort irrité à l'égard des Arabes qui avaient si mal soutenu Ben-Redouan. Dès le mois d'août, il avait commencé à les punir de leur trahison. Apprenant que plusieurs douars auxquels il avait refusé un sauf-conduit pour pénétrer sur le territoire espagnol à cause de leur attitude

Tremecen, no podia cumplir lo capitulado, y Vuestra Majestad justamente podia hazer la guerra todas las vezes que hubiere dispusicion y viere que conviene ». On voit que les scrupules n'arrêtaient pas la diplomatie espagnole et que le loyal comte d'Alcaudete ne montrait pas plus de bonne foi que ses ennemis.

1. V. Arch., *loc. cit.* Cet avis du Conseil, qui n'est pas daté, doit l'être d'octobre ou de novembre 1535.

2. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 24. Ben-Redouan écrit au Comte qu'il a environ 700 cavaliers.

3. V. Arch., 2e cart., 1re liasse, 23. — La Primaudaie, p. 182, la réponse du Comte à Ben-Redouan. V. aussi, Arch., 2e cart., 1re liasse, 21, la réponse aux fils de Ben-Toral.

4. « Yo no puedo dexar de oyr à todos estando aqui en lugar del Emperador mi señor » (Arch., 2e cart., 1re liasse, 24).

douteuse, étaient venus malgré ce refus se joindre à ceux que le Gouverneur avait admis, le Comte résolut de les frapper et de relever ainsi le prestige des armes espagnoles. Après avoir pris toutes les précautions d'usage et fait reconnaître les douars par ses espions, il partit dans la nuit du 27 août[1] et dans une razzia brillamment conduite il prit 200 captifs et un grand nombre de têtes de bétail[2]. Ce succès n'avait point calmé l'irritation du Comte qui rappelait encore au mois d'octobre tout ce qu'il avait perdu dans la malheureuse affaire de Tibda et qui se plaignait des cheikhs ; car ils n'avaient pas tenu leurs promesses et après s'être engagés à traiter Mouley Mohammed en ennemi ils agissaient tout différemment[3].

Mais, malgré ces plaintes et tout en disant qu'il était obligé de garder la neutralité entre les deux prétendants, le Gouverneur sentait bien que Ben-Redouan, étant le plus faible, serait nécessairement plus docile que Mouley Mohammed et il préférait établir Abdallah sur le trône de Tlemcen. Le principal but de ses négociations avec le premier de ces rivaux avait été la mise en liberté des prisonniers. Aussi le voit-on revenir sans cesse sur cette question qui semble à chaque instant près d'être résolue et qui cependant ne l'est jamais. Il justifie ainsi ses négociations lorsqu'il en parle à Ben-Redouan [4].

Son correspondant à Tlemcen était le capitaine espagnol vaincu et pris à Tibda, l'alcade d'Alcaudete, Alonso Martin de Angulo. Le roi le traitait avec des égards, mais exigeait la ratification du traité par l'Empereur avant d'exécuter la clause

1. La veille de Saint-Augustin.

2. V. lettre du Comte du 3 septembre, *loc. cit.*

3. Lettre du 3 septembre à l'Empereur et d'octobre à Ben-Redouan : « Comme ils ont tous la même loi (religieuse), quoique d'opinion différente, ils ne se font pas la guerre aussi vivement qu'il le faudrait pour réparer nos pertes ».

4. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 45. — La Primaudaie, p. 209.

relative aux prisonniers[1]. Cependant le Comte s'engageait à se séparer de Ben-Redouan si les captifs étaient immédiatement remis en liberté[2]; mais ceux-ci étaient des otages trop précieux pour que Mouley Mohammed s'en privât avant d'être assuré de la paix. Dans une dernière lettre du 30 ou du 31 janvier, le capitaine-général réclamait encore, mais toujours inutilement, la délivrance des chrétiens[3]. La négociation fut de nouveau suspendue.

De nouveaux événements se produisaient alors. Ben-Redouan reparaissait avec son petit-fils et sa cause semblait se relever[4]. D'autre part, le comte d'Alcaudete était entré en relations avec un personnage influent qui pouvait servir ses projets sur Tlemcen comme ceux de Charles-Quint sur Alger. Ce personnage était Humidalaude ou Hamida El-Aouda, l'ancien roi de Ténès, qui porte dans sa correspondance avec le gouverneur d'Oran le titre de Cheikh principal du Levant[5]. Rétabli à Ténès par Kheir-Eddin, Hamida était resté fidèle à son protecteur; mais il est permis de penser que la défaite de ce dernier à Tunis modéra le zèle de son vassal qui, détestant les Turcs, comme tous les Arabes, songea dès lors à se ménager un appui plus solide. De plus les tribus voisines de Ténès étaient belliqueuses et hostiles au cheikh[6]. Enfin les projets

1. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 46. — La Primaudaie, p. 210 (Lettres de l'Alcade au Comte, 26 janvier 1536).

2. V. Arch., *loc. cit.* : Réponse du Comte à l'Alcade.

3. V. lettre du Comte, Arch., 2e cart., 3e liasse, 47. Cette lettre répondait à une plainte du roi de Tlemcen au sujet d'un de ses messagers qui avait été arrêté par le Comte. L'intermédiaire de ces négociations était un juif de Tlemcen nommé Choa ben Yaya (Xoabenaya).

4. Dès la fin janvier, El-Mansour quittait Tlemcen pour aller combattre Ben-Redouan (v. Arch., 2e cart., 3e liasse, 46. — La Prim., p. 210).

5 « Jeque muy principal de Levante ».

6. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 43, lettre du Comte où il est question des Ouled-Aques, ennemis d'Hamida et partisans de Barberousse, Appendice III. V. aussi Arch., 2e cart., 3e liasse, 53. — La Primaudaie, p. 217,

attribués à Charles-Quint pouvaient lui permettre d'espérer un grand profit de la réussite de l'Empereur.

Aussi dès les premières semaines de 1536 des négociations s'engagèrent-elles avec ce personnage. Ce fait prouve qu'à ce moment déjà les Espagnols songeaient réellement à entreprendre contre Alger une nouvelle expédition. Il s'agissait d'anéantir complètement la puissance de Barberousse, dont on redoutait toujours quelque entreprise du côté de Tlemcen ou d'Oran[1]. On ne pouvait guère compter sur le concours de Mouley Mohammed trop hésitant, ni sur Ben-Redouan qui avait d'abord à établir son petit-fils sur son trône. On s'adressait donc au cheikh de Ténès en lui faisant de belles promesses. Lorsque ensuite les négociations avec Mouley Mohammed parurent rompues, on sollicita aussitôt Hamida de prêter à Ben-Redouan son utile concours.

La situation du prétendant s'était en effet bien améliorée. Dès la fin de 1535 son grand-père avait réuni un nombre de guerriers suffisant pour entrer en campagne et inquiéter l'ennemi. Il s'était rapproché d'Oran[2]. Bien que le Comte fût tout disposé à le soutenir, il ne voulait point rompre avec son rival, et aux demandes de secours de Ben-Redouan il répondit que Mouley Mohammed s'étant adressé à l'Empereur, le souverain pouvait seul décider entre eux[3].

les lettres d'Hamida au Comte dont il réclame l'appui et au fils de Ben-Redouan auquel il parle encore de la même tribu hostile.

1. V. Arch., 2e cart., 3e liasse 43 (lettre du 8 janvier) : « S. Md tiene voluntad de destruir a Barbarossa. » V. Arch., 3e liasse, 44 : les engagements pris par Hamida (Appendices III et IV).

2. V. l'instruction donnée à Pedro Garcia de Navarette pour l'Impératrice (Arch., 1re liasse, 25. — La Prim., p. 205) et la lettre de Buciençahab (Bou-Zian-Sahib) du 21 janvier (Arch., 3e liasse, 45. — La Prim., p. 209) : les partisans d'Abdallah sont à cette date à deux jours d'Oran et à un jour de Tlemcen.

3. V. les réponses du Comte à Ben-Redouan et à Buciençahab (Arch., 3e liasse, 45).

Quelques jours plus tard les circonstances s'étaient encore modifiées. Mouley Mohammed, qui avait de plus en plus mécontenté ses sujets par ses rigueurs, était étroitement assiégé par Ben-Redouan[1]. Les deux tiers des Arabes s'étaient déclarés pour Abdallah et les Maures affirmaient que s'il arrivait seulement aux portes de Tlemcen, il s'en emparerait. Le Comte que l'échec de 1535 avait mis en défiance exprimait du reste des doutes que l'événement devait confirmer[2]. Cependant il cherchait un moyen de soutenir son protégé. Il avait pu espérer un moment avoir à sa disposition des forces suffisantes pour intervenir lui-même. L'expédition de Tunis une fois terminée, Charles-Quint avait songé à laisser en Afrique une partie des troupes et à les occuper dans le royaume de Tlemcen[3]. Mais cette combinaison n'ayant pas abouti, le Gouverneur avait dû renoncer à toute action directe[4]. Lorsqu'il vit que la cause d'Abdallah s'améliorait, il résolut du moins de l'aider indirectement et reprit dans ce but les négociations avec le cheikh Hamida. On s'entendit sur les trois points prin-

1. Le siège dut commencer en février. On a vu en effet qu'à la fin de janvier l'alcade d'Alcaudete annonçait le départ d'El-Mansour allant combattre Ben Redouan, et dans une lettre du 5 juin le Comte dit que le siège a duré quatre mois et que les Arabes sont partis de Tlemcen au commencement de mai (v. Arch., 3e liasse, 57. — La Prim., p. 222).

2. V. le compte-rendu des lettres du Comte écrites les 28 et 29 avril 1536 (Arch., 3e liasse, 55. — La Prim., p. 219).

3. Instruction de Charles-Quint au marquis de Mondejar (16 août 1535). L'Empereur aurait voulu occuper les soldats dans le royaume de Tlemcen, mais sans les payer, en leur donnant seulement la nourriture (v. Arch., 2e liasse, 26. — La Primaudaie, p 139).

4. Il est possible que la lettre du Comte à Juan Vasquez de Molina fasse allusion à l'échec de ce projet; il y accuse réception d'une décision du Conseil de la guerre qui a repoussé ses propositions par suite de l'opposition du cardinal de Sigüenza. On peut croire qu'il proposait d'organiser une expédition sur Tlemcen. On lui ordonnait de chercher d'autres moyens (Arch., 2e cart., 3e liasse, 54. V. Appendice V).

cipaux : en premier lieu le cheikh devait obtenir l'assistance de l'Empereur contre ses ennemis; d'autre part il s'engageait à aider les Espagnols contre Barberousse, à s'informer de ce qui se passait à Alger, des dispositions de la population, des forces militaires turques; enfin il devenait l'allié d'Abdallah dont il devait se rapprocher en pénétrant sur les terres des Beni-Rachid et auquel il se joindrait même, si c'était nécessaire[1].

Mais bientôt les craintes manifestées par le Comte au sujet du succès final de Ben-Redouan se trouvèrent justifiées. Bien que le prétendant fût arrivé jusqu'aux portes de Tlemcen avec des forces considérables, la ville ne s'était nullement ouverte devant lui. Mouley Mohammed avait en effet pris ses précautions. Quelques exécutions avaient effrayé les mécontents. La ville était bien pourvue de vivres, pleine de soldats; les portes étaient bien gardées et Ben-Redouan, qui n'avait pas d'artillerie, ne put triompher. Dès les premiers jours de mai ses partisans venus du sud regagnèrent leurs campements. L'échec du prétendant était donc complet[2].

Ben-Redouan voulut alors se rendre à Oran avec son petit-fils, mais les navires que le Comte lui envoya pour l'amener de Melilla arrivèrent trop tard[3]. Ben-Redouan vint donc par terre jusqu'à deux lieues d'Oran, où il eut, le 14 juin 1536,

1. V. lettre du Comte à Hamida (Arch., 2e cart., 3e liasse, 53. — La Prim., p. 217). V. aussi la lettre du Comte à Hamida contenant les engagements qu'il doit prendre et les avantages qu'il obtiendra en cas de conquête d'Alger, et la réponse du Comte (Arch., 3e liasse, 44. Appendice IV).

2. V. la lettre du Comte du 5 juin (Arch., 3e liasse, 57. — La Prim., p. 222). Le Comte dit que les Arabes s'en retournent dans le Sahara, parce que leurs chameaux ne peuvent plus subsister dans le pays de Tlemcen.

3. V. lettre du Comte du 5 juin (*loc. cit.*).

une entrevue intéressante avec le capitaine-général[1] en présence de ses partisans, les cheikhs des Ouled-Moussa, des Ouled-Brahim et des Beni-Rachid. Les cheikhs qui avaient soutenu le prétendant avaient dû, lors de l'expédition malheureuse de 1535, livrer au gouverneur d'Oran des otages pour garantir la sûreté des soldats espagnols. Depuis lors ces otages étaient restés à Oran et les cheikhs demandaient qu'on les leur rendît puisqu'ils avaient tenu leurs engagements et qu'ils s'étaient à deux reprises efforcés de conquérir Tlemcen[2]. Mais comme les otages avaient été livrés par Ben-Redouan et qu'on n'avait point fixé de limite de temps à leur séjour dans Oran, le Comte refusa d'abord d'accéder à cette requête. Ben-Redouan intervint alors pour déclarer qu'il n'avait en effet pris d'engagement avec les cheikhs que pour la durée d'un an ; afin de pouvoir dégager sa parole, il demanda qu'on le prît lui-même pour otage avec son petit-fils et la reine, mère de ce jeune prince[3]. Cette proposition fut acceptée par le Gouverneur, non toutefois sans qu'il eût prié Ben-Redouan de bien réfléchir sur la gravité de cette décision. Aussitôt la convention conclue et dûment enregistrée, le capitaine-général revint à Oran avec Ben-Redouan, Abdallah et la reine, et les otages furent remis en liberté[4].

Au moment où la cause d'Abdallah semblait de nouveau

1. V. Arch., *loc. cit.* : « la escriptura que se hizo para quedar en Oran por retener el rey y Ben Reduan su abuelo y la reyna en lugar de los ostros. » — La Primaudaie, p. 224.

2. D'après le procès-verbal (la escriptura...) les cheikhs prétendent qu'ils ont assiégé Tlemcen durant six mois ; c'est inexact, puisque le siège levé dès le début de mai n'avait pu commencer avant la fin janvier.

3. M. Jacqueton (*Archives espagnoles*, p. 62) indique dans le titre du document que la reine était la femme du jeune roi (su mujer). C'est une erreur car on voit plus loin : « la reyna, madre del dicho señor rey »).

4. Le procès-verbal de cette entrevue, rédigé par les notaires (escribanos publicos del numero), fut signé par le lieutenant de justice Rodrigo de Contreras. Quatre interprètes espagnols avaient servi d'intermédiaires.

désespérée, Mouley Mohammed qui venait d'échapper à un grave péril essayait de renouer la négociation interrompue en janvier. Il attribuait son long silence à la situation embarrassante dans laquelle il s'était trouvé, se déclarant du reste toujours prêt à remplir les anciens engagements[1]. L'alcade d'Alcaudete, si intéressé lui-même à la bonne réussite de ces projets, servait comme autrefois d'intermédiaire. Le Comte exigea plus que jamais la restitution des prisonniers qui devait précéder toute autre négociation et refusa de faire connaître les intentions de l'Empereur tant que ceux-ci ne seraient pas en liberté. Il demandait au roi de prendre une prompte résolution[2]. Il est probable que le souverain témoigna de nouvelles dispositions conciliantes mais dilatoires, car un dernier délai de vingt jours lui fut accordé sur sa demande[3] pour la remise des prisonniers. Il en sollicita la prolongation sous prétexte de mieux assurer la sécurité de leur retour; le caïd El-Mansour qui devait les conduire et les protéger[4] n'avait pu se rendre de suite à Tlemcen. En réalité, le roi de Tlemcen ne voulait pas traiter avant d'être sûr qu'il ne serait pas secouru par les Turcs. Le comte d'Alcaudete le savait du reste par El-Mansour lui-même[5]. Mouley Mohammed avait écrit au lieutenant de Kheir-Eddin, Hassan-Agha, pour lui demander mille Turcs et trente ou quarante pièces d'artillerie et lui avait déclaré que faute de ce secours il serait obligé de traiter avec les chrétiens d'Oran.

1. V. lettre de Mouley Mohammed au Comte du 12 juin 1536 (Arch. 2e cart., 3e liasse, 61. — La Prim., p. 224).
2. V. la réponse du Comte à la lettre précédente (Arch., *loc. cit.* — La Prim., p. 229).
3. C'est ce qui résulte d'une lettre du Comte à l'Empereur (12 août) (Arch., 2e cart., 3e liasse, 63. — La Prim., p. 230).
4. V. lettre de Mouley Mohammed au Comte (7 août) (Arch., 2e cart., 3e liasse, 62. — La Prim., p. 230).
5. V. la lettre du Comte à l'Empereur du 12 août (*loc. cit.*).

Ainsi éclatait la duplicité de ce prince qui en réalité n'aurait traité avec les Espagnols que malgré lui. Le Comte, en dépit des assurances d'El-Mansour, désespérait de voir remettre en liberté les prisonniers.

Il semble qu'à partir de ce moment les négociations aient été rompues entre Mouley Mohammed et les Espagnols[1]. Peut-être Hassan-Agha envoya-t-il au roi de Tlemcen les secours qu'il demandait, ou les lui fit-il espérer. Nous ne possédons aucun document sur la période qui suivit le mois d'août 1536 et le sort des prisonniers de Tibda demeure inconnu. Il est probable cependant qu'ils auront été rachetés ou échangés, car six ans plus tard, en 1542, l'alcade d'Alcaudete était en liberté[2].

Tout espoir de s'entendre avec Mouley Mohammed étant perdu, le Comte ne vit plus qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était non seulement de soutenir Abdallah, mais de le mettre en possession de son trône avec l'aide d'une armée espagnole.

C'est donc à ce moment qu'il étudia les moyens de réaliser un projet qu'il devait seulement mettre à exécution sept ans plus tard. Il adressa, sans doute au mois d'août ou de septembre 1536, un mémoire détaillé sur l'entreprise qu'il proposait[3]. La crainte de voir Barberousse revenir à Alger et s'éta-

1. Cependant le texte du défi adressé par le Comte à Mouley Mohammed pendant la campagne de 1543 rappelle un traité que le roi aurait signé avec l'Empereur et par lequel il s'engageait à payer 4.000 doubles, à donner des chevaux et des faucons chaque année, traité qu'il aurait ensuite violé (v. *Guerre de Tlemcen*, p. 78).

2. V. la lettre de don Alonso de Cordoue du 4 janvier 1542 (Arch., Registre coté 1686, f° 154. — La Prim., p. 254). Dans cette lettre Alonso parle de l'alcade d'Alcaudete qui doit passer en Espagne, mais sans mentionner son nom. En outre, dans le dénombrement des capitaines d'infanterie recrutés pour l'expédition de 1543, on voit le nom de Martin de Angulo (v. *Guerre de Tlemcen*, p. 17).

3. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 58. — La Primaudaie, p. 233 : « Instruc-

blir à Tlemcen était toujours l'un des motifs les plus puissants mis en avant pour justifier une expédition contre cette ville. Le comte d'Alcaudete, dans cette circonstance du moins, paraît avoir entrevu un instant la politique à suivre pour asseoir solidement la domination espagnole. Il proposait en effet non seulement de conquérir Tlemcen, mais de la garder[1]. Il aurait ainsi établi un véritable protectorat, et le protégé des Espagnols, Abdallah, n'aurait plus exercé qu'une autorité nominale. Abdallah du reste se soumettait à toutes les conditions qu'on lui imposait[2]. Il devait d'abord livrer au capitaine-général cinquante otages. Aussitôt après la prise de Tlemcen, il rembourserait les frais de l'expédition et acquitterait le tribut de 10.000 doubles qu'il s'engageait à payer toujours d'avance. Si l'Empereur jugeait utile de construire des châteaux à Arzeu et à Rachgoun[3], le roi devait fournir les matériaux nécessaires. Si même l'Empereur désirait faire occuper par ses troupes le Méchouar de Tlemcen[4], Abdallah laisserait le capitaine-général y mettre autant de soldats qu'il le voudrait et aucun Maure ne pourrait y pénétrer sans son autorisation. De

cion del Conde de Alcaudete a Antonio de Villalpondo, » etc. Cette pièce est datée par M. Jacqueton de juin 1536 (*Arch. esp.*, p. 62). Il nous semble qu'elle doit être bien postérieure à la venue de Ben-Redouan à Oran (14 juin) : le projet de traité joint à l'instruction n'a pu être arrêté qu'après la rupture complète avec Mouley Mohammed, c'est-à-dire vers août ou septembre.

1. V. Arch., *loc. cit.* Le Comte demandait pour garder Tlemcen 4.000 hommes et 400 cavaliers pendant un an : l'Empereur paierait la solde et fournirait l'artillerie et les munitions : le Comte se chargeait des autres frais : ses fils et ses parents devaient être chargés des principaux emplois du royaume, la conquête une fois faite.

2. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 60. — La Primaudaie, p. 236 (Engagements pris par Abdallah et Ben-Redouan).

3. On en construisit plus tard un à Arzeu. Il existait en 1547 (v. *Dial. des guerres d'Oran*, p. 314).

4. C'est le nom que porte encore aujourd'hui l'antique citadelle de Tlemcen.

plus le roi approvisionnerait la garnison de farine, blé, orge, etc. Dans le cas d'une expédition dirigée contre Alger, Ben-Redouan devait se joindre aux Espagnols avec trois mille cavaliers et fournir du blé, de l'orge et du bétail[1]. Enfin Abdallah, outre les conditions contenues dans cette convention, prenait l'engagement d'observer toutes celles que contenait son premier traité[2].

Mais pour que le prétendant pût être rétabli sur son trône, le Comte demandait quinze mille hommes; il pensait que quatre mois suffiraient pour occuper tout le royaume. Les circonstances semblaient favorables. Le Capitaine-général faisait valoir l'absence de Barberousse, la guerre civile qui se faisait au Maroc entre le roi de Fez et son rival, le chérif, guerre qui devait les empêcher d'intervenir, l'abondance de la récolte, la pénurie de chevaux qui se faisait sentir à Tlemcen et qui privait Mouley Mohammed de sa cavalerie. D'un autre côté la guerre d'Italie touchait à sa fin et le Comte espérait qu'elle serait terminée; il serait donc facile de recruter quinze ou même vingt mille hommes, surtout si on leur accordait quelques avantages[3]. Quant aux approvisionnements, ils étaient tout prêts à Malaga et se perdraient si l'on ne se hâtait de les utiliser.

Ces propositions ne furent pas acceptées. Il fallut de longs efforts pour qu'au bout de sept ans le Comte obtînt enfin gain

1. 15.000 fanègues de blé, 5.000 d'orge et 1.500 bœufs; la fanègue est équivalente au boisseau.

2. Celui qu'il avait signé avant l'expédition de 1535.

3. Le Comte demandait qu'on n'exigeât des soldats aucun droit sur leur part de butin et qu'ils n'eussent rien à payer pour le passage des prisonniers qu'ils emmèneraient. Lui-même réclamait le droit de choisir ses officiers qu'il se chargeait du reste de payer et, en cas d'une expédition sur Alger faite avec cette armée, il en réclamait le commandement (Arch. et La Prim., *loc. cit.*).

de cause et qu'une expédition fût sérieusement organisée pour établir Abdallah sur le trône de Tlemcen.

On peut supposer que pendant cette longue période les négociations continuèrent avec le prétendant et qu'elles furent probablement reprises avec le roi. Le Comte avait demandé et sans doute obtenu que Mouley Mohammed ne pût envoyer d'ambassadeur à l'Empereur que par Oran [1], et qu'on exigeât de lui avant tout la mise en liberté des prisonniers. Nous ne connaissons pas les tentatives que put faire le roi jusqu'en 1543. Mais nous savons qu'il resta en fait fidèle à l'alliance turque. Abdallah demeura donc naturellement le protégé des Espagnols.

1. Archives et La Primaudaie, *loc. cit.*

CHAPITRE VI

LE COMTE D'ALCAUDETE ET L'EXPÉDITION D'ALGER (1541)

Si le comte d'Alcaudete n'avait pu, depuis 1536, obtenir qu'une expédition fût dirigée contre Tlemcen, c'est que dès cette époque Charles-Quint songeait à un plus vaste projet. La conquête de Tunis en 1535 n'avait qu'en partie répondu à ses espérances. La puissance turque bien qu'atteinte par ce grave échec n'avait pas été frappée à mort. Kheir-Eddin était resté redoutable, et lorsqu'il avait quitté Alger en 1535, il y avait laissé dans Hassan-Agha un lieutenant digne de lui succéder.

Les Turcs se doutaient bien des projets de Charles-Quint et s'efforçaient de consolider leur puissance et de fortifier Alger. Si cependant Charles-Quint, profitant des renseignements fournis par le comte d'Alcaudete[1], avait attaqué la ville en 1535, il l'eût trouvée à peu près dégarnie de défenseurs et hors d'état de résister longtemps. Mais à cette époque l'Empereur était occupé en Europe par la guerre contre le roi de France, et il crut pouvoir arriver à son but par d'autres moyens. Il engagea, en effet, une curieuse négociation avec Kheir-Eddin qui parut s'y prêter[2]. André Doria et le vice-roi de Sicile

1. V. Arch., 2e cart., 3o liasse, 55. — La Primaudaie, p. 219.

2. V. sur cette intéressante négociation un article de Watbled et Monnereau (*Rev. afr.*, t. XV, p. 138). La Fuente a le premier parlé de ces négociations (v. t. VI, p. 386 et suiv., de l'édition de 1875). V. aussi *Memorial historico-español*. T. VI, *Appendice de la Cronica de los Barbarrojas*, p. 530 et suiv.

Fernando de Gonzague crurent à la bonne foi du célèbre corsaire et lui envoyèrent plusieurs émissaires, Alonso de Alarcon, Gallego, et à Constantinople même le docteur Romero et le capitaine de Vergara. On offrait à Barberousse de le reconnaître comme roi d'Alger, de lui livrer Bougie, Bône, Tripoli et même Tunis, si le roi, vassal de l'Espagne, se montrait infidèle à ses engagements. En échange, il devait mettre au service de l'Empereur la plus grande partie de la flotte turque qu'il aurait entraînée dans sa défection.

Les négociations durèrent trois ans, de 1538 à 1540. Mais soit que Barberousse ait été un moment de bonne foi et qu'il ait rompu seulement au moment où il vit son secret trahi par l'habile envoyé du roi de France, Rincon [1], et où il sut le Sultan informé de toute l'intrigue, soit qu'au contraire l'amiral turc n'ait vu là qu'un moyen de tromper l'Empereur, de se faire peut-être livrer les places occupées par les Espagnols, de retarder enfin l'expédition qui menaçait Alger, en tout cas la tentative échoua complètement et la duplicité de Kheir-Eddin fut dévoilée [2].

En même temps que l'on essayait ainsi d'acheter Barberousse, le comte d'Alcaudete s'efforçait d'obtenir un aussi important résultat en gagnant son lieutenant Hassan-Agha [3], qui gouvernait Alger depuis le départ de son chef. Nous ne possédons malheureusement que des renseignements tout à fait incomplets sur cette intéressante tentative. Elle eut lieu au moment où se préparait l'expédition et lorsque déjà l'on savait que l'on ne pouvait plus compter sur Kheir-Eddin, c'est-à-dire vers la fin de 1540 ou dans les premières

1. Espagnol originaire de Medina del Campo et qui, selon La Fuente (t. VI, p. 392), avait été proscrit après le mouvement des communeros et, pour se venger de l'Empereur, servait François Ier.

2. V. la lettre de Romero traduite par Watbled et Monnereau (Arch., Reg. coté 1686, fo 133. — *Rev. afr.*, t. XV, p. 141).

3. V. *Rev. afr.*, t. IX, p. 379 : *Négociations entre le comte d'Alcaudete et Hassan-Agha.*

semaines de 1541[1]. Il est possible que ce soit Hassan-Agha lui-même, qui, redoutant l'attaque des Espagnols, ait tenté de traiter avec eux[2]. Ce qui est certain c'est que la négociation eut lieu et que sans doute on put espérer avoir gagné le célèbre lieutenant de Barberousse.

Cependant pour que Hassan-Agha passât du côté des Espagnols, il fallait que sa trahison parût en quelque sorte forcée. Il devait redouter la vengeance du Sultan et de Kheir-Eddin. De plus, il est probable que les promesses qu'il fit au comte d'Alcaudete n'eurent rien de définitif et qu'il se proposait en somme de se déterminer selon les circonstances. Du reste, tout en redoutant depuis longtemps cette expédition de Charles-Quint annoncée dès 1535, Hassan-Agha ne fut mis au courant des grands préparatifs que dans les derniers jours qui précédèrent le départ. D'après les renseignements qu'avait pu réunir le gouverneur intérimaire d'Oran, Don Alonso de Cordoue, fils aîné du comte d'Alcaudete, il y avait à ce moment à Alger huit cents Turcs, huit mille Maures fugitifs de Valence et de Grenade, et quatorze cents renégats. Les Turcs et les renégats formaient la partie solide de cette garnison qui, on le voit, n'était pas très forte. Ces renseignements prouvaient aussi que les populations indigènes étaient peu favorables aux Turcs qui ne pouvaient circuler sans crainte aux environs mêmes d'Alger[3]. Il est probable que le gouverneur d'Oran

1. V. la lettre du Comte du 16 janvier 1542 : il y parle de la négociation avec Hassan-Agha qui a eu lieu un an ou plus auparavant (V. Arch., Reg. coté 1686, f° 164. — La Prim., p. 255).

2. Dans la même lettre du 16 janvier 1542, le Comte parle du Maure qui un an auparavant était venu sonder Alonso de Cordoue de la part d'Hassan-Agha, négociation dont il avait rendu compte.

3. V. Cat, *Miss. bibl. en Esp.*, p. 71. Extrait d'une lettre de Diego de Hermosilla. Il dit qu'on sait par des lettres d'Alonso de Cordoue qu'on ne fut informé à Alger de l'expédition que dans les derniers jours par la prise d'un brigantin qui s'en allant à Bougie se dirigea par erreur sur

avait intrigué pour provoquer contre les Turcs un soulèvement des Arabes.

L'Empereur composa son armée de ses meilleures troupes et emmena, outre Doria qui commandait la flotte, ses plus célèbres lieutenants parmi lesquels on remarquait le conquérant du Mexique, Cortez, et le gouverneur d'Oran. La flotte d'Espagne, qui avait quitté Carthagène le 19 octobre, arriva le 22 à Oran et y embarqua une partie de la garnison avec le capitaine-général [1].

Nous n'avons pas à raconter les détails du siège fameux d'Alger. Rappelons cependant que lorsque l'Empereur arriva sur les hauteurs du Koudiat-es-Saboun, il envoya à Hassan-Agha un parlementaire pour le sommer de se rendre. Hassan, d'après certains historiens espagnols, hésita un moment, ce qui permettrait de croire qu'il penchait à la trahison; il ne reprit courage que grâce aux protestations indignées de quelques chefs, notamment du caïd Mohammed le Juif [2].

Alger et y fut pris, et par celle d'une frégate du comte de Féria. Hassan-Agha voulut mettre ses captifs en sûreté dans l'intérieur du pays, mais les Arabes avertis essayèrent de s'en emparer et il fallut les ramener dans Alger que les cheikhs arabes assiégèrent « por ser amigos de Su Majestad ». La lettre donne enfin des renseignements sur les forces de la défense.

1. V. Cat., *loc. cit.*, p. 76 (*Analyse de l'*Historia de Berberia *de Diégo Suarez*). Cette date ne concorde pas exactement avec celle que donne le journal de Vandenesse (v. de Grammont, p. 39).

2. V. Marmol, f° 217 r° et v°. Cependant il ne faut pas ajouter trop de foi à ce récit évidemment peu exact. Charles-Quint n'a pas dû faire allusion à la qualité de rénégat d'Hassan-Agha qui était d'origine sarde, mais avait été pris tout jeune par Barberousse et en était devenu l'eunuque; Hassan avait par son courage et sa fermeté acquis la confiance et l'affection de Kheir-Eddin. Les paroles que Marmol attribue à l'envoyé de Charles-Quint eussent été très maladroites. Du reste les historiens arabes nient absolument l'hésitation d'Hassan. Nous n'y aurions pas ajouté foi non plus si la correspondance du comte d'Alcaudete ne révélait que, même après le désastre de 1541, Hassan-Agha chercha encore à négocier. D'autre part, selon Diego Suarez, c'est au moment même du débarque-

Quel fut le rôle du comte d'Alcaudete dans cette funeste campagne, c'est ce que nous ignorons. Nous pouvons cependant être assurés qu'il se montra digne de la réputation qu'il avait acquise. Nous savons du moins qu'il fut de ceux qui dans le désastre conservèrent tout leur sang-froid et qui, même après la fâcheuse retraite causée par la tempête du 24 octobre [1], ne désespérèrent pas du succès final. En effet, lorsque l'armée se trouva réunie au cap Matifou, le 30 octobre, et que Charles-Quint, avant de céder aux instances de Doria qui voulait qu'on s'embarquât aussitôt, réunit un conseil de guerre, deux capitaines seuls se prononcèrent contre l'abandon complet de l'entreprise. Ce furent Cortez et le comte d'Alcaudete [2]. Le premier avait l'habitude de ces opérations hardies et savait quels grands résultats on pouvait obtenir avec une petite armée bien conduite et confiante dans son chef. Quant au capitaine-général d'Oran, il espérait certainement que la fermeté d'Hassan-Agha ne tiendrait pas longtemps s'il voyait ses ennemis s'acharner dans leur entreprise, et il comptait venir aisément à bout de sa résistance. La bataille du 25 octobre pendant laquelle les Chevaliers de Saint-Jean avaient failli entrer dans la ville était faite du reste pour les confirmer dans leur opinion. Mais Charles-Quint redouta sans doute un nouvel échec, ou peut-être ne voulut-il pas laisser à ses lieutenants l'honneur d'un succès qu'il n'avait pu remporter lui-même. Toute l'armée se rembarqua.

ment que Charles-Quint envoya un émissaire à Hassan-Agha (v. Cat, *Miss. bibl.*, p. 76).

1. Selon Diego Suarez (v. Cat, *loc. cit.*), le débarquement dura du 23 au 25 et la tempête n'aurait éclaté que dans la nuit du 26 au 27. Mais sa chronologie est très peu sûre.

2. V. Sandoval, t. VII, p. 166. Fernand Cortez proposa de rester devant Alger dont il s'engageait à s'emparer; le comte d'Alcaudete parla de même. L'historien ajoute que l'Empereur ne le sut pas ou que ses conseillers l'en détournèrent et il dit même qu'il y eut des gens qui se moquèrent de Cortez.

Le comte d'Alcaudete ne rentra pas dans son gouvernement. Il vint se reposer dans son château de Montemayor, laissant à son fils, don Alonso, le soin de le remplacer et de veiller aux conséquences que pourrait avoir le désastre d'Alger.

Il ne semble pas que ces conséquences aient été très graves. On voit en effet que les négociations avec Hassan-Agha ne furent pas tout de suite abandonnées et que celui-ci de son côté parut redouter une nouvelle attaque plus dangereuse. Il s'efforçait de resserrer les liens toujours fragiles qui le rattachaient au roi de Tlemcen. Il voulait s'assurer de son appui contre la nouvelle flotte qui devait, croyait-il, l'attaquer au printemps de 1542 [1]. Il s'adressait aussi au caïd El-Mansour, à Ahmed ben-Sliman, cheikh du camp du roi de Tlemcen et grand chef saharien [2]. Mais en même temps don Alonso de Cordoue était informé de la venue prochaine d'un Maure, le même qui l'année précédente était venu lui faire des propositions de la part d'Hassan-Agha [3]. Nous ne savons si la tentative fut renouvelée ; nous pouvons supposer que, trop heureux d'avoir échappé à un si grand péril, Hassan-Agha essaya de s'en garantir dans l'avenir. Du reste Charles-Quint n'était pas disposé à entendre parler d'une nouvelle expédition contre Alger et déjà un autre projet occupait le comte d'Alcaudete. Si l'on n'avait pu détruire la puissance turque à Alger, il fallait cependant l'empêcher de s'étendre jusqu'aux portes d'Oran. L'établissement d'un prince dévoué sur le trône de Tlemcen et la conquête de Mostaganem, tel fut dès ce moment le but double poursuivi par le capitaine-général.

1. V. la lettre d'Alonso à son père du 25 déc. 1541 Arch., Reg. coté 1686, f° 156. — La Primaudaie, p. 252).

2. Celui-ci répondit qu'il se rendrait à l'appel d'Hassan si toutefois il ne se trouvait pas dans le Sahara.

3. C'était un certain Marzo ou Mourzouk. V. Arch., Reg. coté 1686, f°s 154 et 164. — La Primaudaie, p. 254 et 255.

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE DE TLEMCEN (1543)

La défaite de Charles-Quint avait dû naturellement surexciter les ennemis des Espagnols dans la région d'Oran. Le comte d'Alcaudete qui revint bientôt dans son gouvernement comprit qu'il importait de relever le prestige de ses armes. C'était d'autant plus nécessaire que Hassan-Agha profitait habilement de l'effet produit par sa victoire pour affermir partout la puissance turque. Tandis qu'il allait soumettre à l'est le roi de Kouko, il envoyait du côté d'Oran des troupes qui tentèrent de s'emparer par surprise de Mers-El-Kébir [1]. Les Turcs possédaient des renseignements fournis par un déserteur espagnol qui s'était fait renégat [2]. Ils arrivèrent jusqu'aux hauteurs qui dominent la forteresse vers le sud [3]. Mais leur embuscade fut découverte et la plupart d'entre eux furent tués ou se noyèrent en regagnant les galères qui les avaient amenés (juillet 1542).

Quelle avait été pendant ces événements l'attitude du roi de Tlemcen ? Nous l'ignorons et nous n'avons aucun renseignement précis jusqu'en 1542. Il est probable qu'au moment où se préparait la grande expédition de Charles-Quint, il

1. V. Diego Suarez, p. 99.
2. Les Turcs ne voulurent pas l'emmener, craignant qu'il ne jouât double jeu.
3. A l'endroit où s'éleva vingt ans plus tard le fort San-Salvador, dit Diego Suarez.

redouta le triomphe des Espagnols et tenta de se rapprocher d'eux en négociant, peut-être même en signant un traité [1]. Mais le désastre d'Alger eut pour conséquence de le rejeter plus que jamais du côté des Turcs. Hassan-Agha fut-il obligé de diriger pour cela une armée vers Tlemcen ? Rien ne confirme sur ce point le récit d'Haëdo [2].

En tout cas le comte d'Alcaudete insistait d'autant plus sur la nécessité de détruire la puissance turque à Tlemcen.

1. C'est le traité dont il a été question plus haut et auquel il est fait allusion dans la *Guerre de Tlemcen*, p. 78.

2. Haëdo (*Épitome des rois d'Alger*, p. 66) dit que le roi de Tlemcen soit qu'il fût fatigué de la tyrannie des Turcs, soit qu'il obéît au naturel versatile des Maures, se tourna vers l'Espagne. Hassan aurait marché sur Tlemcen au printemps de 1543 (ce qui est évidemment inexact puisque l'expédition d'Alcaudete eut lieu en janvier) avec 14.000 hommes. Le roi effrayé lui envoya des présents, vint au devant de lui faire acte de soumission, jura qu'il n'avait feint de se soumettre aux Espagnols que par crainte et pour les tromper, et reçut Hassan à Tlemcen. Il parvint ainsi à éviter la garnison turque qu'Hassan voulait laisser dans la ville. Mais cette attitude du roi de Tlemcen au moment où les Espagnols, vaincus à Alger, menacés à Mers-El-Kébir, semblaient précisément avoir perdu de leur prestige, semble inexplicable. Elle est du reste en contradiction avec les renseignements tirés des lettres d'Alonso de Cordoue dont il a été question et qui parlent des messages d'Hassan à El-Mansour et aux autres marabouts. Nous estimons donc qu'il y a erreur, et peut-être confusion avec l'expédition que dirigea Hassan-Pacha en 1545. Cependant nous devons ajouter que, dans le *Dial. des guerres d'Oran*, il est dit que le roi de Tlemcen, vassal de l'Empereur, s'allia ensuite aux Turcs. Mais rien ne confirme ces détails. Du reste il est certain que Mouley Mohammed n'était pas vassal de l'Espagne au commencement de 1542 et on ne s'expliquerait pas qu'il le fût trois mois plus tard sans avoir été même menacé. M. de Grammont, qui accepte le récit d'Haëdo, ajoute que Hassan installa 400 janissaires dans le Méchouar (p. 68-69). Son erreur est évidente, car si ces janissaires étaient restés à Tlemcen, le Comte les y eût trouvés six mois plus tard. Ce qui peut expliquer cette erreur c'est qu'en 1543, Mouley Mohammed eut en effet l'aide de 400 Turcs, mais ils venaient de Ténès et d'autres localités (*Guerre de Tlemcen*, p. 83 et *Rapp. du comte d'Alcaudete*, p. 660). Quant au livre de M. Mercier, tout le passage relatif à cette période est inexact (p. 57-58).

Il passa une partie de l'année 1542 à négocier pour obtenir enfin l'armée dont il avait besoin. Abdallah toujours réfugié à Oran devait de son côté multiplier les promesses et les engagements.

Mais Charles-Quint, depuis son échec, était bien peu disposé à entreprendre de nouvelles expéditions en Afrique. De plus, la guerre continentale absorbait toutes ses ressources. Il aurait donc repoussé les demandes du Comte, si celui-ci dans son désir de se distinguer et de satisfaire enfin son ambition n'avait offert de se charger lui-même de tous les frais [1], bien qu'il fût assez pauvre [2]. Alors l'autorisation qu'il sollicitait lui fut accordée, et son parent, Alonzo Hernandez de Montemayor, qu'il avait envoyé à la Cour, lui apporta un brevet le confirmant dans sa charge de capitaine-général et lui donnant de pleins pouvoirs pour organiser l'expédition de Tlemcen [3]. Aussitôt après, le comte d'Alcaudete passa en Espagne pour s'occuper de tous les préparatifs et recruter les troupes (9 septembre 1542).

Après s'être reposé quelques jours dans ses domaines de Montemayor, il convoqua tous ses parents et ses amis pour leur demander de le suivre et sans doute aussi de lui prêter

1. V. *Dial. des guerres d'Oran*, p. 255 et Haëdo, *Epitome des Rois d'Alger*, p. 67. Cependant cette assertion est contredite par l'historien espagnol Mariana (*Continuacion de la Historia general*, t. III, p. 195). D'après lui il arriva vers cette époque d'Amérique de grandes quantités d'argent, ce qui permit de recruter des troupes et d'acheter des navires. Un corps d'armée fut envoyé en Flandre avec le comte d'Olivarès, un autre fut mis à la disposition du comte d'Alcaudete. Il est possible que B. de Moralès, panégyriste ardent du Comte, ait exagéré, et que celui-ci ait pris seulement à sa charge la solde des officiers, comme il l'avait proposé quelques années auparavant.

2. B. de Moralès dit qu'il n'avait pas alors 1000 ducats (p. 255) et il ajoute, p. 294, qu'après l'expédition il était si pauvre qu'il fallut lui prêter de l'argent pour qu'il pût passer en Espagne.

3. *Guerre de Tlemcen*, p. 7.

leur concours financier [1]. La plupart répondirent avec enthousiasme à son appel, notamment ses cousins Martin de Cordoue, Diégo Ponce de Léon, Alonso de la Cueva, etc. Les deux fils du Comte, Francisco et Martin, furent envoyés, le premier à Malaga, l'autre à Carthagène, pour y réunir les approvisionnements, biscuit, vin, viande salée, huile, etc., et embarquer les troupes. Celles-ci furent recrutées comme toujours dans les provinces méridionales, notamment en Andalousie [2]. Le gouverneur de Mers-El-Kébir, Garcia de Navarette, intendant du Comte, fit fabriquer à Cordoue les quarante-quatre bannières sur lesquelles s'étalaient la croix de Jérusalem et le manteau de Saint-Jacques de Compostelle dont le Comte était chevalier.

Le rendez-vous général était à Carthagène. C'est là qu'arrivèrent, le 27 décembre, les troupes réunies par Francisco et embarquées le 22 à Malaga. Le Comte qui, après un séjour à Montemayor, était allé compléter ses préparatifs dans ses domaines d'Alcaudete, en était parti le 22 décembre et, devançant les troupes qu'il avait lui-même recrutées, il arriva le 29 à Carthagène où il fut reçu avec des acclamations. De toute l'Espagne méridionale affluaient les volontaires, bien que leurs services dussent être gratuits [3]. Après avoir fait embarquer ses troupes et ses munitions et avoir reçu la communion au couvent de San-Francisco, le chef de l'expédition monta lui-même sur un navire génois, *La Capitana*. Sa flotte comptait

1. *Id.*, p. 9 et suiv.

2. Cependant il y eut aussi des soldats du nord de l'Espagne, par exemple l'un des héros du Dialogue de B. de Moralès, Navarrette : celui-ci raconte qu'après la retraite du roi de France qui était venu assiéger Perpignan, il se trouvait avec ses camarades tous perdus par là lorsque le Comte les embaucha (p. 249).

3. *Guerre de Tlemcen*, p. 26. Tous ces volontaires espéraient certainement payer leurs frais avec le butin qu'on ferait à Tlemcen dont on connaissait la richesse.

vingt-deux vaisseaux. Le départ eut lieu dans la nuit du 10 janvier[1]. Mais, dès la nuit suivante, se produisit une violente bourrasque qui dispersa les navires. Tandis que quelques-uns d'entre eux, sous la direction de Francisco, arrivaient péniblement à Mers-El-Kébir, d'autres se réfugiaient au port de Jub sur la côte d'Espagne. Le Comte en repartit le lendemain avec cinq vaisseaux. Une nouvelle tempête les dispersa et, le 15 janvier seulement, *La Capitana* entrait seule à Mers-El-Kébir. Le temps était très froid et les montagnes couvertes de neige au grand étonnement des habitants[2]. Successivement arrivèrent les autres navires. Ceux que la dernière tempête avait séparés de *La Capitana* s'étaient réfugiés dans le port d'Arzeu, et les troupes qui avaient débarqué s'y trouvèrent un moment bloquées par les Maures. Le Comte envoya son fils aîné Alonso à leur secours. Il les rencontra à une lieue d'Oran et les ramena, mais non sans avoir combattu en chemin. Pendant cette marche il est probable qu'Alonso opéra une reconnaissance vers la Macta qu'il trouva trop grosse pour pouvoir être franchie par l'armée. Le Comte avait eu sans doute un moment l'idée d'aller d'abord prendre Mostaganem[3].

Aussitôt que toute son armée se trouva réunie, le capitaine-général désigna les officiers qui devaient y remplir des commandements importants. Don Alonso de Villaroel fut nommé

1. F. de la Cueva dit que c'était un lundi, ce qui est certainement inexact, car le 1er janvier 1543 était un lundi. Du reste, il y a de fréquentes erreurs de ce genre à relever.

2. *V. Guerre de Tlemcen*, p. 33 : « cosa nunca vista en esta tierra ».

3. *V. Guerre de Tlemcen*, p. 35. F. de la Cueva dit que quatorze douars insurgés résistèrent à don Alonso. Il ajoute qu'avec les forces dont il disposait il aurait pu s'emparer de Mostaganem (il avait emmené d'Oran 3.000 fantassins et 150 cavaliers auxquels s'ajoutèrent les troupes débarquées à Arzeu), si la rivière de Chiquiznaque (la Macta) n'avait pas été si grosse. Ce projet avait été réellement formé par le Comte comme cela résulte de son rapport du 8 février (*Pap. d'État de Granvelle*, t. II, p. 657).

mestre-de-camp et Melchior de Villaroel sergent-major, c'est-à-dire major général ; don Juan Pacheco reçut le commandement de la cavalerie avec son frère, don Mendo, et Juan de Villaroel. Le gouverneur de Mers-El-Kébir, Garcia de Navarrette, fut chargé de porter l'étendard du général en chef. Celui-ci emmenait avec lui deux de ses fils, Alonso et Francisco, et il remit au cadet, Martin, le gouvernement d'Oran, en lui recommandant beaucoup de prudence et de vigilance [1]. Le 22 janvier, le Comte, accompagné du prétendant Abdallah, passa en revue l'armée qui était campée près de la Tour des Saints [2]. On fit le dénombrement des troupes qui comptaient 11.775 fantassins et 1.725 cavaliers [3].

Tandis que le capitaine-général s'occupait ainsi d'organiser l'expédition, son fils, Alonso, négociait avec les chefs arabes et notamment avec ceux qui avaient autrefois soutenu Abdallah, les chefs des Ouled-Moussa-Abdallah et le cheikh Guirref du Tessalah. Il les décida à fournir aux Espagnols des chameaux et des bêtes de somme en échange d'argent et de pièces d'étoffe. Mais Mouley Mohammed, informé peut-être par les chefs eux-mêmes, les gagna et leur persuada de ne pas tenir leurs engagements tout en déguisant leurs intentions jusqu'au dernier moment. Il espérait qu'ainsi, faute de moyens de transport, le Comte ne pourrait entrer en campagne ; mais cet espoir fut trompé [4]. Le roi de Tlemcen avait aussi tenté de

1. Marmol, f° 185, dit par erreur que Martin accompagna son père.

2. L'armée était campée sur le plateau où se trouve aujourd'hui le camp Saint-Philippe et près du ravin de Raz-El-Aïn que gardait la Tour des Saints.

3. F. de la Cueva dit qu'il y avait en tout 13.500 hommes, dont 11.775 fantassins, sans compter la maison du Comte et ses vassaux. D'après Marmol il n'y avait que 9.000 fantassins et 400 cavaliers et Haëdo qui, contrairement à l'opinion de Fey, se rapproche plus de la vérité, parle de 14.000 hommes.

4. *Guerre de Tlemcen*, p. 48 et suiv.

désarmer à prix d'argent son redoutable ennemi. Le 22 janvier, il lui avait fait offrir 200.000 ducats pour qu'il renonçât à son entreprise ; le 26, il en offrit 400.000, mais sans plus de succès. A ce moment tout était prêt. Les approvisionnements, les munitions, l'artillerie avaient été transportés au camp. Enfin, le samedi[1] 27, après la messe et un sermon, l'avant-garde se mit en marche. Elle comprenait trois mille hommes et avait pour chef Alonso de Villaroel. Elle s'établit à Misserghin et attendit le reste des troupes espagnoles[2].

Le lendemain, le Comte alla faire en grande pompe ses dévotions au couvent de San-Domingo. Puis il se rendit au camp, accompagné du prétendant qui avait déployé son étendard. Le lundi, toute l'armée se mit en mouvement par un temps pluvieux qui rendait la marche pénible. C'est à ce moment que l'on s'aperçut de la défection des chefs indigènes sur lesquels on avait compté pour les transports. Les Espagnols, faute d'argent sans doute, n'avaient pas réuni de bêtes de somme. Les soldats durent emporter sur leur dos des vivres pour huit jours. Les officiers et le Comte lui-même en prirent sur leurs chevaux. Enfin il fallut laisser l'artillerie[3]. Ainsi dès le début de graves difficultés venaient compromettre le

1. Dans le Rapport du Comte nous lisons « lunès ». Mais le 27 janvier ne pouvait être qu'un samedi, ce qui confirme sur ce point le récit de Francisco de la Cueva.

2. D'après Mohammed ben-Youssef es-Ziani, auteur récent, l'armée fut guidée par Ahmed El-Euldj Ben-Redouan (peut-être le grand-père d'Abdallah, en tout cas un parent) et par Grab, chef des Ouled-Khalfa (v. Guin, *Notes sur les entreprises des Espagnols*, *Rev. afr.*, n° 178).

3. Le bon chapelain du Comte ajoute qu'elle ne fut pas nécessaire; mais elle lui aurait été fort utile, et si l'ennemi avait su se servir des pièces qu'il possédait, le Comte aurait certainement eu à se repentir de n'avoir pas son artillerie. C'est à cette expédition que se rapporte le mot de l'un des héros de B. de Moralès, que le Comte manqua toujours de « artilleria, municiones, bastimentos y dineros, que son el todo de la guerra » (p. 260).

succès de l'expédition. Mais le Comte ne perdit pas courage. Il ne pouvait retarder le départ de crainte d'épuiser les approvisionnements d'Oran et de voir les Turcs intervenir [1]. Il poursuivit donc, malgré la pluie qui commença à deux jours de marche d'Oran et tomba presque sans s'arrêter pendant trois jours et trois nuits.

L'armée alla camper dans les jardins de Tensalmet [2]. A partir du lendemain les ennemis commencèrent à se montrer de loin, couronnant les crêtes, observant les mouvements des Espagnols, mais n'engageant pas encore la lutte. Cependant il ne fallait pas s'écarter, et un soldat espagnol qui, malgré les recommandations du Comte, s'arrêta pour se reposer fut tué ; les Arabes le décapitèrent selon leur coutume et s'enfuirent en emportant sa tête.

La deuxième étape conduisit l'armée à la pointe occidentale de la grande lagune de Misserghin. Le 31 janvier, elle traversa un ruisseau, le rio Ziz [3], et poursuivit péniblement sa marche au milieu d'averses continuelles. Il fallut, le jeudi, donner un peu de répit aux troupes pour leur permettre de nettoyer leurs armes. Puis les soldats, bien que mouillés et manquant de chaussures, reprirent leur marche. On aperçut encore des ennemis, mais sans les joindre. Vers le soir, un parti de soixante lances s'étant montré sur le sommet d'une colline, don Martin de Cordoue les chargea en compagnie de quelques seigneurs malgré les ordres du Comte ; mais ils s'enfuirent sans avoir pris contact. Parmi eux se trouvait l'un des principaux chefs de l'armée de Tlemcen, le caïd Ibrahim [4], qui faillit se faire prendre.

1. V. le Rapport du Comte.

2. « Tenecelme » dans la *Guerre de Tlemcen*, p. 53. Tensalmet se trouve un peu à l'ouest de Misserghin.

3. Sans doute le rio Salado qui sur un point de son cours portait peut-être ce nom.

4. Abrahen. V. la *Guerre de Tlemcen*, p. 59 et suiv. Ce caïd était un

Le roi de Tlemcen n'avait pas perdu courage. Il avait sollicité l'appui des Turcs et signé un traité avec Hassan-Agha [1]; mais il n'en reçut que de faibles secours. Ce furent les indigènes qui, grâce à l'influence d'El-Mansour ben-Bogani, vinrent défendre Mouley Mohammed. Le caïd des Beni-Rachid, le vainqueur de 1535, réunit les contingents arabes et berbères [2] et se prépara à défendre contre les Espagnols la route de Tlemcen. La principale ligne de défense était évidemment l'Isser. Ce fut donc encore à Tibda qu'il conduisit le gros de ses troupes. Mais des corps furent envoyés en avant de cette rivière pour inquiéter et retarder la marche des chrétiens.

Le 2 février, les Espagnols aperçurent dès le matin un nombre considérable d'ennemis courant sur les crêtes voisines et s'approchant des Espagnols assez près pour qu'on pût causer avec eux [3]. Ils semblaient surtout menacer l'arrière-garde. Le Comte avait chargé son cousin, don Martin de Cordoue, et son fils Francisco [4] de couvrir l'armée de ce côté; ils avaient cinquante cavaliers commandés par Diégo Ponce de Léon et une compagnie d'infanterie légère armée d'escopettes et d'arbalètes. L'ennemi de son côté comptait environ mille cinq cents lances et six ou huit mille fantassins [5]. Bientôt après apparut de ce côté une masse plus considérable de troupes bien équipées: c'était l'armée d'El-Mansour ben-Bogani qui essayait

renégat qui s'était élevé à une haute situation. Peut-être était-ce le renégat biscayen dont il sera question plus loin.

1. Rapport du Comte, p. 657.

2. Marmol, f° 186.

3. Le fils du Comte, Alonso, parla quelque temps avec eux (*Guerre de Tlemcen*, p. 62).

4. F. de la Cueva dit que c'est à 8 heures du matin que le Comte envoya don Martin renforcer l'arrière-garde et qu'un peu plus tard Francisco y vint à son tour. Or, le Rapport du Comte dit très nettement qu'il y avait à l'arrière-garde, outre les capitaines d'infanterie, don Martin et Francisco. Plus tard Alonso y fut envoyé.

5. V. Rapport du Comte.

ainsi de couper la retraite aux Espagnols, tandis qu'à l'avant-garde le Comte avait à lutter contre le caïd Ibrahim [1]. Les Espagnols se trouvaient dans des ravins encaissés, entourés de montagnes occupées par les Arabes [2]. Le Comte eut vite raison des ennemis qui lui faisaient face. Il les aborda de front, pendant qu'Alonso de Villaroel les attaquait par le flanc avec cinq cents hommes, et il s'empara des crêtes. Mais il ne put poursuivre les fuyards parce que le sol trop détrempé était dangereux pour la cavalerie. La colonne reprit sa marche, tandis qu'à l'arrière-garde on continuait à tirailler. El-Mansour se décida enfin vers trois heures à ordonner l'attaque qui fut très impétueuse. Les Espagnols chargèrent à leur tour, mais ils étaient trop peu nombreux. On avertit le Comte qui de l'avant-garde put voir le danger et qui envoya aussitôt cent lances et deux cents hommes d'infanterie légère sous les ordres de son fils Alonso et de Juan de Villaroel. Ces renforts arrivèrent au moment décisif et l'ennemi s'enfuit en perdant du monde. Les Espagnols n'avaient eu qu'un soldat tué et quelques hommes blessés légèrement, entre autres le neveu du Comte, Alonso Hernandez de Montemayor.

Après ce premier succès qui encouragea vivement les troupes, l'armée, sortie des ravins où elle avait combattu, poursuivit aussi vite que possible sa marche vers l'Isser. Le Comte voulait en effet profiter de l'effet produit par sa vic-

1. Telle a toujours été la tactique des Arabes : Dans les guerres d'Afrique, l'endroit le plus périlleux a toujours été l'arrière-garde. Les Arabes résistaient rarement de front à une tête de colonne... Ils s'attachaient à l'arrière-garde, obligeant la colonne, soit à s'arrêter pour retourner en arrière et se fatiguer inutilement, soit à s'allonger indéfiniment, en laissant ses dernières troupes sans protection suffisante. » Général du Barail. *Mes souvenirs*, t. I, p. 140.

2. Cela résulte à la fois du Rapport du Comte qui dit que l'arrière-garde fut attaquée en un « paso estrecho » (p. 658) et du récit de F. de la Cueva qui dit qu'après la bataille les Espagnols sortirent de ces « barrancos ».

toire et passer la rivière pendant la nuit. Mais le passage d'un marais formé sans doute par la pluie dans le lit d'un ruisseau retarda le mouvement. La vase était si profonde et la nuit si noire qu'on y perdit des bagages et des chevaux ; en outre il en résulta beaucoup de désordre. Un grand nombre de soldats apercevant les feux du camp arabe établi sur une montagne vers la droite s'y dirigèrent, croyant rejoindre leurs compagnons et il fallut que le Comte fît allumer des torches pour les détromper. Cependant par suite de ce retard et de ce désordre l'opération était manquée. Le Comte ordonna donc d'installer le camp [1]. L'armée se trouvait à une demi-lieue de la rivière [2]. Le reste de la nuit, fort avancée d'ailleurs, se passa sur le qui-vive ; l'ennemi ne cessait d'inquiéter les Espagnols ; il parvint même à tuer une sentinelle qui fut ensuite mutilée. Le général, n'ayant pu forcer le passage de l'Isser pendant la nuit [3], devait naturellement s'attendre à rencontrer sur ce point une vive résistance. Au moment où il levait le camp, le samedi matin, il fut en effet informé qu'El-Mansour l'attendait avec toutes les forces du royaume [4]. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par l'armée qui tenait la victoire pour assurée. Les Espagnols s'étaient mis en mouvement vers huit heures et ils arrivèrent bientôt sur les bords de la rivière. Là on aperçut la foule considérable des ennemis qui s'étaient placés de façon à

1. *Guerre de Tlemcen, loc. cit.*
2. Rapport du Comte, *loc. cit.*
3. C'eût été une opération bien dangereuse, car la rivière était grossie par les pluies.
4. V. Rapport du Comte et *Guerre de Tlemcen.* D'après F. de la Cueva, El-Mansour devait commander ces troupes avec un renégat biscayen, capitaine des escopeteros et de la gente del campo du roi Mouley Mohammed. Ce rénégat est sans doute celui dont Abdallah épousa la fille un peu plus tard, que Marmol appela Hasten (f° 186) et que M. de Rocalier appelle Hamu (*Hist. d'Alger*, t. I, p. 395). C'était peut-être le même personnage que le caïd Ibrahim dont il a été question plus haut.

pouvoir attaquer les Espagnols de tous les côtés à la fois et sur les deux rives.

Après avoir observé la disposition des troupes de Tlemcen, le Comte adopta son ordre de bataille. Il ordonna au mestre-de-camp, Alonso de Villaroel, de placer des escadrons de cavalerie sur les quatre faces de l'armée, en plus des compagnies d'infanterie. Deux escadrons devaient encadrer le convoi à droite et à gauche ; l'avant-garde était précédée de cavaliers ; à l'arrière-garde un escadron fermait la marche en se reliant à ceux des côtés. En dehors du corps principal, le Comte disposa des tirailleurs entre des files de piquiers qui devaient les protéger contre les charges de l'ennemi [1]. A l'avant-garde il y avait dix-mille sept cents hommes, dont quinze cents fantassins. Ils étaient armés de piques, sauf cinquante qui avaient des arquebuses ou des arbalètes [2] ; leurs chefs étaient Alonso Hernandez de Montemayor, qui avait été légèrement blessé la veille, et Louis de Rueda, alcade ou commandant de place d'Oran. L'infanterie de l'aile droite était commandée par un neveu du Comte, don Mendo de Benavidès, et celle de l'aile gauche par Alonso de Villaroel. Enfin à l'arrière-garde se trouvaient le fils aîné du général, Alonso, et Juan de Villaroel. Le reste de la cavalerie accompagnait le Comte et

1. Les termes du Rapport présentent une certaine obscurité et ne correspondent pas tout à fait au récit de Fr. de la Cueva, qui cependant en général emploie les mêmes termes et semble avoir connu le Rapport. Le Comte dit qu'il fit placer à la tête des files quatre ou cinq arquebusiers et arbalétriers, afin que lorsque l'ennemi attaquerait de tous côtés et baisserait les piques, les tirailleurs fussent au-dessous des piques dans l'espace laissé libre entre les files. Suivant F. de la Cueva, les tirailleurs furent placés à l'extrémité des files de piquiers de manière que ceux-ci baissant leurs piques au moment de l'attaque, les tirailleurs se trouvassent au-dessous dans l'espace libre entre les files. Ce texte nous paraît plus clair que le premier.

2. Le Comte dit 50; Fr. de la Cueva, 40.

l'étendard royal et pouvait soutenir l'avant-garde si c'était nécessaire.

Ces dispositions prises, l'armée se mit en marche vers l'Isser, qui était grossi par les pluies, et à ce moment l'ennemi attaqua. Mais le mouvement ne fut pas arrêté. Après une prière faite en commun [1], l'avant-garde s'élança au son des trompettes, et passa le gué « comme sur un pont », bien que les fantassins eussent de l'eau jusqu'aux épaules. Les chefs passèrent les premiers. Aussitôt qu'ils furent de l'autre côté de la rivière, les Espagnols chargèrent l'ennemi et le poursuivirent jusqu'au sommet de la montagne qui domine l'Isser. Là s'arrêta l'avant-garde ; une trentaine d'ennemis étaient tués, quelques-uns pris. Le Comte pendant ce temps protégeait le passage du reste de l'armée avec un millier d'hommes qu'il avait placés au pied de la montagne [2]. L'ennemi, déconcerté par la rapidité de ce succès d'avant-garde, n'osa plus disputer le terrain, et l'armée espagnole poursuivant sa route arriva jusqu'à Tibda où elle occupa une forteresse. Il n'y avait eu qu'un soldat tué [3] et trois ou quatre blessés, bien que l'armée de Tlemcen comptât, d'après les Maures, cinq mille lances et treize à quatorze mille fantassins.

Pendant la nuit que les Espagnols passèrent à Tibda les Maures tentèrent plusieurs surprises, mais furent repoussés.

Le lendemain, dimanche, le Comte laissa les soldats se reposer jusqu'à midi [4] de leurs fatigues des jours précédents

1. La prière ressembla, dit F. de la Cueva, à un gémissement.

2. D'après Fr. de la Cueva, le passage fut marqué par un incident curieux qui montre que, malgré le défaut des moyens de transport, l'armée traînait après elle des femmes et des enfants. Au passage de la rivière, en effet, des femmes et des enfants faillirent périr et furent sauvés par une femme de mauvaise vie que le Comte félicita et récompensa (chap. XXVI).

3. Encore fut-il tué en traversant l'Isser, non en combattant.

4. F. de la Cueva dit qu'on leva le camp le matin; mais le Rapport du Comte fait ici autorité d'autant plus qu'il explique le retard.

et surtout de la veille. Lorsqu'ils eurent bien mangé, ils s'avancèrent jusqu'à deux lieues de Tibda, au milieu d'un grand nombre d'Arabes qui ne cessaient de les harceler [1]. Aussi était-il interdit de s'écarter sous aucun prétexte. Le Comte choisit une bonne position [2] pour y passer la nuit et campa tout près de l'ennemi [3]. Informé que le roi devait venir à sa rencontre, il lui adressa, suivant l'usage chevaleresque, un cartel pour le défier au combat [4]. Déjà la nouvelle du grave échec subi par El-Mansour avait inquiété la population de Tlemcen. Les habitants dans la nuit du 4 au 5 février emmenèrent leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient dans les montagnes voisines et revinrent aussitôt pour combattre.

Le lundi, dès l'aube, les ennemis commencèrent à s'agiter et il fallut contenir énergiquement l'ardeur impétueuse des chevaliers ; le Comte menaça de frapper de sa lance quiconque quitterait son rang [5]. L'armée se mit en marche et, vers dix heures du matin, le général, qui savait déjà que son défi était accepté, fut informé que le roi de Tlemcen s'avançait avec ses troupes renforcées d'un corps de quatre cents Turcs [6].

1. F. de la Cueva évalue leur nombre à 30.000 (p. 77).

2. « Sitio fuerte » (Rapport du Comte). D'après F. de la Cueva, le camp était installé près d'une hauteur protégée par deux ruisseaux.

3. « A deux portées d'arbalète », dit F. de la Cueva et si près qu'à une certaine distance les deux camps n'en paraissaient faire qu'un.

4. Il envoya ce cartel durant la nuit et non le matin à 9 heures, comme le dit F. de la Cueva. Suivant ce dernier, le messager effrayé par les ennemis s'enfuit en déposant le cartel sur une broussaille où les Maures le prirent pour l'apporter à Mouley Mohammed. F. de la Cueva donne la teneur de ce défi : il y était dit que le roi avait signé un traité et ne l'avait pas observé.

5. V. *Guerre de Tlemcen*, p. 82.

6. Ils avaient pu venir de Ténès et d'autres localités (*Guerre de Tlemcen*, p. 83). Le Rapport du Comte dit qu'ils venaient de la « frontera de Tunez », mais il y a là une erreur évidente de copiste. Ce détail montre qu'à cette époque le cheikh Hamida était retombé dans la dépendance des Turcs. Nous aurons du reste à le constater plus loin.

L'endroit où allait se livrer la bataille décisive s'appelait Hauda-ben-Djafar[1].

Le Comte arrêta ses dispositions de combat assez semblables à celles qu'il avait adoptées au passage de l'Isser. Il plaça deux escadrons sur les deux côtés de l'avant-garde et leur donna pour chefs son fils Alonso et don Juan de Villaroel. Entre ces escadrons, il disposa la moitié de son infanterie avec quelques cavaliers et les étendards. Comme dans la bataille précédente, il mit des tirailleurs en avant des files. Lui-même se plaça au centre avec tout le reste de sa cavalerie, environ trois cents lances. Sur les flancs furent postés quinze cents hommes d'infanterie légère[2]. Enfin à l'arrière-garde qui ne semblait pas cette fois devoir soutenir le principal effort, le général envoya son fils Francisco remplacer don Martin de Cordoue qui avait sollicité la faveur de combattre auprès du Comte lui-même. Francisco témoigna le même désir, mais « il arriva le contraire de ce qu'il pensait, car ce fut à l'arrière-garde que le combat fut le plus acharné »[3]. Comme instruction, le Comte avait interdit de demander du secours à moins d'absolue nécessité[4].

Les Maures avaient mis à l'avant-garde, avec les bannières

1. F. de la Cueva l'appelle ainsi, au chapitre XXIX, après avoir donné le nom d'Hauda-beni-Aphar au chapitre XXVIII. Il dit que le père et l'aïeul du roi de Tlemcen y avaient triomphé de leurs ennemis (p. 101).

2. Ces dispositions rapportées par le Comte ne correspondent pas tout à fait au récit de Marmol (f° 186) suivant lequel il aurait formé deux corps d'infanterie de 4.000 hommes chacun, l'un en avant, l'autre en arrière du convoi, mis sur une des ailes toute la cavalerie avec de l'infanterie légère et envoyé sur les flancs deux compagnies de 500 arquebusiers. Nous avons naturellement préféré la version du Comte conforme du reste à celle de F. de la Cueva.

3. *Guerre de Tlemcen*, p. 85.

4. Il recommandait de ne pas demander du secours à haute voix, de crainte d'être compris par les renégats et les aljamiades (Maures qui parlaient un patois mélangé d'espagnol et d'arabe).

royales, plus de quinze cents lances de la maison du roi, avec des notables de Tlemcen et quelques guerriers des Beni-Rachid [1], puis environ deux mille hommes armés d'escopettes, d'arbalètes, d'arcs, commandés par le caïd Ibrahim, enfin beaucoup de fantassins [2]. L'arrière-garde comptait plus de deux mille lances [3] dont un millier de soldats d'élite, protégés par des boucliers et revêtus de vêtements aux couleurs éclatantes ; ils avaient avec eux quatre ou cinq cents cavaliers et fantassins armés d'escopettes et d'arbalètes. Il y avait enfin tout autour des troupes espagnoles une foule considérable de combattants à pied et à cheval. L'armée du Comte ne s'effraya point du nombre des ennemis. Animée au contraire à cette vue et sûre de vaincre, elle marcha en bon ordre à leur rencontre. Le général en chef suivi de religieux parcourut les rangs exaltant l'enthousiasme de ses troupes. Puis il se plaça près de l'avant-garde.

Les Espagnols conservant l'ordre qui leur avait été fixé [4] marchèrent à l'ennemi qui les attendait sur les hauteurs où il avait disposé une embuscade. Aussitôt qu'ils commencèrent à atteindre le plateau et que les trompettes donnèrent le signal de la charge, on vit apparaître les drapeaux du roi de Tlemcen et deux cents lances qui se jetèrent sur les chrétiens. Ce fut un des capitaines de l'avant-garde, le mestre-de-camp de l'armée, Alonso de Villaroel, qui tua le premier Maure au

1. F. de la Cueva dit 3.000 lances et ajoute qu'elles furent mises en embuscade avec le reste de l'avant-garde.

2. Le texte du Rapport, qui d'ailleurs diffère peu de celui de F. de la Cueva, semble ici obscur par suite d'un défaut de ponctuation. Les mots « à la retaguardia » doivent se rattacher à la phrase qui les suit, non à celle qui les précède (p. 661). V. *Guerre de Tlemcen*, p. 85.

3. F. de la Cueva dit, plus de 4.000.

4. Marmol (f° 186) dit que le Comte avait défendu aux soldats sous peine de la vie de quitter leurs rangs pour combattre isolément et que cet ordre fut strictement observé.

moment où celui-ci le visait avec son arquebuse. Après une décharge des Arabes qui n'atteignit personne, le Comte donna à un escadron l'ordre de charger, et l'ennemi parut se retirer. Mais ce n'était qu'une feinte destinée à faire tomber les escadrons dans l'embuscade. Le général s'en aperçut et, tout en continuant la poursuite, il ordonna au reste de la cavalerie de marcher et de le soutenir s'il était trop vivement pressé. Quant à l'arrière-garde, elle ne devait combattre que si elle y était forcée. Le Comte tenait à pouvoir disposer de toutes ses troupes pour la lutte décisive qui allait s'engager. Avant de l'entamer, on pria suivant l'usage [1].

Les escadrons d'avant-garde ne tardèrent pas à s'approcher des Maures assez près pour que le feu de l'ennemi fît des victimes. Le cheval du Comte fut même blessé. Les chevaliers le pressaient de donner le signal de la charge [2]. Mais après avoir consulté son cousin, don Martin de Cordoue, qui ne voulut pas se prononcer [3], le Comte pensant qu'on était encore trop loin ordonna de poursuivre la marche.

Enfin, avant que l'on eût rejoint les arquebusiers qui occupaient la colline, les troupes placées en embuscade, cavaliers et fantassins, apparurent en poussant de grands cris et pénétrèrent dans un élan vigoureux jusqu'aux étendards espagnols [4]. La situation était critique. Le Comte alors donna l'ordre de charger à Don Martin et à Diégo Ponce de Léon. Lui-même, il se jeta dans la mêlée avec son fils Alonso, et don Juan Pacheco, son neveu, qui gardait son étendard et celui du souverain, vint le soutenir avec quarante cavaliers. Don Martin tua

1. Rapport du Comte.

2. « Que diese Sanctiago » (*Guerre de Tlemcen*, p. 88). C'était ordonner la charge qui se faisait en poussant ce cri de guerre.

3. Don Martin répondit : « Ce n'est pas le moment de donner son avis, mais d'exécuter les ordres de Votre Seigneurie » (*Guerre de Tlemcen*, *loc. cit.*).

4. Rapport du Comte.

de sa main un porte-drapeau de l'ennemi et l'on s'empara de son drapeau [1]. Ce combat qui dura deux heures et demie ou trois heures coûta aux troupes du roi de Tlemcen un grand nombre de cavaliers et de fantassins. Presque tous les Turcs périrent.

Pendant ce temps l'arrière-garde était aussi vivement attaquée. Les Maures, suivant leur tactique habituelle, essayaient de rompre de ce côté les troupes espagnoles pour y jeter le désordre et leur couper la retraite. Mais don Alonso tint ferme bien qu'il eût été blessé au poignet. Le Comte fut informé de la gravité de la situation, mais, selon le conseil de don Martin, il voulut compléter d'abord la victoire de l'avant-garde. Dès qu'elle fut assurée, il envoya son neveu, don Mendo de Benavidès, renforcer l'arrière-garde avec des troupes légères; il y envoya aussi Luis de Rueda et Jean de Villaroel qui revenaient victorieux. Ces renforts mirent fin au combat d'arrière-garde qui avait duré trois heures.

Les ordres du Comte avaient été si bien exécutés que l'armée, après cette lutte acharnée, conservait l'ordre de bataille adopté au début de l'action. Les Maures parurent cependant disposés à disputer la route et deux mille lances s'y placèrent, faisant mine de recommencer; mais il suffit d'y envoyer des troupes légères et de la cavalerie pour les mettre en fuite. Une heure après on ne voyait plus un seul ennemi [2].

1. Don Martin eut son cheval tué sous lui et courut un grand danger.

2. Le récit de la bataille d'après Marmol (f° 186) diffère de celui du Comte. Suivant Marmol, l'armée espagnole fut attaquée de tous côtés par les Arabes qu'elle repoussa par de nombreuses décharges d'arquebuses; elle marcha toute l'après-midi en combattant et arriva à un retranchement défendu avec des fascines et des galions (un fuerte de faxina y serones) où le mezouar avait mis des provisions d'eau et de vivres. C'est là que les Espagnols auraient passé la nuit et c'est le lendemain seulement qu'ils seraient arrivés à Tlemcen, d'où le roi s'était enfui en empoisonnant les sources. Mais le rapport officiel du Comte fait ici autorité, d'au-

Le roi Mouley Mohammed avait attendu le résultat à une lieue du champ de bataille. Lorsqu'il connut sa défaite, il s'enfuit chez les Beni-Rachid[1]. Ses troupes avaient subi de grandes pertes, quant aux chrétiens ils n'eurent que huit hommes tués, dont aucun soldat de marque, et dix ou douze blessés seulement, parmi lesquels deux chevaliers[2]. Nous n'avons que des renseignements insuffisants sur l'importance des forces auxquelles les Espagnols eurent affaire dans cette journée, D'après le Comte, chacun de ses soldats eut à combattre contre trois adversaires au moins. L'armée de Tlemcen aurait donc compté de quarante à quarante-cinq mille hommes[3]. Le général regretta de n'avoir pas eu assez de cavalerie pour anéantir les forces ennemies[4].

La victoire n'en était pas moins décisive. Le soir même, une demi-heure avant la nuit, les Espagnols arrivaient aux portes de Tlemcen. Aussitôt les soldats, avides de piller, se débandèrent. Mais le Comte, craignant le désordre qui se serait forcément produit pendant la nuit et dont l'ennemi au-

tant plus qu'il est confirmé de tous points par le récit de F. de la Cueva qui suivit l'expédition et par celui de B. de Moralès qui peut-être y assista aussi (*Dial. des guerres d'Orient*, p. 250 et suiv.).

1. Après son retour à Oran, le Comte apprit que le roi s'était enfui de Benarax (ville des Beni-Rachid) où il s'était réfugié après sa défaite (*Guerre de Tlemcen*, p. 147).

2. Le Comte remarque, comme un fait miraculeux, qu'il n'y ait eu que trois hommes blessés par les escopettes, tandis que la plupart des tués et des blessés furent atteints par les flèches des arbalètes bien qu'il y eût beaucoup d'escopettes et seulement une centaine d'arbalètes. Cela prouve que les Maures étaient peu habiles dans le maniement des armes à feu. Du reste ils ne se servirent pas des pièces d'artillerie qu'ils avaient à Tlemcen.

3. F. de la Cueva l'évalue avec exagération à 8.000 cavaliers et 60.000 fantassins (p. 98-99). B. de Moralès, plus exagéré encore, l'évalue à 150.000 hommes (p. 251).

4. « Si este dia yo tuviera mil lanças, y se determinara en darme la batalla, les matera XX mil Moros » (Rapp., p. 663).

rait pu profiter pour s'emparer des armes des soldats, fit de grands efforts pour les arrêter. L'armée, après avoir franchi le pont du Saf-Saf[1], passa la nuit dans le bois d'oliviers situé près des remparts. Durant cette nuit, un grand nombre d'indigènes vinrent faire leur soumission au roi Abdallah[2].

Le lendemain mardi, 6 février, le comte d'Alcaudete fit son entrée dans la ville que ses habitants avaient presque tous abandonnée. Il prit aussitôt des mesures pour qu'on recueillît les vivres, blé, orge, huile, vin, etc., qui s'y trouvaient. Mais le butin trompa les espérances des vainqueurs et du Comte lui-même qui comptait sans doute sur cette ressource pour payer les frais de l'expédition. La ville avait été pillée après le départ des habitants, probablement par les troupes irrégulières au service de Mouley Mohammed. Les Espagnols achevèrent le pillage[3], et Tlemcen fut ruinée pour de longues années. Ils allèrent ensuite occuper les hauteurs qui dominent Tlemcen et en ramenèrent un grand nombre de captifs, ainsi que deux mille Maures et Juifs qui s'étaient enfuis de la ville. Abdallah se rendit au Méchouar[4] où il reprit possession de

1. Il existe quelques vestiges de ce pont que gardait une tour complètement détruite.

2. V. *Guerre de Tlemcen*, p, 102. Marmol (f° 186) dit que la plupart des troupes de Mouley Mohammed passèrent à l'ennemi. Il dit aussi que le vaincu en s'enfuyant fit empoisonner les puits avec le blé et d'autres choses, ce dont le Comte fut informé. On ne trouve pas d'autres traces de ces faits qui ne nous paraissent nullement exacts.

3. Suivant Marmol (*loc. cit.*), ils massacrèrent ou prirent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Selon de Rotalier (t. I, p. 394) et Fey (p. 87), le massacre et le pillage s'expliquent par la colère des soldats lorsqu'ils apprirent que les puits étaient empoisonnés. Mais nous avons vu que rien ne justifie cette assertion de Marmol.

4. F. de la Cueva nous a laissé, dans sa relation de la guerre, une description de Tlemcen et du Méchouar qui, suivant lui, « en muchas cosas excede la casa Real de Grenada » (p. 106). Il y admire non seulement les fontaines et les jardins, mais aussi la force des murailles. Il décrit aussi la mosquée dans laquelle on retrouva une ancienne cloche d'église

son trône. Le lendemain, les notables de Tlemcen vinrent se plaindre de ce que les Espagnols profanaient, déchiraient, jetaient au ruisseau leurs livres sacrés; ils étaient aussi indignés de voir célébrer la messe dans une salle du Méchouar. Mais le roi refusa d'écouter leurs plaintes, déclarant qu'il n'avait d'obligations qu'envers ceux qui lui avaient rendu son pouvoir. Le Comte, afin de s'assurer que l'ennemi ne songeait pas à recommencer la lutte, envoya don Martin de Cordoue diriger une reconnaissance qui s'avança jusqu'à l'oued Zitoun [1].

La victoire des Espagnols eut pour résultat de rallier à la cause d'Abdallah beaucoup de ceux qui avaient jusqu'alors tenu pour son rival. Dès le 7 février, le caïd Ibrahim venait faire sa soumission, et les jours suivants d'autres grands personnages suivirent cet exemple, notamment des chefs du sud. Quant aux habitants de Tlemcen, la plupart y revinrent bientôt.

Quinze jours après l'occupation de la ville, le Comte, sur les indications du caïd Ibrahim, alla razzier un grand convoi d'orge et de blé que les ennemis avaient pris à des Arabes fugitifs de Tlemcen. Il emmena cent cinquante lances et mille fantassins, et malgré l'infériorité du nombre, on tua une soixantaine d'Arabes, on en prit quarante, ainsi que trois cent cinquante chameaux; cette capture fut très utile, car l'armée eut ainsi les bêtes de somme qui lui avaient manqué dans la marche sur Tlemcen.

Mais les partisans de Mouley Mohammed restaient encore nombreux. Ce prince excitait leur fanatisme religieux en

transformée en lustre. Le Comte ordonna de l'envoyer à Oran d'où plus tard elle fut transportée au château d'Alcaudete (*Guerre de Tlemcen*, p. 104 et *Dial. des guerres d'Oran*, p. 258).

1. « Hasta el rio del Aceituno... hasta a vista de la cibda de Usda ». Des montagnes d'où sort l'oued Zitoun on peut en effet apercevoir le bois d'oliviers où se trouve Oudjda (v. *Bull. Soc. d'arch. et de géogr. d'Oran*, fasc. L, p. 370, note de M. Brunel).

leur représentant Abdallah comme corrompu et vendu aux chrétiens. D'ailleurs El-Mansour lui demeurait fidèle et entraînait avec lui une foule considérable d'Arabes. L'immobilité des Espagnols enhardit leurs ennemis qui bientôt menacèrent les environs même de Tlemcen. Les moulins étaient situés hors de la ville. Des soldats isolés ayant été attaqués de ce côté, le Comte ordonna d'y poster deux compagnies. Mais au bout de quelques jours l'un des capitaines crut pouvoir ramener ses soldats. Les Arabes, informés aussitôt, attaquèrent la compagnie qui restait seule ; lorsque la garnison accourut pour la dégager, il était trop tard ; il y avait déjà trente-cinq hommes tués avec le capitaine et l'enseigne. Le drapeau avait été enlevé par les Maures qui le promenèrent dans toutes les tribus pour les soulever contre les Espagnols[1]. Enhardis par ce succès, les Arabes tentèrent une nouvelle surprise, le 23 février. Mais le caïd Ibrahim leur dressa une embuscade où ils tombèrent, et ils perdirent beaucoup de monde[2]. Cet échec décida quelques chefs à faire leur soumission et les parents d'Abdallah cherchèrent à lui ménager des alliances de famille en lui faisant épouser les filles des principaux personnages.

Enfin le 26 février, le comte d'Alcaudete signait avec le jeune roi qu'il venait de mettre sur le trône le traité par lequel Abdallah se reconnaissait vassal et tributaire de l'Empereur. Ce traité conforme à celui qu'avait précédemment conclu

1. *Guerre de Tlemcen*, p. 115 et suiv. Marmol dit que deux compagnies, comptant 200 hommes, furent massacrées et que les deux drapeaux furent enlevés (f° 186 v°). Nous préférons le récit de F. de la Cueva, dont la véracité nous est démontrée.

2. Suivant l'abbé Bargès (*Compl. de l'hist. des Beni-Zeiyan*, p. 431) et Fey (p. 87), le Comte aurait poursuivi le roi vaincu et lui aurait infligé une défaite décisive dans la région du désert d'Angad, sur les bords de la Moulouia. Mais nous n'avons pas trouvé trace de cette poursuite ni de cette bataille. Il y a peut-être confusion avec la reconnaissance effectuée par don Martin de Cordoue.

Mouley Mohammed stipulait un tribu annuel de 4.000 doubles, le don de chevaux harnachés et de faucons [1].

Ainsi le but de l'expédition était complètement atteint, et le protégé des Espagnols occupait le trône de Tlemcen. Mais ces résultats brillants étaient-ils durables ? L'attitude des Maures devait faire concevoir des craintes. On a vu que les habitants de la capitale s'étaient irrités des profanations religieuses commises par les Espagnols. Ils ne pouvaient pas avoir beaucoup de considération pour le prince que ces ennemis de leur culte leur avaient imposé. Quant aux indigènes du royaume, si beaucoup s'étaient soumis au lendemain de la victoire, il en restait un grand nombre qui demeuraient fidèles à Mouley Mohammed, et il ne se passait pas de jour qu'ils ne vinssent sous les murs de la ville insulter les Espagnols et les défier.

Un trop long séjour à Tlemcen aurait affaibli l'armée du Comte qui avait déjà éprouvé des pertes sensibles [2]. Il fallait songer au retour. Le capitaine-général eut un instant l'idée de laisser une garnison de douze cents hommes pour défendre Abdallah. Il se rendait compte de la fragilité de son œuvre. Mais il dut y renoncer pour plusieurs raisons : d'après les renseignements qu'il avait recueillis, une masse considérable d'ennemis devait lui disputer la route d'Oran [3] ; d'autre part il songeait à marcher sur Mostaganem et toutes ses troupes lui étaient nécessaires pour cette nouvelle entreprise ;

1. Les conditions étaient, on le voit, moins avantageuses que celles dont il était question en 1536. Il est vrai que le pillage de Tlemcen pouvait être considéré comme constituant le remboursement des frais de l'expédition puisque le Comte avait perçu un cinquième du butin. Mais, si l'on en croit B. de Moralès, il ne garda rien et distribua tout (p. 256).

2. Suivant Marmol, l'armée perdit un millier d'hommes à Tlemcen (*loc. cit.*). Selon Diego Suarez, le chiffre total des pertes de l'expédition s'éleva à 2.300. La plupart durent succomber à Tlemcen.

3. Marmol, *loc. cit.*

enfin l'Empereur lui-même lui fit peut-être donner l'ordre de hâter son retour parce qu'il avait besoin d'une partie de son armée [1].

On commença donc à faire les préparatifs du départ et le général fit réunir tous les bagages. Il emportait aussi quelques petites pièces de campagne qu'il avait trouvées dans l'arsenal de Tlemcen et notamment les quatre canons pris aux Espagnols lors du désastre de 1535 [2]. On les répara, car les Arabes ne s'en étaient point servis ; on les monta sur des affûts, et cette artillerie fut très utile.

Le départ qui était fixé au 28 février fut retardé jusqu'au lendemain, parce que les ennemis, auxquels on avait, suivant l'usage, envoyé un défi, négocièrent comme s'ils avaient voulu se soumettre. Enfin le jeudi, 1er mars, avant l'aube, l'ordre de lever le camp fut donné [3]. Un interminable convoi de captifs et de butin embarrassait la marche de l'armée, et des officiers, inquiets du danger qui pourrait en résulter, proposèrent au Comte de faire égorger les prisonniers et de brûler le butin. Mais il ne partagea pas leurs craintes; il redoutait surtout de mécontenter et de décourager ses soldats et don Martin de Cordoue exprima le même avis.

L'avant-garde se mit en route vers huit heures. Derrière elle

1. C'est du moins ce que dit B. de Moralès (p. 256). Mais, d'après F. de la Cueva et d'après Cat (*De Caroli V in Africa...* p. 61), le Comte ne reçut l'ordre de renvoyer les troupes à Barcelone qu'en juin, au retour de Mostaganem et de la campagne des Beni-Rachid.

2. Suivant Marmol (*loc. cit.*), il emmena neuf pièces : suivant F. de la Cueva, il n'en prit que deux; mais celui-ci commet une erreur en disant qu'elles avaient été toutes les six prises à Tibda, alors que Martin de Angulo n'en avait que quatre. B. de Moralès parle seulement de quelques pièces (p. 279).

3. Marmol se trompe en parlant d'un séjour de quarante jours. En réalité, le Comte ne resta dans Tlemcen que du 6 février au 1er mars, c'est-à-dire environ un mois comme le dit Diego Suarez qui attribue au mauvais temps ce long séjour.

venait le convoi protégé par des troupes. Enfin l'arrière-garde devait soigneusement veiller à ce qu'aucun chrétien ne restât dans la ville; elle était commandée encore par le fils du général, Francisco, assisté de don Mendo de Benavidès et du mestre-de-camp, Alonso de Villaroel. Aussitôt qu'elle eut quitté Tlemcen, Abdallah en fit fermer les portes.

L'armée espagnole se trouvait alors dans une situation périlleuse. Elle était tout entière engagée, au milieu d'un bois d'oliviers, dans des sentiers étroits où le convoi devait forcément s'allonger beaucoup. De tous côtés d'innombrables ennemis se disposaient à l'attaquer. L'avant-garde engagea tout d'abord l'action et il fallut employer l'artillerie pour chasser les Arabes d'une position qui commandait le passage. Le Comte s'y porta lui-même. Mais pendant ce temps une masse plus considérable d'ennemis se jetait impétueusement sur l'arrière-garde. Le général y courut aussitôt. Il fallut bientôt faire venir des renforts, car le danger était grand; les ennemis étaient très nombreux [1], et, comme ils s'abritaient derrière les arbres, les combats individuels où les Espagnols triomphaient presque toujours étaient impossibles. La victoire resta longtemps indécise. Enfin le Comte, cherchant un terrain plus favorable où il pût utiliser sa cavalerie, atteignit une clairière et y devança l'ennemi qui voulait s'y poster pour envelopper l'arrière-garde. Cependant cette portion de l'armée espagnole se trouvait séparée de l'avant-garde. Don Martin de Cordoue reçut l'ordre de ramasser les morts et les blessés de l'arrière-garde, de rallier les tirailleurs, puis de se porter à l'avant-garde qui débouchait dans la plaine. Lorsqu'il y fut arrivé en traversant la masse des ennemis, non sans courir un grand danger, il y rétablit l'ordre suivant ses instructions et pour protéger le convoi, fit lancer quelques boulets sur les

1. Ils comptaient de ce côté, selon Fr. de la Cueva, 3.000 lances et 15.000 fantassins (p. 130).

Arabes qui luttaient encore dans le bois. Cette rigueur déconcerta les Maures et l'arrière-garde fut dégagée [1].

Cette bataille, appelée combat des Oliviers [2], avait duré six ou sept heures, depuis dix heures du matin jusque vers cinq heures du soir. Le Comte et ses fils avaient dû donner à leurs soldats l'exemple de la bravoure. Quant au nombre des ennemis, il est impossible de l'évaluer, mais on peut le considérer comme étant au moins double de celui des chrétiens [3]. Ils appartenaient en grande partie aux Beni-Rachid [4] et avaient pour chef un capitaine du roi de Fez, Ahmed Segheur [5]. Leurs pertes s'élevèrent à quinze cents hommes dont cinq cents tués [6].

Mais tout n'était pas terminé. Les Maures pouvaient, en effet, couper la retraite en s'emparant du pont du Saf-Saf. Aussi la victoire une fois décidée, le Comte envoya don Martin occuper le pont avec l'avant-garde. Les ennemis le suivirent tout en combattant ; ils rompirent même les troupes auxiliaires [7] qui protégeaient le convoi. Il fallut que don Martin vînt rétablir l'ordre. Le Comte, qui craignit à ce moment que les forces dont disposait son lieutenant fussent insuffisantes, lui fit dire de s'arrêter; mais il ne le voulut pas, et lorsqu'il en reçut l'ordre formel il avait déjà pris possession du pont. Les Maures essayèrent de le reprendre; alors le général en chef

1. Le récit de B. de Moralès est conforme à celui de F. de la Cueva, quoiqu'il soit moins précis.

2. « Batalla del Olivar » (*Guerre de Tlemcen*, p. 130).

3. Suivant Marmol (*loc. cit.*), il y avait plus de 100.000 Maures. Mais cet auteur exagère toujours.

4. Des Ulet-Harrax, dit F. de la Cueva (p. 136).

5. Hamet Çaguer (*id.*).

6. Nous n'avons pas de renseignements sur les pertes des chrétiens.

7. Le cheikh Guirref, avec lequel don Alonso avait négocié un accord avant l'ouverture de la campagne et qui avait manqué de parole (v. p. 79), avait été ensuite pris de remords et avait rejoint le Comte à Tlemcen.

les chargea et termina ainsi cette glorieuse journée. L'armée continua sa marche et alla camper à un quart de lieue du pont. Le roi Abdallah envoya au Comte une lettre de félicitations. Ce qui est plus remarquable, c'est que le lendemain le chef marocain qui avait, la veille, dirigé les troupes maures, se déclara l'ami et l'allié des Espagnols [1].

La route d'Oran était donc ouverte. Mais cette bataille acharnée montrait toute la fragilité de l'œuvre entreprise, puisqu'après une expédition victorieuse, au sortir de la capitale où l'on venait d'installer un roi vassal, il avait fallu lutter avec une énergie désespérée pour pouvoir battre en retraite. On ne peut s'empêcher de rapprocher cette campagne brillante mais si peu fructueuse de certaines expéditions des premières années de la conquête française[2].

L'armée poursuivit sa marche et jusqu'au dimanche, 4 mars, on n'aperçut plus d'ennemis. Ce jour-là, vers le matin, un millier de Maures menacèrent l'arrière-garde, mais ils furent vite repoussés. Le lendemain, au passage du rio Salado[3], on dispersa, en tirant deux coups de canon, une centaine de cavaliers qui se montraient disposés à combattre. Enfin le mardi matin un certain nombre de cavaliers de Meliona[4] firent mine d'attaquer, mais quelques coups de canon en eurent raison et ils repassèrent le lac de Misserghin qu'ils avaient traversé.

Lorsque l'armée fut à 2 lieues et demie d'Oran, le Comte y envoya le convoi et les bagages ainsi que les malades et les blessés au nombre d'environ deux cents. Don Francisco et Luis

1. « Sabed que de aqui adelante os sere muy buen amigo » (*Guerre de Tlemcen*, p. 137).

2. Par exemple l'expédition de Clauzel à Médéa.

3. Le rio Ziz.

4. C'était des cavaliers de cette tribu que Marmol appelle « Galanes de Meliona » et qui occupaient les montagnes au sud de la Mléta vers Aïn-El-Arba (Arba de Meliona). Nous avons vu qu'on les appellait aussi Mediona ou Mediouna.

de Rueda les conduisirent avec une escorte. Quant à l'armée, elle vint camper à une lieue de la ville. Don Martin, qui, en l'absence du capitaine-général, avait gouverné Oran, vint alors embrasser son père. Le lendemain, jeudi, 8 mars, le Comte rentrait à Oran à la tête de son armée, au son des cloches et des salves d'artillerie. La population accueillit le vainqueur par des acclamations et après avoir entendu successivement un *Te Deum* dans la cathédrale[1] et dans le monastère de San-Domingo, il rentra dans son palais de la Kasbah. Les malades et les blessés furent, quelques jours après, renvoyés en Espagne. Quant à l'armée qui devait bientôt entrer en campagne, elle ne fit que traverser la ville et alla s'établir avec Alonso et les autres officiers à la Rambla Onda[2]. Un recensement des troupes opéré à ce moment fit connaître l'importance des pertes subies et qui s'élevaient, entre soldats, valets, porteurs, etc., à deux mille trois cents hommes environ[3].

Ainsi se terminait cette expédition dans laquelle avaient pu se déployer les brillantes qualités guerrières des Espagnols, mais qui faisait éclater aussi les fautes graves de leur politique, l'insuffisance de leurs ressources financières et l'imprévoyance du chef qui commandait l'armée. Ces troupes qui s'engageaient dans une campagne peut-être longue, contre des ennemis, sinon bien armés, du moins vaillants et nombreux, n'emportaient que quelques jours de vivres et n'avaient pu, faute de chevaux, emmener leur artillerie. Elles étaient exposées en cas de défaite à un véritable désastre. Le succès dû à la bra-

1. « La iglesia mayor », aujourd'hui l'église de Saint-Louis.

2. C'était « un pequeño puerto de poniente », dit un document extrait des papiers de Jean Perez de Castro (Cat, *Miss. bibl.*, p. 91). Cette petite anse devait se trouver au dessous du plateau de Gambetta, et c'est sur ce plateau que campa l'armée. De ce point à Oran, dit le même extrait, il y a un mille.

3. Chiffre indiqué par Diego Suarez qui l'a peut-être tiré de documents officiels.

voure des soldats, à la discipline relative que sut leur imposer leur chef, ne peut effacer les fautes commises. Au contraire, om peut dire que la réussite fut dans une certaine mesure funeste, car elle enhardit le comte d'Alcaudete et le poussa vers d'autres entreprises aussi aventureuses, aussi mal préparées et qui finirent par le conduire à la catastrophe de 1558.

Quant aux résultats pratiques de la campagne de 1543, ils étaient médiocres, comme nous l'avons vu, et surtout peu durables. L'occupation de Tlemcen par une garnison espagnole aurait seule pu devenir profitable. Il fallut y renoncer et par là même perdre le fruit de tant de glorieux efforts.

CHAPITRE VIII

LA PREMIÈRE EXPÉDITION DE MOSTAGANEM[1] (1543)

L'établissement d'un roi vassal à Tlemcen semblait fermer aux Turcs la route terrestre d'Oran; mais il fallait aussi leur fermer la route maritime, et pour cela s'emparer de Mostaganem et reprendre les anciennes négociations avec le cheikh de Ténès, Hamida El-Aouda.

Le comte d'Alcaudete, après quelques jours consacrés au repos, s'occupa, ainsi que son fils Alonso, de tout préparer pour cette nouvelle campagne. Il choisit une grosse pièce de siège et cinq canons de campagne. On réunit des approvisionnements et des munitions. Chaque soldat dut emporter quatre jours de vivres. La cavalerie fort éprouvée dans la récente expédition fut reconstituée. Enfin, le 21 mars, l'armée forte de sept mille hommes environ[2] se mit en marche. L'avant-garde était commandée par le quatrième fils du général, don Martin, et par le major de l'armée, Melchor de Villaroel. Le Comte emmenait aussi son fils aîné, et laissait la garde d'Oran à don Francisco qui avait été blessé dans la campagne de Tlemcen.

1. Pour cette campagne et celle des Beni-Rachid nous avons encore le récit de F. de la Cueva (2e et 3e journée). Mais ce n'est plus en témoin oculaire qu'il raconte. Son récit nous semble cependant en général plus sincère que celui de B. de Moralès.

2. B. de Moralès dit qu'en arrivant à Mazagran l'armée comptait 5 à 6.000 hommes (p. 285). Mais F. de la Cueva affirme qu'elle comptait 160 ou 170 lances et 7.000 fantassins, dont 5.000 armés d'arquebuses ou d'arbalètes (p. 155).

Le jeudi, 22, le campement fut établi près de l'ancienne Arzeu [1]. Le lendemain matin (c'était le vendredi-saint) l'armée fut attaquée du côté de la mer. Le vice-roi d'Alger, Hassan-Agha, imploré par Mouley Mohammed qui, du pays des Beni-Rachid s'était enfui vers Alger [2], avait envoyé six navires [3] au secours de Mostaganem. Ces vaisseaux tirèrent des coups de canon et d'arquebuse qui firent quelques victimes. Mais l'artillerie espagnole ayant riposté, les Turcs durent s'éloigner et, comme le vent les empêchait de tenir la mer, ils se réfugièrent dans le port d'Arzeu, où on n'alla pas les attaquer. L'armée reprit sa marche et fut rejointe vers midi par les contingents indigènes du cheikh Guirref; ils venaient du Tessalah et l'hostilité des gens de Méliona les avait retardés; ils amenaient un troupeau de quatre mille têtes environ.

Vers trois heures, les Espagnols se trouvèrent sur les bords de la Macta (le rio Chiquiznaque) dont les eaux étaient très hautes. Comme on ne trouva point de gué, le Comte ordonna d'abattre des arbres et d'en faire un pont. Mais la plupart des soldats traversèrent la rivière à la nage et le pont servit surtout au passage de l'artillerie et des bagages. L'armée campa sur la rive droite au milieu de dunes de sable qui l'abritaient contre le feu des galères turques. Le jour suivant, le général prévoyant que l'ennemi n'était pas loin, envoya en avant les auxiliaires indigènes afin d'éclairer la marche. Ils rencontrèrent en effet deux mille cavaliers maures qui s'enfuirent lorsque les Espagnols approchèrent et plus loin quatre mille autres guerriers qui n'essayèrent pas de disputer le terrain.

Le dimanche de Pâques, on attaqua Mazagran. Mais comme le chemin suivait le rivage et que l'armée eût été exposée sur son flanc gauche au feu des galères turques, le Comte modifia

1. Près du village actuel de Saint-Leu.
2. V. *Guerre de Tlemcen*, p. 147.
3. B. de Moralès dit : sept galères et des galiotes (p. 285).

son itinéraire et s'avança par le plateau qui domine Mazagran. Les Espagnols aperçurent bientôt dans la plaine une foule considérable d'Arabes. Ils entouraient Mazagran et semblaient se disposer à défendre ce village sous la direction d'El-Mansour-ben-Bogani et d'Hamida El-Aouda[1]; mais au dernier moment ils se retirèrent sans combattre. Le Comte fit aussitôt occuper le village où l'on trouva de l'orge et du blé. Le camp fut installé hors de l'enceinte[2], près de la mer.

Les Espagnols passèrent trois jours près de Mazagran, repoussant les ennemis qui venaient les assaillir jusqu'aux abords du camp et échangeant quelques coups de canon avec les galères. Pendant ce temps, le capitaine-général envoyait à Mostaganem des espions qui devaient s'informer des moyens de défense de la place [3]. Il sut ainsi qu'il y avait dans la ville quinze cents soldats maures ou turcs et vingt-neuf grosses pièces d'artillerie. Dans ces conditions une attaque lui parut impossible, car il n'avait qu'une pièce de siège et n'aurait pas pu ouvrir une brèche. L'expédition était donc manquée, et dans la nuit du mercredi au jeudi, le camp fut levé. L'armée partit à deux heures du matin afin de devancer l'ennemi. L'avant-garde protégée par deux escadrons et trois pièces d'artillerie était guidée par trois cavaliers munis de torches au moyen desquelles on devait faire les signaux. Mais les en-

1. Nous retrouvons Hamida El-Aouda parmi les ennemis des Espagnols et par conséquent parmi les vassaux d'Hassan-Agha. Ce fut sans doute le résultat du désastre du 1541. F. de la Cueva dit qu'il y avait à Mazagran, outre ces deux personnages, l'alcade de Ténès. Il est possible qu'il y ait là confusion et qu'Hamida fût lui-même l'alcade, à moins que le cheikh n'ait eu auprès de lui un officier turc chargé de le surveiller.

2. Cette enceinte était une « muralla en piedra sin traves » (Cat, *loc. cit.*).

3. On voit avec quelle négligence était préparée cette expédition, puisque c'est seulement à ce moment que le Comte se préoccupa de savoir si une attaque était possible.

nemis avaient aussi des espions et ils connurent de suite la résolution des Espagnols. Tandis que la garnison de Mostaganem célébrait sa joie par des salves et des illuminations, les Maures qui étaient restés dans le voisinage des chrétiens se mirent à les suivre sur les hauteurs. Ils étaient fort nombreux, car le roi détrôné de Tlemcen, Mouley Mohammed, avait fait proclamer la guerre sainte jusqu'à Fez [1].

Dès le matin, il fut évident que l'on aurait à combattre. Aussi le Comte prit-il ses dispositions. Il se plaça lui-même à l'avant-garde avec son fils Alonso, et confia l'arrière-garde à don Mendo de Benavidès et à don Alonso de Villaroel. L'artillerie placée près de la plage devait répondre au feu des galères turques. La bataille devint bientôt générale et le Comte lui-même dut payer de sa personne. Enfin les galères se retirèrent sur Mostaganem [2], et le général put tourner ses canons contre les Maures qui se replièrent après avoir subi de grosses pertes [3]. Celles des Espagnols étaient sensibles : ils avaient vingt morts, parmi lesquels don Pedro de Rueda, frère du commandant de place d'Oran.

Il se passa pendant la bataille un fait caractéristique, qui démontre le peu de confiance que méritaient les indigènes alliés. Croyant la défaite des chrétiens assurée, leurs auxiliaires arabes avaient fait à l'ennemi des signes d'intelligence : ils essayèrent en vain, après le combat, d'expliquer leur attitude. Dans la crainte d'une défection le Comte leur enleva la garde

1. Les historiens espagnols montrent une exagération très grande dans l'évaluation de ces forces : F. de la Cueva parle de 25.000 cavaliers et plus de 110.000 fantassins (p. 175). B. de Moralès, qui prétend le tenir d'El-Mansour lui-même, parle de 30.000 cavaliers et 150.000 fantassins (p. 286).

2. B. de Moralès dit qu'on en coula une.

3. F. de la Cueva les évalue à 4.000 morts, mais il exagère certainement.

des munitions et des bagages [1]. Cependant l'ennemi n'avait pas perdu courage, et tandis que l'armée espagnole reprenait sa marche, il attaquait l'arrière-garde et y jetait le désordre. Il fut repoussé, mais le Comte reprocha vivement à son fils Alonso qu'il avait envoyé de ce côté d'avoir fait charger des troupes harassées de fatigue au lieu de rester sur la défensive. A la fin de cette pénible journée les Espagnols arrivèrent sur les bords de la Macta et y campèrent. Les soldats étaient épuisés [2]. Pendant la nuit il y eut encore des alertes.

Le lendemain, l'armée traversa facilement la rivière, dont les eaux avaient baissé. Dans l'après-midi les Maures renforcés par des cavaliers de Meliona attaquèrent l'arrière-garde que le Comte dut faire dégager. Mais, suivant ses ordres, on ne poursuivit pas l'ennemi. Pour ne pas s'exposer au feu des galères turques, le général abandonna la route du littoral et inclina vers la gauche. Il alla camper près des salines d'Arzeu [3]. Les auxiliaires indigènes le quittèrent alors après avoir donné dans la dernière journée des preuves de fidélité [4]. Enfin le 1er avril, le fils du Comte, Francisco, vint le recevoir avec un grand nombre de gentilshommes et, à trois heures de l'après-midi, l'armée rentrait à Oran.

Cette expédition fatigante se terminait par un échec [5]. Les

1. Il leur fit même enlever leurs chevaux qu'il donna aux arquebusiers espagnols.

2. Leur fatigue était telle que la plupart d'entre eux s'endormirent sans manger et que pour faire ramener les canons à l'avant-garde le Comte dut faire croire aux soldats que l'ennemi voulait s'en emparer.

3. Le Comte fut informé qu'il y avait des salines à un quart de lieue du campement et il alla lui-même les reconnaître (*Guerre de Tlemcen*, p. 191).

4. Au moment du passage de la Macta, ils demandèrent qu'on leur rendît leurs chevaux et dispersèrent des ennemis qui se trouvaient dans le voisinage.

5. V. Diego Suarez (p. 101). Cette expédition n'eut aucun résultat et le Comte retourna vers Oran avec plus de perte que de profit.

troupes étaient mécontentes et sans doute déçues de se voir privées du butin qu'elles avaient espéré. Ce mécontentement gagna même les officiers et l'un d'eux, le capitaine don Louis Mendez de Sotomayor, engagea ses soldats à se soulever aux cris de : Espagne ! Espagne ! Le capitaine fut dénoncé, arrêté et exécuté avec un de ses sous-officiers. Mais ce fait montre assez quel était l'état d'esprit parmi les troupes espagnoles.

Quelques jours après le retour de l'armée don Alonso alla visiter le chef Guirref dont le douar était situé près du lac de Misserghin [1]. Le fils du Comte avait emmené un millier d'arquebusiers et quelques cavaliers. Il fut bien reçu et à la requête du cheikh, il relâcha des Maures qu'il avait faits prisonniers parce qu'ils s'étaient enfuis à son approche. Un peu plus tard, don Alonso et Guirref marchèrent ensemble contre les indigènes de Meliona qui avaient attaqué le corps expéditionnaire de Mostaganem ; mais ils ne purent les surprendre [2]. Ils firent cependant des prisonniers et prirent surtout du bétail. On partagea le butin entre les soldats [3]. Ce fut une faible compensation de l'échec de Mostaganem.

1. Dans la vallée d'Agabel, c'est-à-dire d'Arbal.

2. F. de la Cueva dit que ces indigènes qu'on alla attaquer étaient campés dans les montagnes au sud du lac de Misserghin. Il s'agit donc des cavaliers de Méliona qui avaient pris part à la dernière escarmouche pendant la retraite des Espagnols et qui habitaient cette région montagneuse.

3. *Guerre de Tlemcen*, p. 197-198.

CHAPITRE IX

LES AFFAIRES DE TLEMCEN (1543-1547)

Tandis que les Espagnols entreprenaient contre Mostaganem une expédition infructueuse, les choses se gâtaient de nouveau à Tlemcen. Le roi détrôné, Mouley Mohammed, ne s'était pas découragé et il avait obtenu l'appui des Turcs d'Alger. Il avait naturellement pour lui tous les Maures qu'indignait l'alliance protectrice des chrétiens et qu'avaient irrités les profanations dont ils s'étaient rendus coupables à Tlemcen. Les habitants de la ville ne pouvaient pardonner au roi Abdallah le pillage qui avait accompagné son retour. Il y avait donc des germes de discorde que devait exploiter Mouley Mohammed. Du reste El-Mansour, bien qu'il fût resté fidèle à sa politique d'alliance avec les Espagnols [1], soutenait toujours ce prince et, lors de l'expédition de Mostaganem, il commandait, nous l'avons vu, les Maures qui combattirent contre l'armée d'Oran.

Cependant il est possible que dès ce moment le caïd des Beni-Rachid ait songé à se tourner du côté des maîtres d'Oran et à jouer auprès d'eux le rôle qu'avait si longtemps tenu Ben-Redouan [2]. Peut-être vit-il avec inquiétude Mouley Mohammed se placer trop ouvertement dans la dépendance des Turcs

1. Sa conduite allait bientôt le démontrer.

2. Il n'est plus question de Ben-Redouan à partir de 1543. Sans doute ce chef mourut peu après, peut-être même avant l'avènement de son petit-fils, à moins qu'il ne soit cet Ahmed-El-Euldj ben-Redouan dont il a été question (v. p. 80, note 2).

qu'il redoutait plus encore que les Espagnols[1]. En tout cas il allait bientôt se déclarer contre son ancien protégé. Celui-ci avait marché contre Abdallah mais avait été repoussé. Il revint bientôt et cette fois Abdallah sortit lui-même de sa capitale pour le combattre. Mouley Mohammed fut encore une fois vaincu, mais lorsqu'Abdallah voulut rentrer dans la ville, il en trouva les portes fermées par les habitants eux-mêmes qui ne les ouvrirent qu'à son rival.

Ainsi abandonné, Abdallah se réfugia dans le sud[2] où son jeune frère Ahmed vint le rejoindre[3]. Mouley Mohammed, maître de Tlemcen, n'en fut par pour cela plus tranquille. El-Mansour qui avait sans doute à se plaindre de lui se déclara en faveur de son concurrent Abdallah et de son frère Ahmed. Devenu dès lors l'ennemi avoué des Turcs, il devait chercher à s'entendre avec les Espagnols. Des négociations s'engagèrent donc et Hamida El-Aouda qui avait combattu aux côtés d'El-Mansour dans la dernière campagne et qui se trouvait avec lui à Ben-Aradj, chez les Beni-Rachid, y prit part.

Le comte d'Alcaudete avait résolu de faire une démonstration militaire pour aider au succès de cette tentative de rapprochement[4]. Mais les soldats fatigués par les deux campagnes précédentes étaient peu disposés à entreprendre une nouvelle expédition. Le capitaine-général les décida cependant à le suivre en invoquant l'ordre de l'Empereur et en leur promettant formellement de les rapatrier vers la fin du mois de juin. Il emmena pour cette expédition deux mille fantassins, soixante-dix lances et quelques pièces de canon. L'armée s'avança par

1. Mouley Mohammed avait reçu en effet des secours des Turcs et les Espagnols eurent à les combattre dans la campagne des Beni-Rachid (v. F. de la Cueva, p. 215 et B. de Moralès, p. 292).

2. F. de la Cueva dit, dans le Sahara.

3. *Guerre de Tlemcen*, p. 221.

4. V. pour cette expédition F. de la Cueva, *Guerre de Tlemcen*, 3e journée, p. 201 et suiv.

les Salines jusqu'à l'oued Tlélat (Tililate) où elle s'arrêta pour attendre le résultat des négociations avec les chefs arabes, négociations dont fut chargé l'alcade de Mers-El-Kébir, Garcia de Navarrette. Pendant ce temps une reconnaissance fut envoyée vers l'Habra. Les négociations réussirent complètement [1] et, quelques jours après, les délégués d'El-Mansour et d'Hamida vinrent arrêter les dernières conditions du traité et jurèrent de l'observer fidèlement. Une entrevue, dans laquelle les otages devaient être livrés par les deux chefs, fut décidée [2].

Le Comte alors se porta au devant de ses alliés à la tête de toute son armée rangée en bataille. El-Mansour et Hamida furent accueillis par des salves d'artillerie et de mousqueterie et au son des tambours et des trompettes. Après l'échange de compliments, les deux chefs très flattés de cet accueil livrèrent leurs otages. Mais le Comte, voulant les frapper d'étonnement par sa générosité, les leur rendit après avoir pris l'avis de ses officiers. Hamida, touché de cette confiance, déclara que si l'Empereur attaquait de nouveau Alger, il le soutiendrait avec trois mille cavaliers et deux mille fantassins et qu'il entraînerait avec lui un autre chef influent [3].

Puis l'armée grossie de deux mille cavaliers indigènes se

1. C'est peut-être à ce moment qu'il faut rapporter l'acte de loyauté chevaleresque attribué par B. de Moralès à El-Mansour (p. 292) et raconté d'une façon assez obscure : El-Mansour aurait été invité par le Comte à livrer le roi, son ennemi (qui ne pouvait être que Mohammed) qu'il tenait en son pouvoir, avec promesse qu'on éléverait au trône son neveu alors fugitif (c'est-à-dire Abdallah ou Ahmed). Mais il ne le voulut pas et informa de l'approche des Espagnols le roi qui s'enfuit.

2. Nous ne connaissons pas les clauses de ce traité, mais on peut supposer que le Comte promettait sa protection aux deux chefs qui devaient en échange l'assister et que de plus le prétendant de Tlemcen, Abdallah, devait rester le vassal de l'Espagne.

3. On se souvient que c'était à peu près l'engagement pris par Hamida en 1536.

dirigea sur Ben-Aradj [1]. Le roi Mouley Mohammed occupait dans cette région la place de Mascara qui était défendue par quatre cents arquebusiers turcs et deux mille Maures. Ces troupes reçurent des renforts [2] et se disposèrent à surprendre les Espagnols pendant la nuit ; mais un transfuge en avertit ceux-ci et les dispositions nécessaires furent prises. Lorsque les Turcs et les Maures se présentèrent, ils trouvèrent devant eux des adversaires prêts à leur répondre et la nuit se passa ainsi à tirailler. Le jour venu, l'ennemi, voyant qu'il allait être lui-même attaqué, se retira vers le sud. On le poursuivit durant quatre heures, mais sans l'atteindre [3].

Après ce succès, El-Mansour et Hamida demandèrent l'autorisation de lever des troupes pour aller soutenir Abdallah et son frère Ahmed. Mouley Mohammed avait essayé vainement d'obtenir l'appui du Comte.

Les deux grands chefs une fois partis, le capitaine-général parcourut la région qui s'étend à l'est du lac de Misserghin [4], soumettant les indigènes sur son passage. Mais il faillit être surpris par les gens de Meliona qui lui dressèrent une embuscade. Il se laissa entraîner dans une poursuite avec soixante cavaliers seulement [5] et fut tout à coup entouré par plus de six cents ennemis. Il se défendit avec acharnement derrière un fossé qui entourait un olivier isolé et sa résistance donna au reste de l'armée le temps d'accourir. Cette rencontre reçut le

1. Petit village. Les Espagnols y trouvèrent des fruits en abondance et l'abus qu'on en fit amena même des maladies.

2. Elles comptaient lors de la rencontre environ 15.000 hommes.

3. El-Mansour et Hamida ne voulurent pas que leurs hommes prissent part à la poursuite sous prétexte qu'ils avaient presque tous des parents ou des amis parmi leurs adversaires.

4. F. de la Cueva appelle cette région Zafina. La Zafina est, selon Marmol, une grande habitation (lieu habité) près d'Oran, où il y a des douars arabes et berbères. Selon Diégo Suarez, on donne ce nom à toute agglomération.

5. D'après B. de Moralès, il y avait 40 chrétiens et 20 Maures (p. 292).

nom de combat de l'Aceituno, de l'olivier. Afin de punir les ennemis, le Comte fit incendier leurs moissons et cet incendie s'étendit jusqu'aux bords du rio Salado [1].

Enfin le Comte revint à Oran [2], le 24 juin, jour de la Saint-Jean. Il y trouva deux capitaines, Varaez et Aguilera, qui venaient sur l'ordre de l'Empereur chercher les troupes pour les emmener en Sardaigne. La flotte sur laquelle montèrent deux mille hommes se dirigea vers Barcelone, tandis que les autres soldats, qui ne devaient pas tenir garnison à Oran, partaient pour Malaga [3]. Le capitaine-général lui-même s'embarqua pour ce port et alla se reposer dans ses domaines [4]. Si l'on en croit un de ses historiographes [5], il était alors très pauvre malgré les campagnes qu'il venait de diriger, si pauvre même qu'il dut emprunter de l'argent pour aller en Espagne.

Ce fut encore son fils Alonso qui le remplaça [6]. Il dirigea plusieurs razzias. Ayant appris que des galères turques se trouvaient dans le port d'Arzeu, il s'y rendit, surprit les ennemis au moment où ils débarquaient leurs vivres et en tua ou en prit beaucoup [7]. Le roi Mouley Mohammed avait envoyé des troupes pour empêcher l'approvisionnement d'Oran où les vivres manquaient. Pendant une sortie de don Alonso, le

1. C'est-à-dire dans toute la plaine de la Mléta.

2. F. de la Cueva prétend qu'avec les 2.000 hommes qu'il avait le Comte pénétra jusqu'à 27 lieues dans l'intérieur du pays, c'est-à-dire jusqu'à 250 kilomètres environ de la côte, mais rien ne justifie cette assertion.

3. *Guerre de Tlemcen*, p. 229; B. de Moralès, p. 294.

4. Il se serait rendu aussi en Belgique d'après M. Cat (*De Caroli V in Africa...*, p. 61) afin d'obtenir des troupes et de pouvoir continuer la lutte contre les Turcs, mais il n'obtint que 4.000 hommes.

5. B. de Moralès, *loc. cit.*

6. Ces différents intérim de peu de durée ne sont pas indiqués sur la Liste des Capitaines-généraux d'Oran (v. Arch., 8e liasse et La Prim., p. 312).

7. B. de Moralès, p. 297.

canon de la place lui apprit que les Maures couraient la plaine. Il prit aussitôt d'habiles dispositions et mit l'ennemi en déroute en faisant prisonnier leur chef, le caïd Bullaharraz [1]. Celui-ci livra pour sa rançon des quantités considérables de blé dont on avait grand besoin.

Peu après le Comte revint à Oran et Alonso se rendit en Espagne où il se maria. Vers cette époque, les Turcs aidés des Arabes firent une nouvelle tentative pour surprendre Oran. Au nombre d'un millier, ils s'embusquèrent près du Château-Neuf (Raçalcazar) et surprirent une patrouille. Mais le Comte sortit aussitôt et les mit en déroute après un brillant engagement [2]. Cette défaite des Turcs semble avoir eu pour conséquence un nouveau changement de souverain à Tlemcen. Abdallah trahi par des chefs arabes chez lesquels il s'était réfugié avait été assassiné [3]. Il est probable qu'El-Mansour put avec l'aide d'une petite troupe espagnole renverser Mouley Mohammed et placer sur le trône le jeune frère d'Abdallah, Mouley Ahmed, qui était à la fois son neveu et son gendre [4]. Quant à Mouley Mohammed, ne pouvant obtenir l'appui des Espagnols, il s'adressa de nouveau à ses protecteurs, les Turcs, dont il s'était depuis longtemps déclaré le vassal [5].

1. Suivant M. Franc. Michel, c'est Bou-Lakhraz, l'homme aux boucles (v. *Bull. Soc. de géogr. et d'arch. d'Oran*, fasc. XLI, p. 137).

2. Suivant l'usage, on rapporta un grand nombre de têtes coupées que l'on suspendit aux portes d'Oran.

3. V. Marmol, f° 187.

4. V. Marmol, f° 187 v°. Fey (p. 88) confond Mouley Mohammed et son frère Ahmed. Ce dernier est évidemment le prince que B. de Moralès appelle Montaraz (p. 302). Il convient de dire cependant qu'il est difficile d'établir la vérité au milieu de ces prétendants dont les noms changent avec les documents. Quant à la chronologie, elle est plus qu'incertaine. Il serait nécessaire d'avoir quelques documents officiels, par exemple les lettres et rapports du Comte d'Alcaudete, pour éclairer cette partie de l'histoire d'Oran.

5. On disait même qu'il faisait frapper la monnaie au coin d'Alger et

A ce moment le roi d'Alger était Hassan-Pacha, fils de Kheir-Eddin. Il se laissa aisément convaincre par le roi déchu[1], et, en juin 1545, il se mit en route avec trois mille Turcs et renégats, mille spahis à cheval et dix canons. Hamida El-Aouda qui s'était de nouveau soumis aux Turcs lui donna deux mille cavaliers. Cette armée arriva rapidement à Tlemcen. Le roi, qui sans doute malgré l'appui d'El-Mansour n'avait pas beaucoup de partisans à cause de son alliance avec les Espagnols, s'enfuit aussitôt et Hassan put rétablir son vassal sur le trône. Il reçut de lui de grosses sommes d'argent et repartit pour Alger en laissant à Tlemcen une garnison turque[2].

El-Mansour ben-Bogani ne se résigna pas à la ruine de son neveu. Il s'était réfugié d'abord au Maroc[3]. Mais il vint ensuite à Oran accompagné de ses deux fils qu'il offrit comme otages. Il négocia un traité d'alliance[4] et passa en Espagne avec le Comte[5] afin d'obtenir de l'Empereur l'autorisation d'entre-

que l'on récitait la khotbah au nom du sultan de Constantinople (v. Abbé Bargès, *Compl. de l'hist. des Beni-Zeiyan*, p. 451 ; v. aussi Arch., 2e cart., 3e liasse, 59, Appendice II).

1. Suivant Haëdo (*Epit. des rois d'Alger*, p. 74) Mouley Mohammed (qu'il appelle Ahmed) se serait enfui au Maroc et ce serait un autre frère qui aurait obtenu l'appui des Turcs. B. de Moralès parle d'un prince appelé Montaraz; nous avons vu que ce Montaraz devait, selon nous, être identifié avec Ahmed, le neveu d'El-Mansour, élevé sur le trône vers 1545. Ce fut donc probablement Mouley Mohammed qui se rendit à Alger.

2. Cela résulte du récit des négociations qui eurent lieu entre Alcaudete et Hassan-Pacha, dont on verra le récit un peu plus loin.

3. Selon B. de Moralès il fut un moment prisonnier du roi de Dubudu ou Doubdou au Maroc, mais parvint à s'échapper (p. 302).

4. Diego Suarez dit qu'il s'agissait de mettre El-Mansour lui-même sur le trône. Mais c'est évidemment une erreur et il soutenait en réalité son neveu Ahmed (v. B. de Moralès, *loc. cit.*).

5. C'est probablement ce voyage dont la Liste des Capitaines-généraux nous donne la date : le Comte serait parti d'Oran le 4 décembre 1545 et y serait revenu le 7 juillet 1546 (v. Arch., 2e cart., 8e liasse, V. Appendice VI).

prendre une expédition. El-Mansour offrait de payer les troupes qu'on lui fournirait. Charles-Quint autorisa donc la levée de deux mille recrues que le comte d'Alcaudete trouva en Andalousie [1]. Le capitaine-général s'embarqua emmenant avec lui la moitié de cette troupe et laissant à Malaga l'autre moitié qui devait le rejoindre un peu plus tard. Arrivé à Oran, il prit les mille soldats qu'il amenait, leur adjoignit cent cinquante cavaliers et six cent cinquante fantassins de la garnison, et marcha contre le village de Canastel. Il voulait punir les habitants qui avaient reçu des armes pour se défendre contre les Turcs et qui, tout au contraire, les avaient bien accueillis et leur avaient livré les armes. On en prit deux cents et l'on en pendit trois des principaux. Cet acte de vigueur rétablit la sécurité dans la région [2].

Le Comte se mit ensuite en campagne dans les premiers jours de juillet 1547 [3]. Outre les nouvelles recrues, il emmenait les vieilles troupes de la garnison, ne laissant que ce qui était nécessaire pour garder la place. Il emportait dix pièces d'artillerie.

Le général se dirigea d'abord sur Agobel (Arbal) [4] où vint le rejoindre El-Mansour suivi de cinq mille cavaliers. Beaucoup de chefs vinrent faire leur soumission. Les Maures offrirent au capitaine-général le spectacle d'une grande fantasia rappelant les épisodes d'un combat qu'ils avaient récemment

1. V. Marmol, f° 187.

2. Selon Marmol, la razzia de Canastel aurait eu lieu seulement en 1556 après la levée du siège d'Oran par les Turcs (f° 207).

3. Marmol dit en effet que lorsqu'il rentra à Oran le 30 août il y avait 57 jours qu'il en était sorti. Diégo Suarez place cette expédition en 1546. Mais B. de Moralès qui est plus précis et que confirme ici Marmol dit que l'expédition de Mostaganem qui suivit immédiatement celle-ci eut lieu en août 1547 (p. 101).

4. On voit que le Comte prit la même route qu'avait suivie en 1535 A. Martin de Angulo.

livré à trois cents Turcs. Pour décider les Arabes à combattre, un de leurs chefs avait mis sur des chameaux six de leurs plus belles jeunes filles et avait dirigé les montures vers l'ennemi; il avait alors fallu se battre et les Turcs avaient été vaincus. Les Maures représentèrent le simulacre de cette bataille avec leurs démonstrations et leurs cris ordinaires. Le camp fut installé dans la ville ruinée d'Arbal. On y resta trois jours, en attendant l'arrivée des mille recrues laissées à Malaga. Ne les voyant pas venir, le Comte se dirigea vers la route de Tlemcen faisant encore deux haltes, l'une de dix jours, l'autre de seize[1]. Enfin il apprit que les navires amenant les soldats se trouvaient près du cap Figalo sans qu'on pût débarquer à cause du vent contraire. Il marcha au devant de ces troupes, les rejoignit et les ramena au camp.

Il atteignit ensuite les ruines de Cénan[2] et là il connut l'approche d'Hassan-Pacha qui venait au secours de son vassal avec des forces considérables[3]. Le capitaine-général voulut le prévenir et marcher à sa rencontre. Mais il exigea tout d'abord des chefs indigènes un serment solennel de fidélité[4].

1. Cette dernière halte fut faite près d'une mosquée que le traducteur de Marmol, d'Ablancourt, appelle la Rabita del Ziz et qui se trouvait certainement dans la vallée de cet oued, située à l'ouest du lac de Misserghin. et qui, selon nous, n'est autre que celle du rio Salado (Trad. de Marmol, t. II, p. 350).

2. L'antique Casr-Ibn-Sinan près de la moderne Aïn-Temouchent.

3. B. de Moralès dit qu'il avait 12.000 hommes (p. 303), mais Haëdo, qui d'ailleurs se trompe en plaçant cette expédition en 1548, dit qu'il emmenait 3.000 Turcs et renégats, 1.000 spahis à cheval et 2.000 Maures fournis par le roi de Ténès (Hamida) ; enfin il aurait eu huit canons qu'il envoya par mer à Ténès. Il est vrai qu'Haëdo attribue au comte d'Alcaudete une armée de 6.000 hommes sans compter 6.000 cavaliers arabes, et ce chiffre est exagéré, la garnison d'Oran n'ayant certainement pas pu fournir 4.000 hommes. En tout cas il nous semble certain que Marmol qui parle de 1.200 Turcs seulement s'est encore trompé (v. Haëdo, *Epit. des Rois d'Alger*, p. 75. — Marmol, f° 188 r°).

4. On suspendit, d'après Marmol (*loc. cit.*), un Coran à un turban dont

Il semble qu'à ce moment les habitants de Tlemcen aient éprouvé des craintes, ou bien qu'ils aient été fatigués du joug des Turcs, car ils offrirent à El-Mansour de les chasser et de lui ouvrir leurs portes pourvu qu'il n'amenât point les chrétiens. Il repoussa du reste ces propositions qui ne lui inspiraient aucune confiance.

Les Espagnols et leurs alliés revinrent sur Arbal par le même chemin qu'ils avaient suivi [1], et arrivèrent à l'oued Tlélat [2]. Les Turcs de leurs côté étaient parvenus jusqu'au Sig. Le Comte s'approcha de leur camp, sans se douter du reste qu'ils fussent si près, et une bataille parut imminente.

C'est à ce moment que se produit un brusque changement. Le vice-roi d'Alger renonça tout à coup à son expédition et se hâta de traiter avec son adversaire. Il avait appris pendant la nuit qui précéda le jour fixé pour la bataille que son père Kheir-Eddin était mort [3]. Soit que la douleur l'absorbât entièrement, soit plutôt qu'il craignît de voir sa propre situation compromise, il voulut revenir aussitôt à Alger. Le traité fut vite conclu : les Turcs devaient évacuer Tlemcen et Hassan reconnaissait Ahmed [4] comme roi sans s'opposer à ce qu'il fût

deux cavaliers tenaient les extrémités; tous les chefs passant dessous et mettant la main sur le livre sacré juraient de faire ce que le Comte ordonnerait. B. de Moralès confirme que les Maures jurèrent au Comte de ne point l'abandonner et de le suivre jusqu'à Alger s'il le fallait (p. 304).

1. Ce nouvel exemple montre qu'il existait bien une route au sud de la lagune de Misserghin; et que cette route passait par Aïn-El-Arba, car Marmol dit qu'on passa par Arbe de Meliona.

2. Marmol dit : le Rio de Férilet (*loc. cit.*). Balt. de Moralès dit : « Tililet que es un rio » (*loc. cit.*).

3. Suivant Haëdo, qui explique ainsi la retraite précipitée de Hassan, la nouvelle lui fut apportée par un envoyé du roi de France, le chevalier de Lanis, ou plutôt, d'après M. de Grammont, d'Albisse.

4. C'est Ahmed, suivant Marmol (*loc. cit.*) et B. de Moralès. Seul Diego Suarez se trompe en disant que le Comte marchant sur Tlemcen apprit avant d'y arriver que les Turcs s'étaient enfuis.

vassal de l'Empereur. En vertu de cette convention la garnison turque sortit de cette ville [1].

Hassan parti, l'expédition espagnole devenait inutile. Le Comte résolut de diriger ses forces sur Mostaganem. El-Mansour refusa de le suivre, malgré son serment, parce que, disait-il, sa présence était nécessaire à Tlemcen. Ils se séparèrent donc [2].

1. Il se produisit là un accident caractéristique : les Espagnols exigèrent que l'étendard turc fût abaissé et plié parce qu'il ne devait pas flotter devant celui de l'Empereur (v. Marmol et B. de Moralès, *loc. cit.*).

2. El-Mansour marcha sur Tlemcen et y fut bien reçu (v. Diego Suarez, p. 102).

CHAPITRE X

LA DEUXIÈME EXPÉDITION DE MOSTAGANEM (1547)

Le Comte se mit en marche sur Mostaganem. Il avait envoyé son fils, don Martin, à Oran pour y chercher l'artillerie qui lui était nécessaire [1]. Diégo Ponce de Léon, qui remplaçait le gouverneur, donna les canons et les munitions et don Martin rejoignit son père à l'endroit fixé, sur les bords du Sig ou de l'Habra.

De là, le général continua sa marche et, le 21 août [2], il arrivait à Mazagran. Le jour même il s'avança jusqu'aux abords de Mostaganem et engagea le combat en faisant tirer plus de cent coups de canon contre les murailles. Les Turcs qui défendaient la ville essayèrent de riposter avec deux fauconneaux qui furent vite démontés. Le Comte fit en même temps opérer autour des remparts une reconnaissance pendant laquelle les assiégés firent une sortie. On continua pendant quelques jours à tirailler ainsi sans résultats. On avait cependant appris par des prisonniers qu'il n'y avait à Mostaganem que quarante-deux Turcs pour diriger la résistance. Voyant le peu d'effet de son attaque, le Comte changea son camp de place et, comme la poudre commençait à manquer, il envoya un brigan-

1. Marmol dit qu'il alla lui-même chercher l'artillerie à Oran. Le récit de B. de Moralès semble plus exact, d'autant que Diego Suarez le confirme.

2. Cette date fournie par Marmol (f° 189 v°) est confirmée par B. de Moralès qui dit : deux jours avant la Saint-Barthélemy.

tin en chercher à Oran[1]. Mais ce retard permit à la ville assiégée de recevoir d'importants renforts. Les Turcs qui avaient évacué Tlemcen apprirent la marche des Espagnols sur Mostaganem et s'y portèrent ausitôt. Ils y pénétrèrent amenant avec eux un grand nombre de Maures[2].

Cependant, la brèche étant assez large, le Comte résolut de donner tout de même l'assaut. Malheureusement l'indiscipline des troupes fit tout manquer. Le 27 août, tandis que le général donnait les ordres pour l'assaut qui devait être livré le lendemain, un capitaine chargé d'occuper un faubourg voisin de la brèche crut qu'il pourrait y pénétrer facilement et s'y précipita. Les Turcs d'abord parurent prêts à se retirer; mais lorsqu'ils virent le désordre qui régnait parmi les assaillants, ils ripostèrent et leur tir fit beaucoup de victimes, entre autres le mestre-de-camp général. Voyant le nombre des morts, le Comte fit sonner la retraite. Les assiégés poursuivirent alors les Espagnols, marchèrent sur leur batterie et faillirent s'en emparer[3].

La situation des chrétiens devenait très grave d'autant plus

1. Suivant B. de Moralès dont le récit du reste complète et confirme celui de Marmol, Diégo Ponce de Léon envoya aussi de grosses pièces d'artillerie. On voit d'autre part quelle négligence présidait toujours aux préparatifs d'expédition puisqu'au bout de trois ou quatre jours la poudre manquait. Il semble que les Espagnols fussent convaincus qu'ils n'avaient qu'à paraître pour vaincre.

2. Marmol dit que les Turcs de Tlemcen avaient rejoint Hassan-Pacha, mais il ajoute plus loin que ce sont ces mêmes Turcs qui vinrent à Mostaganem. B. de Moralès dit qu'il y avait dans ce renfort 800 Turcs et 10.000 auxiliaires. Marmol parle de 25.000 Maures.

3. Le récit de Marmol est ici très différent : suivant lui, l'assaut aurait été donné conformément aux ordres du Comte par quinze compagnies, pendant que les trois autres restaient à la garde du camp. Après une heure de lutte acharnée les assaillants auraient été repoussés et poursuivis dans leur camp en perdant 200 hommes tués et 250 blessés. Nous avons préféré suivre le récit de B. de Moralès qui fut probablement un témoin oculaire, et qui explique mieux les causes de l'échec.

que la confusion qui s'était produite pendant l'attaque avait naturellement contribué à augmenter la démoralisation après l'échec. Il fallait songer à éviter un désastre complet. Quelques officiers conseillaient au général d'enclouer les canons, de mutiler les chevaux et d'embarquer les troupes pendant la nuit sur quelques navires qui se trouvaient près du rivage. Le Comte s'y refusa énergiquement, préférant mourir, disait-il ; et grâce à son activité, lorsque le jour parut, toute l'armée se trouva rangée sur le rivage pour protéger l'embarquement des blessés. On n'avait abandonné qu'une grosse pièce dont l'essieu s'était brisé et que l'on encloua. On transporta aussitôt sur les navires les blessés et les malades.

Mais, à ce moment, les Turcs, informés de la retraite des Espagnols[1] et croyant qu'ils allaient tous partir par mer, sortaient avec des forces considérables dans l'espoir de les anéantir complètement. La chaleur suspendit la lutte pendant le milieu du jour. Vers le soir, deux mille Arabes se placèrent en arrière des chrétiens, tandis que les Turcs les attaquaient du côté du sud et que la grosse masse des fantassins s'avançait le long de la mer[2]. Leur tactique était évidemment d'envelopper leurs ennemis et de les éloigner de la plage. Le découragement était tel parmi les Espagnols qu'ils ne songeaient qu'à fuir. Ils furent cependant sauvés grâce au sang-froid du Comte et à la bravoure de son fils, don Martin, et de l'alcade d'Oran, don Luis de Rueda. Le général disposa deux compagnies en face des deux mille cavaliers qui menaçaient les derrières de son armée. Luis de Rueda réunit une soixantaine de cavaliers avec lesquels il chargea les Turcs pendant que don Martin, ramenant au combat les soldats qui fuyaient vers la mer, les rangeait en bataille pour soutenir l'attaque.

1. Par deux traitres chrétiens, suivant Marmol (f° 190 r°).
2. B. de Moralès, *loc. cit.*

La charge fut si impétueuse que les Turcs voyant leur opération manquée s'enfuirent vers Mostaganem. Si les Espagnols avaient eu assez de cavalerie, ils auraient peut-être pu s'emparer de la ville à ce moment[1]. Mais ils étaient trop heureux d'avoir échappé au terrible danger qui les menaçait.

La bataille terminée, on acheva d'embarquer les blessés, et le Comte ayant rallié ses troupes reprit la route d'Oran[2]. La première nuit, l'armée alla sans doute jusqu'à la Macta qu'elle passa le lendemain. A ce moment elle eut à repousser une attaque. Elle atteignit enfin Arzeu et, le jour suivant, le Comte rentrait à Oran. Cette fois encore il avait échoué; comme en 1543, il avait ainsi perdu le bénéfice de sa campagne heureuse du côté de Tlemcen.

Les causes de l'insuccès étaient d'ailleurs à peu près les mêmes : préparatifs insuffisants, manque de munitions, renseignements trop incomplets sur les ressources de l'ennemi. Mais il faut ajouter que l'organisation et le recrutement défectueux de l'armée, l'absence d'expérience militaire et de discipline chez les soldats, défauts si graves en présence d'ennemis nombreux et combattant d'une manière toute particulière, contribuèrent pour une bonne part à provoquer la défaite des Espagnols. Si le comte d'Alcaudete doit supporter une grande partie des responsabilités, il serait injuste de ne pas ajouter qu'il aurait pu obtenir des résultats tout différents si l'on avait mis à sa disposition les ressources militaires et financières qui

1. C'est du moins ce que prétend B. de Moralès.

2. M. Franc. Michel traduit le passage de B. de Moralès relatif au départ : « on embarqua ce qui restait de l'artillerie, les blessés, puis nous tous, et la nuit nous fîmes voiles, etc. (*Bull. Soc. de géogr. et d'arch. d'Oran*, fasc. XLI, p. 148). Le texte même nous paraît avoir un autre sens conforme du reste au récit de Marmol et de Diego Suarez (« embarcose lo que restaba de la artilleria y heridos, y nosotros, en siendo de noche, fuimos la vuelta de Arzeo... »). Il ne s'agit donc pas d'un retour par mer (v. B. de Moralès, p. 313).

étaient nécessaires[1]. Quant à sa bravoure sur le champ de bataille, à son sang-froid, à son habileté même, on avait pu en voir dans cette malheureuse expédition de nouvelles et admirables preuves.

Le comte d'Alcaudete ne sembla pas du reste avoir renoncé à prendre Mostaganem. Il se mit à négocier avec un Maure influent que l'on avait fait prisonnier pendant le siège[2] et dont le frère se trouvait dans cette ville. Pendant ce temps arrivèrent les galères, commandées par don Bernardino de Mendoza, dont le concours eût été précieux. Mais au dernier moment, lorsque l'artillerie était déjà embarquée, la flotte reçut contre-ordre et il fallut renoncer à ce projet[3].

Le Comte dut se borner à marcher vers Arzeu où le roi de Tlemcen devait envoyer le blé qui représentait son tribut, et au retour on razzia quelques douars[4]. « Ainsi se termina la guerre si pénible de cette année[5] ».

1. On peut rapprocher l'échec de 1546 du siège de Constantine de 1836. Les mêmes causes amenèrent les mêmes résultats et l'on put constater le même héroïsme des chefs dans la défaite.

2. C'était, dit B. de Moralès, le frère du pape des Maures.

3. Il y avait, semble-t-il, rivalité entre le gouverneur d'Oran et l'amiral espagnol.

4. Il suffisait que l'on eût des soupçons contre les Maures soumis pour qu'on les razziât. Dans cette circonstance l'armée espagnole revenant d'Arzeu fut harcelée par des Maures. On soupçonna que c'était des douars soumis qui avaient rompu leur traité et on les razzia en leur faisant 450 prisonniers en leur prenant 10.000 têtes de bétail.

5. B. de Moralès, p. 315.

CHAPITRE XI

LES AFFAIRES DE TLEMCEN ET L'INTERVENTION MAROCAINE (1547-1555)

Que se passa-t-il à Tlemcen après la retraite d'Hassan-Pacha ? Il est difficile de le savoir exactement. Il semble cependant que l'échec de Mostaganem ait eu pour conséquence de relever le parti turc, que Mouley Mohammed soit de nouveau rentré dans sa capitale avec l'aide de ses anciens protecteurs [1] et que les Espagnols ne l'aient pas inquiété. Du reste le Comte était parti pour l'Espagne où il avait ramené ses troupes et il avait laissé pour le remplacer son fils, don Martin, avec Diégo Ponce de Léon comme lieutenant.

La sécurité laissait toujours à désirer dans la banlieue d'Oran, et fréquemment les Maures s'approchaient tout près des murailles pour tenter des surprises. Les Turcs prenaient quelquefois part à ces attaques [2].

En 1549, le Comte revint d'Espagne avec quelques troupes. Il parcourut le territoire d'Oran, la Zafina et alla châtier des Maures qui, bien que soumis, avaient accueilli des ennemis et

1. Diego Suarez dit nettement qu'en 1548 les Turcs revinrent occuper Tlemcen (p. 103). Marmol prétend que Mouley Hamete Ben Zeyen (c'est-à-dire Mouley Mohammed, comme nous l'avons vu) régna paisiblement jusqu'à sa mort qui paraît être survenue en 1550. Il confirme donc le rétablissement de la suzeraineté turque.

2. Diego Suarez parle d'une petite troupe (mahala) de Turcs qui, en 1549, vint sous la conduite d'un tambour renégat s'embusquer près du Raçalcazar. Ils surprirent un détachement et le repoussèrent jusqu'à la porte du Château (*loc. cit.*). Peut-être cet engagement est-il celui dont il a été question plus haut et qu'il faut placer vers 1544 ou 1545 (v. p. 114).

facilité leurs tentatives. Mais l'expédition ne réussit pas très bien, parce que les rebelles étaient nombreux. On prit seulement quelques captifs et un peu de bétail. Au retour il fallut encore tirailler. Ce butin médiocre fut cependant bien reçu car, d'après le chroniqueur, les Espagnols n'avaient pas touché d'argent depuis longtemps [1]. Cet acte de vigueur n'effraya point les Maures qui peu après tentèrent une nouvelle surprise. Ils se cachèrent dans un ravin voisin de la ville et essayèrent d'enlever le troupeau qui était allé paître dans le ravin de Raz-El-Aïn sous la garde d'une compagnie. La Tour des Saints donna l'alarme en sonnant la cloche, et le Comte sortit avec ses troupes. Mais il rentra bientôt parce qu'on lui dit que les Maures étaient peu nombreux. A ce moment parurent deux ou trois cents cavaliers qui s'étaient bien dissimulés. Le capitaine-général envoya Diégo Ponce les repousser, et le fils de cet officier, Alonso Martin, déjà connu pour sa bravoure malgré sa jeunesse, se distingua en triomphant dans un véritable combat singulier de l'un des principaux chefs maures [2].

En somme, le gouverneur d'Oran se débattait toujours au milieu des mêmes difficultés. Ne pouvant tenir tout le pays, faute de troupes et d'argent, il en était réduit, après chaque expédition même victorieuse, à se renfermer dans sa forteresse où bientôt l'ennemi venait le harceler. Les Maures soumis n'étaient fidèles qu'autant qu'ils redoutaient leurs maîtres espagnols. Mais ils étaient trop durement traités pour ne pas être toujours prêts à la rébellion, et le fanatisme religieux, à

1. V. B. de Moralès, p. 331.

2. Il n'y a du reste pas d'expédition ou de sortie où ne se produise un épisode semblable. Les batailles même se réduisaient souvent à des combats individuels et la guerre que se faisaient les chevaliers espagnols et maures conservait le caractère féodal.

défaut d'autre cause, en faisait des alliés gagnés d'avance aux Turcs ou aux autres adversaires des Espagnols.

Fatigué de n'arriver à aucun résultat, le Comte repartit pour l'Espagne en 1550. Il se rendit d'abord à Valladolid où se trouvaient la Cour et le prince Maximilien, fils du roi de Bohême [1], qui gouvernait en l'absence de l'Empereur. Il passa ensuite en Allemagne [2] afin d'y voir l'Empereur lui-même. Il sollicitait pour l'un de ses fils la charge de général des galères qui appartenait alors à don Bernardino de Mendoza. Il offrait d'entretenir la flotte à moins de frais que celui-ci. L'Empereur accorda au Comte ce qu'il demandait ; mais ensuite don Philippe, qui gouvernait l'Espagne au retour du capitaine-général, lui refusa les galères que conserva don Bernardino.

L'absence du Comte se prolongea cette fois durant quatre années. Il fut encore suppléé par don Martin ; mais il y eut des dissentiments entre le jeune gouverneur intérimaire et Diégo Ponce dont il ne voulait pas toujours écouter les conseils [3]. Don Martin dirigea un certain nombre de petites expéditions et razzia notamment une importante caravane chargée de sel des salines d'Arzeu.

Tandis que les Espagnols se bornaient à se défendre et à châtier les Maures lorsqu'ils s'approchaient trop près d'Oran, il se passait à Tlemcen de graves événements et une nouvelle intervention s'y produisait. Jusqu'alors il n'y avait guère eu dans ce royaume de rivalité qu'entre les Turcs et les Espa-

1. B. de Moralès dit que c'était le roi de Bohême lui-même. Mais à cette époque le roi Ferdinand était en Allemagne avec Charles V et le prince Philippe, et c'était son fils Maximilien qui depuis le mois d'octobre 1548 gouvernait l'Espagne. Philippe n'y revint qu'en juillet 1551 (v. Ferreras, t. IX, p. 303 et 315).

2. V. Diego Suarez, p. 104. B. de Moralès dit que le Comte alla en Flandre, mais Charles V était à cette époque en Allemagne.

3. V. B. de Moralès, p. 336.

gnols. En 1551, les Marocains tentèrent à leur tour d'y jouer un rôle prépondérant.

Le maître de Fez était alors un usurpateur heureux, le chérif Mohammed El-Mehdi[1] qui, après avoir enlevé la ville de Maroc à son frère Abou 'l-Abbas, venait de prendre Fez au sultan mérinide Ahmed[2]. Les habitants de Tlemcen toujours mécontents de leur gouvernement s'adressèrent à lui. Il est probable que Mouley Mohammed mourut vers cette époque; son successeur élevé au trône avec l'appui des Turcs fut un de ses frères, Mouley Hassan, ou plutôt Ahmed[3]. Mais bientôt ce dernier se fatigua du joug de ses protecteurs et s'entendit avec le comte d'Alcaudete. Il renouvela sans doute avec lui l'ancien traité de vassalité. Les habitants de Tlemcen invitèrent alors le grand prince de l'ouest à venir chasser ce roi qui était l'ami des chrétiens et qui les accablait d'impôts pour payer le tribut aux Espagnols[4]. Le chérif accueillit bien cette demande, mais il ne tenait pas à se brouiller avec les Turcs et il conclut peut-être un traité avec eux[5]; mais cet accord en tout cas ne dura pas longtemps, car dès le mois de décembre 1550, les rapports entre eux étaient très tendus[6].

1. La *Nozhat-Elhadi* l'appelle Abou-Abdallah Mohammed Eccherk-El-Mahdi.

2. V. Mercier, p. 65 et suiv.

3. C'est du moins ainsi que l'appelle Marmol (f° 190 v°). Ce Hassan doit-il être identifié avec Ahmed dont il a été question? Cela semble probable, car, d'après Marmol, dès qu'il fut rétabli sur le trône il se brouilla avec ses protecteurs et se rapprocha des Espagnols. Il en serait résulté un soulèvement des Arabes et une intervention des Turcs qui auraient fait fuir Hassan à Oran. En réalité, il dut s'enfuir lors de l'intervention marocaine. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est le récit d'Haëdo suivant lequel les Tlemcéniens écrivirent au chérif pour qu'il les débarrassât de leur roi qui était l'ami des chrétiens (*Épit. des rois d'Alger*, p. 76).

4. Haëdo (*loc. cit.*).

5. C'est ce qu'admet M. Mercier (p. 70 et suiv.).

6. Ceci résulte d'une lettre de M. d'Aramon (13 déc. 1550) qui expos

Au commencement de 1551, le chérif réunit des forces considérables[1] dont il confia le commandement à ses deux fils Mohammed El-Harran[2] et Abdallah. Les fils du chérif entrèrent sans difficulté à Tlemcen dont le souverain s'enfuit à Oran. C'était la fin de la dynastie zianide[3] : Mouley Hassan mourut quelques années plus tard de la peste[4], et le dernier héritier des rois de Tlemcen, devenu chrétien, alla vivre obscurément en Castille dans une résidence ignorée[5].

Il ne semble pas que les princes marocains, maîtres de Tlemcen, aient songé à menacer Oran. Ils parurent au contraire ménager les Espagnols, car ils ne leur firent aucun mal lorsqu'ils passèrent près de la ville en marchant sur Mostaganem[6]. Les tribus arabes, notamment les Beni-Amer, n'accueillirent

que la froideur du sultan de Constantinople à l'égard de la France a pour cause « les intrigues de la France à la cour du chérif de Maroque que les Turcs tiennent pour leur grand ennemi » (v. *Négoc. de la France dans le Levant*, t. II, p. 136, note).

1. Selon Haëdo (p. 76) elles comprenaient 12.000 cavaliers et 10.000 fantassins, dont 5.000 rénégats. Selon M. Mercier (p. 71), l'armée marocaine, beaucoup plus considérable, comptait 21.000 cavaliers. Enfin d'après un document espagnol (v. Cat, *Miss. bibl.*, p. 96), l'armée marocaine comptait 40.000 hommes. Il est vrai que beaucoup de Maures avaient pu s'y joindre, les Galanes de Meliona, par exemple.

2. Diego de Torres l'appelle Arrany, p. 156.

3. Selon l'abbé Bargès (*Compl.*, etc., p. 463 et suiv.), Mouley Hassan aurait été au contraire mis sur le trône par Salah Reis dont il se serait ensuite séparé et qui l'aurait fait déposer par le conseil des ulémas et chasser de ses États en 1554. Ce serait seulement en 1555 que Salah Reis aurait proclamé la réunion de Tlemcen aux États du sultan. Or on verra plus loin que dès 1552 Tlemcen était gouvernée par les Turcs et nous n'avons aucune preuve du fait cité par l'abbé Bargès

4. Marmol dit qu'il mourut de la peste trois ans après ; mais il y a là une erreur, car la peste n'éclata qu'en 1556 ou 1557.

5. Il s'appelait Carlos et reçut de Philippe II un établissement en Castille.

6. « Le bruit courait que l'Arrany avait ordre de son père de ne faire aucun dégât sur les terres de l'empereur Charles-Quint » (Diégo de Torrès, p. 157).

pas bien les envahisseurs et se retirèrent sous les murs de cette place. Les fils du chérif ne prirent pas Mostaganem[1]. A ce moment, en effet, ils apprirent que les Turcs approchaient.

Hassan-Pacha informé des progrès des princes marocains qui, enhardis par leur facile succès, parlaient déjà d'aller conquérir Alger, avait réuni une armée de cinq mille fantassins et mille spahis avec dix canons. Il en donna le commandement à un célèbre renégat corse, Hassan Corso, assisté de deux officiers de valeur, le Turc Safta[2] et le renégat sarde Ali Sardo. Les Beni-Amer et les autres tribus arabes qui s'étaient retirées devant les Marocains rejoignirent les Turcs, tandis que les fils du chérif battaient en retraite en passant près d'Oran[3]. Avec eux s'éloignèrent quelques tribus qui les suivirent[4]. Ils se retirèrent par la route ordinaire d'Oran à Tlemcen, mais furent rejoints par les Turcs à 8 lieues environ de Tlemcen, probablement sur les bords du rio Salado[5]. Les Marocains furent complètement vaincus, Mohammed El-Harran fut tué[6], Abdallah s'enfuit en toute hâte pendant que les Turcs entraient

1. Diégo de Torrès affirme le contraire, mais il ne parle pas de l'expédition turque, ni de la défaite des Marocains. Diégo Suarez dit simplement qu'ils arrivèrent à Mostaganem (p. 105). Haëdo dit qu'ils arrivaient en vue de cette ville quand ils apprirent l'approche des Turcs (p. 78). Enfin la *Nozhat-Elhadi* ajoute qu'ils arrivèrent jusqu'au Chélif, mais ils l'atteignirent peut-être près de Mostaganem (p. 55 de la trad.).

2. C'était probablement le même officier qui en 1547 avait négocié le traité entre le Comte et Hassan-Pacha (v. Marmol, f° 188 v°).

3. « Ils donnèrent, dit Diégo Suarez, un coup d'œil sur Oran et Mers-El-Kébir sans faire de mal aux alentours et sans inquiéter les Maures soumis » (*loc. cit.*).

4. Diégo Suarez affirme que la fameuse tribu des Galanes de Meliona es suivit au Maroc (*loc. cit.*).

5. Haëdo cite la rivière Huexda et dit que la rencontre eut lieu à l'endroit où avait été tué Aroudj, endroit que plusieurs historiens placent sur les bords du rio Salado (p. 78).

6. Sa tête portée à Alger y resta exposée dans une cage en fer au dessus de la porte Bab-Azoun jusqu'en 1573.

à Tlemcen et soumettaient cette malheureuse ville à un nouveau et terrible pillage[1]. Cette fois les Turcs étaient décidés à garder la ville sans même y laisser un fantôme de roi; ils y mirent une garnison et Saffa en fut le gouverneur.

Ainsi avait échoué la tentative marocaine. Mais le conflit subsistait. Les Turcs redoutaient une nouvelle intervention, et, d'autre part, l'attitude des fils du chérif à l'égard des Espagnols montre qu'il s'était produit dès cette époque un rapprochement contre l'ennemi commun.

L'établissement définitif des Turcs à Tlemcen créait un grave danger pour les maîtres d'Oran. Dès 1552 on put s'en apercevoir. En effet le caïd Saffa ayant été rappelé par Hassan-Pacha qui voulait lui confier le gouvernement d'Alger durant son absence[2], le général turc envoyé à Tlemcen pour le remplacer voulut, en passant, menacer Oran ou faire une simple démonstration militaire. Il eut à s'en repentir, il est vrai, car don Martin le surprit et le fit prisonnier[3]. Il fut ensuite relâché sur parole après avoir promis une rançon.

Après l'arrivée du nouveau vice-roi d'Alger, le célèbre Salah Reis, il y eut une tentative de rapprochement entre les

1. Le caïd El-Mansour dont le rôle nous est inconnu dans toute cette période partit probablement avec Abdallah pour Fez où devait le retrouver en 1555 un envoyé du comte d'Alcaudete.

2. Il partit en sept. 1551 d'après Haëdo (p. 82). Saffa, d'après cet auteur, devint ensuite caïd de Ténès où il remplaça Hamida El-Aouda qui mourut en 1552 ou 1553.

3. V. B. de Moralès, p. 340. Le général de Sandoval (trad. par Monnereau, *Rev. afr.*, t. XV, p. 283) en parle d'après une lettre de Pedro de Castro qui est peut-être celle dont la copie est citée par M. Cat (*Miss. bibl.*, p. 79). D'après cette lettre où le général turc est qualifié de roi de Tlemcen, la bataille dans laquelle il fut pris fut dirigée par don Martin et Gabriel de la Cueva. Les Turcs avaient voulu razzier des Maures dont le chef leur avait fait beaucoup de mal. Mais les Espagnols avertis vinrent à leur tour les attaquer et leur infligèrent de grandes pertes. Le général de Sandova appelle ce chef Hamida.

Turcs et le chérif. On convint de prendre pour limites les montagnes qui sont au sud de Melilla[1]. Ce traité du reste ne fut pas observé parce que les Marocains franchirent la frontière ou plutôt parce que Salah Reis se laissa entraîner par un prince mérinide, rival du chérif, Abou-Hassoun[2]. Le vice-roi d'Alger résolut donc d'établir ce prince sur le trône de Fez et, après avoir réuni son armée, il se mit en route dans les derniers mois de 1553 ou au commencement de 1554[3]. Il passa sans doute par les villes du littoral, Ténès, Mostaganem, s'approcha d'Oran[4], puis se rendit à Tlemcen où il fit pendre le général qui avait été assez maladroit pour tomber entre les mains des Espagnols.

Enfin, il pénétra dans le Maroc où il remporta un succès complet. Mohammed El-Mehdi fut vaincu et Abou-Hassoun, maître de Fez, remit à Salah Reis des sommes considérables pour payer les frais de l'expédition. Le vice-roi d'Alger revint ensuite dans ses États, s'arrêtant quelque temps à Tlemcen, à Mostaganem, à Ténès pour y faire réparer les fortifications et régler toutes les affaires de gouvernement[5].

Du reste les résultats de cette brillante campagne ne furent pas durables. Mohammed Mehdi n'était nullement découragé. Aussitôt après le départ des Turcs il reprit l'offensive et marcha contre Abou-Hassoun qui fut assassiné au milieu du combat. Dès lors Mohammed triomphait; il reprit Fez et l'influence

1. V. *Nozhat-Elhadi*, p. 77 et Haëdo, p. 89. Haëdo appelle ces montagnes, montagnes de Malahia et dit qu'elles étaient habitées par les Galanes de Malahia (ou Méliona). Il est possible que cette tribu se fût établie là depuis l'expédition de 1551.

2. V. Haëdo, p. 90 et *Nozhet-Elhadi*, p. 56.

3. M. Mercier dit qu'il partit en sept. 1553, mais Haëdo parle des premiers jours de janvier 1554 et Diégo Suarez donne aussi la date de 1554 (p. 106).

4. Diégo Suarez (*loc. cit.*).

5. Haëdo, p. 92.

turque fut ruinée. C'est sans doute à cette époque que des haines et des intérêts communs rapprochèrent le chérif et les maîtres d'Oran et que commencèrent les négociations dont il sera question plus loin.

Tandis que le comte d'Alcaudete revenait après une absence prolongée reprendre possession de son gouvernement sans avoir rien obtenu de l'Empereur, Salah Reis qui voulait dominer seul sur tout le Maghreb préparait une expédition contre Bougie. Il avait besoin pour cela de toutes ses forces et il rappela la garnison turque de Tlemcen (1555). Le Comte, informé que les Turcs avaient l'intention de passer près d'Oran et de piller les Maures soumis, résolut de les prévenir. Il avait formé le projet de dresser une embuscade au milieu des douars que l'ennemi se proposait de razzier. Malheureusement il en fut empêché par le commandeur de la Madeleine, arrivé depuis quelques jours à Oran pour y faire une inspection et auquel ses instructions permettaient d'intervenir en toutes choses[1]. Le capitaine-général put seulement envoyer une centaine de soldats sous le commandement de don Gabriel de la Cueva, fils du duc d'Albuquerque[2]. Celui-ci devait se contenter de soutenir les

1. Il semble que l'on n'eût plus grande confiance dans les entreprises du Comte, comme du reste on le verra plus loin. Ses échecs répétés inquiétaient sans doute le gouvernement espagnol.

2. Ce jeune seigneur qui avait été envoyé en disgrâce à Oran fut, selon Diégo de Torrès, le héros d'une aventure curieuse. Un renégat espagnol, gentilhomme qui s'était enfui à 14 ans après avoir tué son précepteur, avait été pris par les Turcs et, protégé par Barberousse, se trouvait vers cette époque à Tlemcen. Il défia en combat singulier G. de la Cueva (que Torrès appelle Martin). L'Espagnol fut victorieux, mais se montra généreux et rendit sa lance à son adversaire. Ils se lièrent d'amitié et dans la suite le renégat aurait fourni d'utiles renseignements aux Espagnols durant le siège de 1556. Menacé par les Turcs, il aurait fini par s'enfuir et Diégo de Torrès affirme l'avoir vu vers 1560 chez le duc d'Albuquerque (p. 161 et suiv.). Ces épisodes chevaleresques sont d'ailleurs assez fréquents. Il y eut en 1553 un combat singulier entre vingt chevaliers chrétiens et autant de Maures. Les premiers furent vainqueurs et le souvenir en fut consacré

Maures alliés et de les protéger. Mais ses soldats, lorsqu'ils virent les Turcs, se jetèrent sur eux et en tuèrent quelques-uns. Cet engagement n'eut pas de conséquences et les Turcs continuèrent leur marche sur Alger.

Salah Reis alla donc mettre le siège devant Bougie et la ville dut se rendre après une lutte acharnée (28 sept. 1555). Ce brillant succès devait naturellement produire une profonde impression dans tout le Maghreb. Les Turcs allaient en être les maîtres incontestés. Les Espagnols directement menacés, le chérif de Fez, qui n'avait pas moins à redouter, devaient presque inévitablement s'entendre. Du reste depuis plusieurs mois des négociations étaient engagées. Le comte d'Alcaudete avait envoyé au Maroc plusieurs délégués[1] pour traiter avec le chérif. Nous possédons heureusement la relation de ce voyage[2].

Les négociateurs arrivèrent à Fez, le 12 mai 1555 et y séjournèrent jusqu'au 18 juin. Ils eurent surtout affaire au caïd Bou-Chameda, oncle du chérif, et à El-Mansour ben-Bogani, réfugié au Maroc depuis la conquête de Tlemcen par les Turcs. Le but de la négociation devait rester secret. Le chérif redoutait sans doute un soulèvement du fanatisme musulman s'il se proclamait l'allié des chrétiens. Les envoyés du Comte déclarèrent qu'ils venaient seulement négocier la rançon du fils d'El-Mansour[3]. En réalité il s'agissait d'organiser une expédition contre Alger. Le Chérif voulait en prendre la direc-

par un récit en prose et en vers rédigé par un bourgeois de Malaga alors présent à Oran (v. Général de Sandoval, *Rev. afr.*, t. XV, p. 283).

1. Il y en eut trois : Miguel de Lezcano, Cansino et Pologrillo qui précéda les deux autres.

2. « Relacion que Miguel de Lezcano envio al Conde mi señor de lo que trato con el Xerife, etc. » (v. Arch., 2e cart., 3e liasse, 72. — La Prim., p. 260). Datée de Malaga le 22 juillet 1555.

3. Il est possible que le fils d'El-Mansour fût encore à Oran où son père l'avait laissé comme otage en 1547.

tion; l'Empereur mettrait à sa disposition dix mille fantassins. La question essentielle sur laquelle il fut difficile de s'entendre fut la question financière. Tout d'abord le chérif aurait voulu ne point contribuer aux dépenses de ce corps d'armée, car, disait-il, l'expulsion des Turcs qui coûterait fort peu aux chrétiens leur profiterait beaucoup. Mais dès les premiers pourparlers, les Espagnols déclarèrent qu'ils ne pouvaient admettre aucune discussion à ce sujet : il fallait non seulement que le chérif s'engageât à payer la solde, mais qu'il remît d'avance l'argent en mains sûres. Il fut aussi difficile de s'entendre au sujet du montant de la solde payée par le chérif[1]. On finit par s'accorder à peu près lorsque le fils du chérif, Abdallah, qui tenait beaucoup à l'expédition, fut intervenu pour décider son père. Mais le prince demanda une garantie avant de verser les cent mille piastres qu'il devait avancer; il désirait qu'on lui communiquât les pleins pouvoirs que le comte d'Alcaudete avait dû recevoir de l'Empereur, et qu'un fils de ce haut personnage restât comme caution à Fez. Ce furent les dernières conditions imposées par le prince marocain.

Le Comte témoigna une vive satisfaction de ce résultat et offrit immédiatement de livrer un de ses fils, et même tous les autres et lui-même comme otages, si c'était nécessaire. Il supplia l'infant don Philippe qui gouvernait l'Espagne au nom de son père de ne pas laisser échapper une aussi bonne occasion[2]. Il est probable que l'attitude du chérif ne parut pas au Conseil d'Espagne aussi franche que l'avait jugée tout d'abord le capitaine-général. On n'avait plus grande confiance dans

1. Il offrait 3 mitkals d'or par homme. Le mitkal valait environ 4 fr. 35.

2. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 73. — La Prim., p. 268, la lettre du Comte à don Philippe. Diégo Suarez eut connaissance de ces négociations. Il dit que c'est avec l'assentiment de la Cour qu'elles furent engagées et que l'ambassadeur envoyé au Maroc avait les pleins pouvoirs du roi d'Espagne. Suivant ce récit, le traité aurait été conclu en 1556 ou 1557 (v. p. 110-111).

ces alliances avec les princes indigènes qui changeaient si facilement de parti. Cependant on accueillit assez bien ces propositions. Mais de graves préoccupations sollicitaient le gouvernement espagnol. La guerre contre la France absorbait toutes ses ressources et la prise de Bougie restait sans vengeance.

Un danger plus direct allait suspendre toutes ces négociations. La ville d'Oran elle-même était sérieusement menacée.

CHAPITRE XII

LE SIÈGE D'ORAN (1556)

La prise de Bougie n'était pour Salah Reis qu'un puissant encouragement. Il voulut prendre aussi Oran, mais pour cela il avait besoin de toutes ses forces et du concours du Sultan. Tandis qu'il négociait avec le roi de Kouko [1], il envoyait son fils, Mohammed-Bey, à Constantinople pour y porter de riches présents, raconter les récents succès et demander l'appui de la flotte turque [2]. Soliman y consentit d'autant plus volontiers que ses vaisseaux pouvaient ainsi servir dans la Méditerranée occidentale la cause de son allié le roi de France [3]. Le Sultan accorda donc quarante galères qui furent placées sous le commandement du pacha Ali Portuco [4]; mais Salah Reis en garantissait la sécurité. Ces navires, montés par six mille hommes, devaient se diriger vers Alger dès le printemps. Pendant ce temps, le vice-roi d'Alger faisait de grands préparatifs, réunissait des troupes et des munitions et mettait ses galères en état de prendre la mer [5].

1. C'était le chef kabyle le plus puissant, et il avait longtemps tenu tête aux Turcs.
2. V. Haëdo, p. 96, et Marmol, f° 196 r°. Mais Marmol se trompe en plaçant l'envoi de Mohammed avant la prise de Bougie.
3. C'est ce qui résulte d'une lettre de M. de Codignan : la flotte turque devait servir aux affaires d'Afrique et d'Oran et ensuite à celles de France (v. *Négoc. de la France dans le Levant*, t. II, p. 379, en note).
4. Un renégat portugais, comme son nom l'indique (v. Marmol, f° 196 v°; Diégo Suarez, p. 108).
5. V. Haëdo, *loc. cit.*

De leur côté les Espagnols n'ignoraient pas le grave danger qui allait les menacer. Au lendemain de la prise de Bougie, le malheureux gouverneur de cette place, don Alonso Carillo de Peralta[1], avertissait son gouvernement des projets de Salah Reis sur Oran[2]. D'autre part le comte d'Alcaudete avait dans Alger et jusque dans l'entourage du vice-roi des espions qui l'informaient de tout ce qui se passait[3]. Aussi commença-t-il à réunir des approvisionnements en munitions et en vivres. Il demanda sans doute et obtint de l'artillerie. Enfin il fit probablement réparer les défenses de la place[4]. Mais les vieilles rivalités qui existaient entre les généraux et les chefs des flottes espagnoles, et surtout la rancune qu'avait conservée don Bernardino de Mendoza à l'égard du Comte[5] eurent un résultat déplorable. Bien qu'informé à temps de l'approche des Turcs, don Bernardino s'éloigna pour ne pas recevoir l'ordre de protéger Oran et alla rejoindre Doria qui se dirigea vers l'Archipel. L'absence de ces galères devait se faire sentir vivement[6].

Cependant les vaisseaux envoyés de Constantinople, au

1. Il fut décapité à la suite de sa capitulation.

2. Lettre du 16 oct. 1555 à la princesse Jeanne de Portugal, fille de Charles-Quint et régente d'Espagne à cette époque (v. Arch., 3e liasse, 7. — La Prim., p. 273). Le traducteur de Marmol, d'Ablancourt, dit par erreur que cette princesse était la femme de Philippe II. Marmol écrit « por ausencia del Rey don Philippe » et d'Ablancourt traduit « en l'absence de son mari. » Elle était la sœur du roi.

3. V. B. de Moralès, p. 341.

4. C'est ce qu'affirme le général Sandoval (*Rev. afr.*, t. XV, p. 353). Il dit que le capitaine Juan de Zurita, venu à Oran pour diriger les réparations des fortifications existantes et la construction de celles qui seraient nécessaires, écrivit de nombreuses lettres qui ont été conservées et qui sont datées de 1555 et 1556.

5. On se souvient que le Comte avait voulu faire donner son commandement à un de ses fils.

6. Diégo Suarez semble ici d'autant plus croyable qu'il est généralement très sévère pour le Comte (p. 109).

mois de mai 1556, arrivèrent en juin à Bougie[1]. Salah Reis, de son côté, était prêt et avait trente galères armées. Il s'embarqua aussitôt avec quatre mille Turcs pour aller au-devant de la flotte ottomane. Il voulait lui éviter le séjour d'Alger où régnait alors une violente épidémie de peste. Il pensait peut-être aussi surprendre plus facilement Oran[2]. Mais il fut lui-même atteint de la peste en sortant du port et il en mourut au cap Matifou au bout d'un jour. Sa flotte revint aussitôt à Alger et l'on s'occupa de choisir un chef en attendant la décision du sultan. Ce fut le renégat Hassan Corso, ancien favori de Salah Reis, fort aimé à cause de sa douceur, qui fut élu. Lorsque les quarante galères du Sultan arrivèrent, on décida de poursuivre l'expédition puisque tout était prêt, et en même temps on envoya au souverain un messager chargé de lui apprendre ces événements.

Hassan Corso partit donc avec Ali Portuco et Mohammed-Bey[3]. Il envoya par mer à Mostaganem son artillerie et une partie des troupes tandis qu'il se dirigeait lui-même par terre vers cette ville, ralliant en route les auxiliaires auxquels il avait ordonné de se tenir prêts. Il réunit ainsi à Mostaganem douze mille Turcs, un millier de cavaliers et trente mille fantassins maures. Son artillerie comprenait plus de trente pièces dont quelques-unes de gros calibre[4]. Après s'être reposé quelques jours, Hassan prit la route d'Oran et il y arriva dans le milieu du mois d'août[5].

Le comte d'Alcaudete n'avait pas essayé de l'arrêter. Il se

1. Haëdo, *loc. cit.*
2. Haëdo, *loc. cit.*
3. Haëdo, p. 98; Diego Suarez, p. 108-109; Marmol, *loc. cit.*
4. Haëdo, *loc. cit.*
5. Haëdo dit seulement : dans le mois d'août, mais nous savons que ce fut vers le 14, car lorsque deux ans plus tard le Comte voulut marcher sur Mostaganem il attendit le 14 août, disant que les Turcs à pareille date avaient attaqué Oran.

contenta de faire empoisonner tous les puits et d'envoyer une petite troupe en reconnaissance. Don Gabriel de la Cueva qui la commandait eut une escarmouche avec les ennemis, mais se replia aussitôt[1]. Les Turcs vinrent alors investir la place et débarquèrent leur artillerie[2]. Comme toujours, ils s'établirent près des sources qui alimentaient la ville, dans le ravin de Raz-El-Aïn. Le Comte ne pouvait les leur abandonner et il envoya des troupes pour défendre la Tour des Saints[3] qui commandait cette position. Mais ces soldats voulurent non seulement repousser, mais poursuivre l'ennemi; ils furent alors rejetés en désordre vers la ville et subirent des pertes sensibles[4]. Durant la nuit, les Turcs établirent sur ce point une batterie dirigée contre la porte de Tlemcen. Une seconde batterie placée sur la montagne, à l'ouest de la ville, menaçait la Kasbah et le point où cette forteresse se reliait aux murailles d'Oran[5]. La canonnade dura plusieurs jours[6]. Mais la population ne parut pas s'en émouvoir et les femmes continuèrent même à sortir de la ville pour aller laver leur linge à la rivière[7]. Cependant le Comte était moins rassuré; il demandait avec instance au

1. V. B. de Moralès, p. 341.

2. Selon Fey (p. 93) l'artillerie débarqua sur la plage d'Aïn-El-Turk et l'armée suivit la crête des montagnes, contourna le plateau du Santon et descendit au dessus du ravin de Raz-El-Ain. Nous pensons que cet écrivain s'appuie sur le récit des sièges postérieurs, car aucun texte n'indique ces détails pour le siège de 1556. Nous savons seulement par B. de Moralès que l'armée turque vint s'établir aux Piletas ou abreuvoirs qui se trouvaient dans le ravin, près des sources.

3. V. Marmol, *loc. cit.* C'était probablement la tour ruinée (torrecilla derribada) dont il est question dans B. de Moralès (p. 342). La troupe envoyée par le Comte s'y établit mais ne sut pas s'y maintenir.

4. Treize hommes furent tués (Marmol, *loc. cit.*).

5. V. B. de Moralès, Marmol, Diégo Suarez (*loc. cit.*).

6. Deux jours seulement, d'après Diégo Suarez; cinq ou six, d'après B. de Moralès.

7. V. B. de Moralès. C'est sans doute au dessous du Château-Neuf qu'elles allaient laver leur linge.

gouvernement espagnol qu'on lui envoyât des secours.

A ce moment se produisit un de ces événements imprévus dans lesquels les fervents Espagnols voyaient une intervention providentielle. La nouvelle de la mort de Salah Reis avait détourné le Sultan des projets formés par ce dernier. Il craignit peut-être que la victoire de Hassan Corso ne donnât trop de prestige à ce chef et qu'il ne fût disposé à conserver une autorité qu'il tenait de ses soldats et non du souverain ; ou bien il se défia de sa valeur et ne le crut point capable de bien terminer l'entreprise; ou enfin, comme il le déclara, les ravages que la flotte de Doria exerçait dans tout l'Archipel et sur les côtes de Morée l'obligèrent à rappeler en toute hâte les galères qui se trouvaient à Oran[1]. Quel que fût le motif de cette résolution, elle fut rapidement connue, car la galère qui avait apporté à Constantinople la nouvelle de la mort de Salah Reis ne mit pas vingt jours à en revenir. Il fallut donc renoncer à l'entreprise déjà si avancée. La brèche n'était pas ouverte, on ne pouvait donc songer à donner l'assaut. Le siège fut levé. L'embarquement de l'artillerie se fit avec tant de précipitation qu'on abandonna une partie du matériel[2]. La flotte reprit la mer et les Turcs rentrèrent à Alger par terre.

1. Diégo Suarez acceptant pour vrai le prétexte invoqué par Soliman, dit qu'ainsi B. de Mendoza qui avait rejoint Doria contribua tout de même, et malgré lui, à sauver le Comte et Oran. Marmol donne le même motif pour le rappel de la flotte turque, mais ajoute que de plus les chefs turcs ne s'entendaient pas. Haëdo dit que l'issue de la campagne paraissait trop incertaine au Sultan. Quant à B. de Moralès, il prétend que le capitaine des galères turques déclara qu'il allait se retirer parce que l'opération n'était pas si facile qu'on l'avait annoncé. Moralès ajoute que le Comte eut recours à la ruse pour brouiller les Turcs et les Maures. Il écrivit et s'arrangea pour laisser prendre une lettre dans laquelle il rappelait aux Maures leurs promesses de fidélité et les convoquait pour le jour prochain d'une sortie. Les Turcs auraient dès lors témoigné une grande défiance à l'égard des Arabes. Toutes ces raisons sont également plausibles et peuvent être admises ensemble.

2. V. B. de Moralès et Marmol.

Cette défense d'Oran fut célébrée comme une glorieuse victoire. Elle montrait pourtant les pitoyables résultats du gouvernement du comte d'Alcaudete puisqu'après plus de vingt années d'administration et de guerre non seulement les Espagnols ne possédaient pas un pouce de terrain de plus qu'en 1535, mais qu'encore ils se voyaient continuellement menacés, assiégés même dans Oran. Après chaque échec il fallait terrifier par quelque exemple les tribus soumises toujours prêtes à la révolte [1].

Le siège fut suivi d'une terrible épidémie de peste. Comme cette maladie régnait à Alger au moment du départ des Turcs il est fort possible qu'ils l'aient apportée avec eux. Le fléau éclata surtout en 1557 et fit de nombreuses victimes parmi les femmes et les enfants. La population des campagnes voisines fut très éprouvée. Quant aux troupes, le Comte les fit camper hors d'Oran, changeant chaque jour l'emplacement des tentes. Il avait fait établir sur le flanc de la montagne un hôpital spacieux et aéré pour les pestiférés. L'épidémie régna pendant près de six mois [2] et, entre autres victimes, elle frappa le roi déchu de Tlemcen, Mouley Hassan. Lorsqu'elle fut en décroissance, mais avant qu'elle ne prît fin, le Comte s'embarqua pour l'Espagne [3]. Il voulait hâter la réalisation de ses vastes

1. D'après Marmol c'est à cette époque que le Comte alla razzier deux villages dans la région de Crestela (Christel) parce que les habitants avaient soutenu les Turcs (f° 209).

2. V. Diégo Suarez, p. 110 et B. de Moralès, p. 346. Ce dernier confirme la gravité du fléau et dit qu'il arrivait que tous les habitants d'une maison mouraient parfois sans qu'il se trouvât personne pour enterrer les cadavres.

3. Contrairement à Diégo Suarez, B. de Moralès dit qu'il attendit la fin du fléau. Mais les détails même qu'il fournit prouvent son erreur. Le Comte dut en effet, en arrivant en Espagne, prendre des costumes entièrement neufs ainsi que toute sa suite. On les fit camper jusqu'à ce qu'ils l'eussent fait, sans les laisser pénétrer dans aucun lieu habité. Il résulte

projets et, en faisant valoir l'alliance certaine du chérif du Maroc, obtenir des forces suffisantes pour entreprendre une lutte décisive contre les Turcs.

d'un document non daté mais qui ne peut s'appliquer qu'à cette époque que le Comte vint en août 1557 (v. Cat, *Miss. bibl.*, p. 100).

CHAPITRE XIII

LE DÉSASTRE DE MOSTAGANEM (1558)

Le comte d'Alcaudete se rendit à Valladolid où se trouvaient la cour et la princesse Jeanne de Portugal, régente d'Espagne en l'absence de son frère Philippe II. On lui fit un accueil fort honorable, car sa bravoure et son activité infatigable étaient admirées de toute la noblesse espagnole[1]. Mais lorsqu'il exposa ses plans au Conseil, il rencontra une sérieuse opposition.

Les négociations avec le chérif du Maroc avaient continué. Le gouvernement espagnol avait sans doute accueilli les propositions transmises par le gouverneur d'Oran en 1555, car celui-ci avait pu, comme il le demandait[2], envoyer à Fez son interprète, le capitaine Gonzalo Hernandez[3], muni de pleins pouvoirs pour traiter. Les clauses dont on était convenu en 1555 avaient été revues et complétées, notamment en ce qui concernait le partage des territoires à conquérir. Le chérif avait promis son concours et celui des chefs maures, entre autres des fameux chevaliers de Meliona[4]. Du reste, comptant peut-être déjà sur l'appui des Espagnols, le chérif avait commencé la lutte dès le mois de juin 1557. Il voulait sans doute profiter du désordre qui régnait dans le gouvernement d'Alger depuis le retour d'Hassan Corso et qui allait seule-

1. V. B. de Moralès, p. 347; Marmol f° 197 r°.
2. V. Arch., 2e cart., 3e liasse, 73. — La Prim., p. 268.
3. V. Diégo Suarez, p. 111 et suiv. B. de Moralès en parle aussi.
4. V. Marmol, *loc. cit.* Pélissier de Raynaud a sans doute commis une confusion lorsqu'il a parlé de promesses faites par les marabouts de Miliana; il a confondu Miliana et Méliona (p. 87).

ment prendre fin à l'arrivée d'Hassan-Pacha, fils de Kheir-Eddin, élevé pour la seconde fois à la dignité de vice-roi d'Alger. Mouley Mohammed El-Mehdi envoya donc une armée contre Tlemcen que gouvernait de nouveau le Turc Saffa. Comme la garnison qui ne comprenait que quatre cents hommes ne pouvait pas compter sur le concours des habitants, elle se retira dans la Kasbah. Pendant ce temps le caïd El-Mansour ben-Bogani reprenait avec les Marocains possession de la ville. Mais il aurait fallu de l'artillerie pour forcer la citadelle. El-Mansour en fit demander à Oran, mais ne put en obtenir [1].

C'est sans doute à ce moment que le comte d'Alcaudete partit pour l'Espagne et le succès du chérif put être invoqué comme un argument nouveau. D'ailleurs, outre cette importante alliance, le capitaine-général prétendait qu'il en aurait d'autres aussi précieuses. Tous les Maures, disait-il, de Maroc jusqu'à Ténès, détestaient les Turcs qui les tyrannisaient; ils soutiendraient donc de toutes leurs forces les ennemis de ces despotes [2]. Dans ces conditions le Comte demandait l'autorisation de lever huit mille hommes [3] pour aller avec ses alliés prendre Mostaganem avant tout.

Le président du Conseil royal de Castille, Juan de Véga, se montra favorable à ses propositions, mais don Luis Hurtado de Mendoça, marquis de Mondejar [4], les combattit vivement et invoqua des arguments très sérieux. Il déclara que l'alliance du chérif et des autres chefs maures ne lui inspirait aucune confiance d'autant plus qu'ils n'avaient livré aucun gage, fourni aucune garantie. D'autre part, les Turcs ne manque-

1. V. Haëdo, p. 114 et suiv.

2. V. Diégo Suarez et Marmol, *loc. cit.*,

3. Suarez dit qu'il demanda 12.000 hommes; v. Cat (*Miss. bibl. en Esp.*, p. 100) et aussi le récit de Diégo Cruzado suivant lequel on accorda 8.000 hommes au Comte.

4. Ce personnage, qui avait joué un rôle dans l'expédition de Tunis de 1535, était bien au courant des affaires d'Afrique.

raient pas d'envoyer partout des marabouts[1] pour surexciter le fanatisme des musulmans et les soulever contre les chrétiens. Enfin ils auraient le temps de jeter des troupes dans Mostaganem et d'accourir avec toutes leurs forces d'Alger et de Tlemcen, si bien qu'on ne pourrait leur résister[2].

Cependant quelque fondées que fussent ces critiques et bien que le souvenir du double échec de 1543 et de 1547 dût être encore présent à la mémoire, le Conseil accorda au capitaine-général d'Oran ce qu'il demandait. Le Comte avait rappelé sa glorieuse expédition de Tlemcen et ce fut sans doute ce qui décida le Conseil en sa faveur. Pourtant il semble que par une mesure de défiance on ait voulu lui adjoindre un conseiller au courant des affaires barbaresques. On ordonna en effet à Fray Nicolo, qui avait été chargé de diverses négociations avec les vice-rois d'Alger, de se joindre au Comte et de l'accompagner dans l'expédition. Fray Nicolo reconnut vite que, malgré son long séjour en Afrique, le gouverneur d'Oran ne connaissait guère les populations avec lesquelles il traitait[3].

Lorsque le comte d'Alcaudete quitta Valladolid, vers la Toussaint, il ignorait encore le grave événement qui venait de se produire au Maroc et qui modifiait la situation. Mouley Mohammed El-Mehdi, maître de Tlemcen, avait songé à poursuivre la guerre ; il parlait déjà d'expulser les Turcs de l'Égypte. Ces projets inquiétèrent le sultan de Constantinople qui essaya vainement de traiter[4]. Irrité, Soliman ordonna

1. Les alfaquis (Marmol, *loc. cit.*).

2. Tous ces arguments nous sont rapportés par Marmol. Bien qu'il faille en général se défier de cet auteur, nous avons cru pouvoir admettre son récit, parce que les motifs invoqués sont très justes et que nous savons par Diégo Suarez que le Comte rencontra à la Cour, au Conseil d'État et au Conseil de la guerre une vive résistance.

3. V. Cat, *Miss. bibl.*, p. 100.

4. V. *Nozhat-Elhadi*, p. 78 et suiv.

qu'on lui envoyât la tête de son ennemi. Un Turc, Salah El-Kiahia, s'offrit pour aller la chercher. Il se présenta au chérif, lui demanda sa protection, s'entendit avec quelques Turcs restés à son service après la mort d'Abou-Hassoun ; et pendant une expédition du chérif il l'assassina (23 octobre 1557), lui coupa la tête et s'enfuit en l'emportant. La plupart de ses compagnons furent tués, mais, suivant une tradition, la tête fut envoyée à Constantinople [1].

La mort de Mouley Mohammed El-Mehdi compromettait singulièrement les projets du comte d'Alcaudete. Les événements qui suivirent lui enlevèrent tout espoir de voir les Marocains le soutenir contre les Turcs. En effet Hassan-Pacha résolut de profiter de cet événement et à la tête d'une armée de six mille Turcs et renégats auxquels se joignirent en route seize mille Maures, il marcha sur Tlemcen. Les troupes chérifiennes évacuèrent aussitôt cette ville qu'El-Mansour abandonna définitivement. Hassan pénétra dans le Maroc et rencontra l'ennemi près de Fez. Après une journée de combat, la victoire restant indécise, Hassan donna l'ordre de la retraite. Il craignait en effet qu'en cas de défaite la route du retour ne lui fût coupée par les Espagnols. Il alla donc s'embarquer près de Melilla, après avoir licencié une grande partie de son armée (janvier 1558) [2]. L'absence du comte d'Alcaudete encore en Espagne l'avait empêché de profiter de ces circonstances.

La mort du chérif devait avoir, au point de vue espagnol, la grave conséquence d'empêcher l'intervention des Marocains. Mais l'audacieux capitaine-général ne connut ces événements qu'au dernir moment. Du reste ils ne pouvaient l'arrêter. Il

1. V. *Nozhat-Elhadi*, *loc. cit.*

2. Haëdo place la campagne d'Hassan en juin 1557 aussitôt après l'arrivée du Pacha à Alger. Mais la *Nozhat-Elhadi* rectifie la date et permet d'établir qu'entre la conquête de Tlemcen par les Marocains et l'expédition turque se place la mort du chérif.

crut sans doute au contraire que l'échec de Hassan-Pacha ne ferait que servir les projets des Espagnols.

Aussitôt qu'il eut l'autorisation de lever des troupes, le comte d'Alcaudete s'occupa de les recruter. Bien qu'on ne lui eût accordé que huit mille hommes, il en enrôla onze mille. Comme toujours une grande partie de la noblesse d'Andalousie et du royaume de Grenade accourut à son appel ; il trouva aussi des volontaires dans la Vieille-Castille et dans la Manche ; les ordres de Santiago et de Calatrava lui fournirent des guerriers. Sa réputation était très grande, et les guerres d'Afrique qui, malgré tout, conservaient le caractère de croisades, avaient un certain attrait pour les Espagnols. Il y eut, il est vrai, parmi ces soldats beaucoup de jeunes recrues dont l'inexpérience devait singulièrement nuire au succès de l'expédition [1].

Comme toujours les troupes furent concentrées à Malaga et à Carthagène pour y être embarquées. Fr. Nicolo, selon les instructions qu'il avait reçues, avait accompagné le Comte. Mais lorsqu'il fut arrivé avec lui à Carthagène, il reçut de la Régente l'avis de ne point partir et d'attendre de nouveaux ordres. Il donna au gouverneur d'Oran qu'il accompagna encore à Valence d'excellents conseils : il lui dit qu'il n'avait pas assez de troupes, qu'il lui faudrait au moins quinze mille hommes et des galères ; il l'engagea, en se séparant de lui, à se défier de son trop grand courage et à considérer qu'il emmenait des soldats sans expérience et qui faibliraient au moment décisif [2]. Ces sages conseils ne furent pas écoutés. Le Comte était résolu à tenter malgré tout l'aventure.

D'ailleurs il ne manquait pas de conseillers pour l'y pousser. Lorsqu'il vint à Carthagène pour s'y embarquer au mois de juillet, il y rencontra l'ambassadeur qu'il avait envoyé au

1. Diégo Suarez dit qu'il enrôla de jeunes soldats (*loc. cit.*).
2. V. Cat, *Miss. bibl.* (p. 100).

chérif, le capitaine Gonzalo Hernandez. Celui-ci lui fit connaître les événements qui s'étaient produits au Maroc et lui apprit que le souverain de Fez, qui venait à peine d'échapper à un grand péril et qui avait sans doute à raffermir son pouvoir ébranlé par l'assassinat de Mouley Mohammed, ne pourrait pas remplir pour le moment les conditions du traité [1]. C'était là une première déception et le Comte aurait dû renoncer à son expédition. Mais il se crut probablement engagé d'honneur. Du reste, à défaut des Marocains, Gonzalo Hernandez et d'autres flatteurs l'assuraient qu'il trouverait un appui suffisant chez les Maures, notamment chez les habitants du royaume de Tlemcen. Il est fort possible qu'El-Mansour ben-Bogani, toujours désireux de jouer le rôle prépondérant dans ce royaume, ait fait de belles promesses. Le capitaine-général ne demandait pas mieux que de croire ceux qui flattaient ainsi ses espérances de gloire, et rien ne put l'arrêter.

Six mille hommes se trouvaient réunis à Carthagène. Le Comte s'embarqua et emmena ces troupes avec une partie des munitions, tandis qu'un autre corps de cinq mille hommes, qu'on appela le régiment de Malaga, se concentrait et achevait ses préparatifs dans cette ville sous la direction de don Martin, fils du général.

Le 6 juillet [2], le Gouverneur arrivait à Oran. Il s'y arrêta six jours qui furent occupés par des négociation avec les gens de Tlemcen. Les Turcs étaient rentrés dans cette ville, et il y avait naturellement un parti qui leur était hostile. Il est fort probable qu'El-Mansour était à la tête de ce parti. Les Maures

1. Diégo Suarez dit seulement que le chérif ne pouvait pas se conformer au traité pour beaucoup de motifs qu'Hernandez exposa. Il est évident que ces motifs sont ceux que nous indiquons. Suivant B. de Moralès, qui se trompe peut-être, c'est à Oran que le Comte rencontra Hernandez. Du reste tous deux attribuent le même rôle néfaste à ce personnage.

2. Cette date, comme la plupart de celles qui suivent, est tirée du récit de Diégo Cruzado Cat, *loc. cit.*, (p. 100).

sollicitaient donc l'appui des Espagnols; mais, instruits par l'expérience, ils demandaient que le Comte disposât de forces suffisantes pour que la victoire fût assurée. D'autre part celui-ci avait peut-être un candidat au trône à leur faire accepter [1]. Les négociations n'aboutissant pas, le général pensa qu'il convaincrait mieux les Maures par une démonstration militaire. Il crut aussi sans doute qu'il fallait exercer ses jeunes soldats avant de marcher sur Mostaganem. Il se dirigea donc vers le sud et se rendit dans la région montagneuse du Tessalah [2]. Les troupes étaient peu disciplinées [3]; le désordre qui régnait dans l'armée espagnole ne donna pas aux indigènes une haute idée de sa force et ne les disposa guère à se ranger du côté des chrétiens. Vers le 23 juillet, débarqua le régiment de Malaga et ces cinq mille hommes vinrent rejoindre le Comte. Mais les Maures, soit qu'ils n'eussent pas confiance dans ces troupes, soit qu'ils fussent gagnés par les Turcs, non seulement ne se déclarèrent pas pour les Espagnols, mais au contraire leur firent la guerre pour plaire à leurs ennemis.

Le Comte avait ainsi perdu plus de trois semaines et ses troupes furent soumises à de cruelles souffrances. Les soldats n'avaient en effet emporté de vivres que pour quatre jours. La disette se fit bientôt sentir et un désastre se serait peut-être produit dès ce moment si des Arabes n'avaient pas découvert des silos remplis d'orge et de blé. L'armée souffrit encore pendant le retour vers Oran. Des soldats moururent de faim; d'autres ayant mangé des oignons sauvages périrent empoisonnés. Sans doute ces souffrances terribles provoquèrent un

1. C'est du moins ce que dit Diégo Cruzado qui ajoute que le Comte avait amené ce prétendant d'Espagne après lui avoir fait signer un traité. Peut-être s'agissait-il du fils de Mouley Hassan qui se fit chrétien.

2. Diégo Suarez, B. de Moralès et Diégo Cruzado disent qu'il alla à Tacela (Tessalah). B. de Moralès parle aussi d'une localité qu'il appelle Guardaz, dont nous ignorons l'emplacement.

3. V. Diégo Suarez, p. 113.

vif mécontentement et le Comte, naturellement dur, redoubla de sévérité : il fit ainsi enterrer vif un malheureux qui ne pouvait plus marcher disant que cela valait mieux que de tomber sous les coups des Arabes [1]. Ce fait donne une idée de la situation dans laquelle devait se trouver l'armée. Pendant cette retraite les Arabes ne cessèrent de la harceler et blessèrent un grand nombre de soldats. En arrivant à Oran, le capitaine-général défendit aux troupes d'y entrer et il les fit camper sans doute à la Rambla Onda. Seuls les officiers purent pénétrer dans la ville. On avait déjà perdu beaucoup de temps ; on en perdit encore. Le Comte ne voulait point partir avant le 14 août, parce que, disait-il, c'était à pareille date que les Turcs avaient attaqué Oran. Comme son fils, don Martin, lui faisait observer qu'il valait mieux marcher avant que tous les Maures ne fussent réunis, il répondit avec son orgueil accoutumé que plus il y aurait de Maures et mieux cela vaudrait : « Je donnerais, s'écria-t-il, toutes mes charges et dignités pour me voir en face du Grand Turc [2]. »

Ces retards cependant étaient funestes de toute façon. On consommait en pure perte les vivres qui avaient été réunis [3]. On laissait aux ennemis le temps de tout préparer pour la défense. Le but de l'expédition était connu ; les défenseurs de Mostaganem et le gouverneur turc de Tlemcen pressèrent également Hassan-Pacha d'accourir au secours de la ville menacée. On lui envoya courriers sur courriers et en lui faisant connaître le désordre qui régnait dans l'armée espagnole, on lui fit espérer une victoire facile [4]. Hassan ne laissa pas

1. Ce malheureux put s'échapper et regagner Oran (v. Cat, *loc. cit.*).
2. « Le (d. Martin) llamo covarde y que mientras mas Moros mejor y « que diera su estado por verse con el Turco en el campo » (Cat, *loc. cit.*, p. 102).
3. V. B. de Moralès, *loc. cit.*
4. Diégo Suarez, *loc. cit.*

échapper l'occasion, et, dès le 6 août, il se mit en route, emmenant avec lui cinq mille Turcs et renégats et mille cavaliers [1], et il se dirigea sur Mostaganem à marches forcées [2]. Les Turcs de Tlemcen, les Maures du royaume et de la région de Mostaganem recevaient en même temps l'ordre de se diriger sur cette ville.

Le comte d'Alcaudete, entêté dans sa décision, attendit jusqu'au 13 août et donna enfin l'ordre de se préparer à partir le lendemain.

A ce moment se produisit une opposition inattendue. Le colonel don Francisco de Venavides, qui remplissait les fonctions de commissaire du roi [3], conseilla au capitaine-général de renoncer à l'entreprise, ses troupes étant trop affaiblies ; il valait mieux les renvoyer en Espagne, sans quoi il se perdrait avec son armée ; enfin si le simple conseil ne suffisait pas, il en donnait l'ordre au nom du roi. Le Comte répondit avec hauteur qu'il savait ce qu'il faisait et que si le colonel ne voulait pas combattre, il était libre de se retirer dans un couvent. C'est ce que fit don Francisco qui s'en alla au couvent de San-Domingo et, de cet asile, envoya au Comte ses ordres formels en qualité de commissaire du roi. Le Gouverneur n'en fit nullement cas, et, après avoir déclaré qu'il répondrait conformément à la loi, il confirma ses ordres de départ [4].

1. La date du départ est fournie par un document espagnol (Cat, *Miss. bibl.*, 100). Quant au nombre des soldats, on le trouve dans Haëdo (p. 118). Mais celui-ci ajoute qu'Hassan emmena dix canons, tandis que suivant le document cité il ne prit pas d'artillerie, ce que nous croyons plutôt, étant donnée la rapidité de sa marche. Du reste, cela résulte aussi du récit de Diégo Cruzado.

2. Il semble que le Comte ne se soit nullement préoccupé de ce qui se passait à Alger. Du reste Diégo Cruzado lui reproche nettement de ne pas avoir eu d'espions pour l'en informer.

3. C'était une sorte d'inspecteur général.

4. Ce curieux incident nous est raconté par le soldat D. Cruzado avec tous ces détails qui lui donnent une apparence de grande vraisemblance.

Le 14 août[1], l'armée s'ébranla. Elle comptait onze à douze mille hommes[2], parmi lesquels il n'y avait que douze cents vieux soldats de la garnison d'Oran que remplaçaient dans la ville autant de recrues. On emmenait quelques pièces de siège et de campagne. Les troupes emportaient seulement des vivres pour six jours, de sorte qu'en cas de résistance ou de retard dans la marche la disette devait les éprouver. Le reste des approvisionnements et des munitions devait être apporté par mer au camp que l'on établirait devant Mostaganem. A Oran, le Comte laissait, pour gouverner la ville en son absence, son cousin, Diégo Ponce de Léon[3]. Il emmenait avec lui son fils, don Martin, le seul de ses enfants qui fût alors en Afrique.

La marche de l'armée fut très lente. Il semble que le général ait voulu d'abord tromper l'ennemi sur ses intentions et qu'arrivé aux salines d'Arzeu il ait fait mine de se diriger vers le sud[4]. Il est possible aussi qu'il ait attendu là les contingents indigènes sur lesquels il comptait encore. Enfin le manque d'entraînement de ses troupes devait nécessairement ralentir tous les mouvements. Quoi qu'il en soit, les Espagnols

On voit quel était l'orgueil et aussi l'aveuglement de l'héroïque général. On voit aussi avec quel dédain il traitait un représentant de l'autorité royale.

1. Marmol dit le 26 août, confondant la date du départ et celle de la déroute.

2. Il n'y a pas d'accord sur ce chiffre. Selon Marmol (f° 197 r°) le Comte quitta Oran avec 6.500 hommes seulement. Mais tous les autres documents donnent un chiffre bien plus élevé. La relation de Cruzado indique 11.000 hommes environ. Haëdo (p. 119) dit que plus de 12.000 Espagnols furent faits prisonniers. Diego Suarez donne le même chiffre. Enfin la liste des capitaines-généraux d'Oran (Arch., 2e cart., 3e liasse) indique 14.000 hommes. On peut donc s'arrêter au chiffre moyen que nous indiquons.

3. V. la Liste des capitaines-généraux, *loc. cit.*

4. Vers la plaine de Ciret (v. Marmol, *loc. cit.*).

n'arrivèrent à Mazagran que le 23 août[1]. Les vivres manquaient, d'autant plus qu'avec leur imprévoyance habituelle, beaucoup de soldats avaient dès les premiers jours épuisé leurs provisions et l'on ne se nourrissait guère que d'escargots et d'un peu de blé trouvé dans les silos.

Cette lenteur dans les mouvements était d'autant plus regrettable qu'elle encourageait les ennemis à la résistance et leur donnait le temps de l'organiser. Il est très probable que si le Comte avait marché sur Mostaganem avec la vigueur et la rapidité qu'il avait déployées dans tant d'autres expéditions, surtout en 1543, il aurait déconcerté les Arabes et trouvé la ville hors d'état de se défendre[2].

Il ne semble pas que jusqu'à Mazagran, les Espagnols aient, rencontré de la résistance. Ni les troupes de Tlemcen, ni celles d'Alger n'étaient encore arrivées. Le Comte espérait trouver quelques vivres à Mazagran, mais les habitants avaient abandonné le village en emportant tout ce qu'ils avaient à Mostaganem. Il n'y avait là que des caroubes que les soldats se mirent à ramasser ; mais les officiers les forcèrent de les jeter sur la plage lorsque l'on reprit la marche, le lendemain[3]. Or les Espagnols n'avaient que ces caroubes pour se nourrir, car le gouverneur turc de Tlemcen, Euldj Ali[4], avait interdit de leur fournir des vivres. Mais comme les troupes devaient donner l'assaut en arrivant devant la place,

1. V. la relation de Cruzado. Haëdo la confirme au sujet de la lenteur et dit que l'armée marcha par petites journées.

2. V. Haëdo, *loc. cit.*

3. V. Diégo Cruzado. Marmol prétend que l'on poussa immédiatement jusqu'à Mostaganem en refoulant les Maures et que l'on revint ensuite à Mazagran. On ne voit pas l'utilité de ce mouvement de recul. Il est préférable d'admettre le récit d'ailleurs très précis de D. Cruzado qui dit qu'on passa la journée du 23 à Mazagran et qu'on marcha le 24 sur Mostaganem.

4. Marmol l'appelle Aluch Ali Fartace.

on ne voulut pas que les soldats fussent trop chargés[1]. D'autre part les munitions pour le siège devaient arriver par mer de sorte qu'on manquait de boulets, et le général ordonna d'abattre un portail en pierre de Mazagran, d'où l'on tira treize boulets[2].

Le 24, les chrétiens marchèrent donc sur Mostaganem et arrivèrent devant les murailles vers 10 heures du matin. A leur approche, quelques Turcs et des Maures sortirent et se mirent à tirailler avec l'avant-garde. Repoussés en désordre, ils se rejetèrent dans la ville et s'enfuirent en laissant les portes ouvertes. A ce moment, la victoire était possible si l'assaut avait été donné. Les compagnies d'avant-garde s'élancèrent en effet et un sergent[3], prenant un étendard des mains de l'enseigne qui le portait, le plaça sur la muraille en criant de monter à l'assaut et que la ville était aux Espagnols. Malheureusement aucun ordre n'était donné; le comte d'Alcaudete, irrité qu'on engageât ainsi l'action, accourut au galop et fit retirer les troupes. Le sergent ne se voyant pas soutenu quitta la muraille et le Comte ordonna de le pendre malgré ses prières[4].

Sans doute le général ne pouvait admettre qu'on commençât l'attaque sans ordre et alors que l'armée en marche n'était nullement prête à la soutenir. Il n'en est pas moins vrai que dans la situation désespérée où se trouvaient les Espagnols dépourvus de vivres et de munitions, menacés par les troupes de Tlemcen et d'Alger qui arrivaient à marches forcées, une action immédiate et vigoureuse contre Mostaganem aurait seule pu les sauver. En essayant d'entreprendre un siège ré-

1. V. D. Cruzado, *loc. cit.*
2. V. Marmol, *loc. cit.*
3. Marmol dit que ce fut l'enseigne lui-même. Mais les détails fournis par Cruzado nous font préférer sa version.
4. D. Cruzado dit qu'il s'écria vainement qu'il avait laissé en Espagne une femme et cinq enfants; il fut pendu à une pique suspendue à deux hallebardes.

gulier, le Comte commettait une faute irrémédiable. Son obstination dans la suite ne fit qu'aggraver cette faute. Lorsque toutes les troupes furent réunies, on installa un camp sur un coteau que ne pouvaient atteindre les défenseurs de la ville[1]. On creusa un fossé et l'on établit une batterie qui, pendant la nuit, tira quelques coups de canon auxquels les Turcs ripostèrent avec une mauvaise pièce d'artillerie, n'en ayant pas d'autre[2].

Le jeudi, 25, à midi, arriva la nouvelle que le vice-roi d'Alger, Hassan-Pacha, n'était plus éloigné et que, le soir même, il camperait à une demi-lieue de Mostaganem. Tout d'abord le Comte crut que c'était là une ruse de guerre, bien qu'on lui affirmât qu'on avait vu les drapeaux rouges annonçant la présence du pacha[3]. Il envoya son fils, don Martin, en reconnaissance et la nouvelle fut trouvée exacte.

Cependant, malgré le péril croissant, tout n'était pas perdu. Don Martin, qui montrait déjà les sérieuses qualités militaires et l'audace dont il devait donner de si brillants témoignages quelques années plus tard, proposait d'attaquer pendant la nuit les Turcs fatigués de leur marche forcée et qui ne devaient probablement pas bien se garder. Il ne demandait que mille hommes pour tenter cette surprise[4]. Mais le Comte s'y

1. Nous estimons que le camp dut être installé près de la gare actuelle, sur le coteau où s'étend le jardin public de Mostaganem.

2. Marmol dit que les coups des Espagnols portèrent dans la mer (ce qui nous paraît peu croyable, étant donné le peu de portée de leurs canons) et que le lendemain le Comte fit occuper un faubourg d'où les Turcs faisaient du mal aux Espagnols. Il est possible qu'il y ait là une confusion avec un épisode du siège de 1547. Du reste Marmol commet une autre erreur : il dit que l'approche des Turcs ne fut connue que le troisième jour du siège, tandis qu'il résulte des relations de D. Cruzado, de B. de Moralès et de l'examen des dates qu'on l'apprit dès le deuxième jour.

3. V. Marmol. Suivant Haëdo le Comte fut informé par un renégat qui qui s'enfuit du camp turc.

4. V. D. Cruzado. Selon Marmol, il demanda 4.000 hommes. B. de Mo-

refusa, bien que l'on fît valoir les avantages que l'on retirerait du succès; car on trouverait dans le camp turc les vivres dont on avait grand besoin. A ce moment en effet, il n'y avait encore aucune nouvelle des navires qui devaient arriver d'Oran. Mais le général croyait que les Turcs n'oseraient l'attaquer ou bien il pensait en avoir aisément raison comme dans tant d'autres rencontres. Le mécontentement et le découragement régnaient dans l'armée espagnole. Les capitaines représentèrent au Comte le danger où l'on se trouvait et il semble même qu'ils aient témoigné leur irritation à haute voix[1].

Jusqu'au jeudi soir le Comte était donc bien résolu à ne point quitter la place. Il voulait attendre sous les murs de Mostaganem l'attaque des Turcs dont les forces s'élevaient à vingt mille hommes[2] environ, et il se croyait sûr de la victoire. A ce moment lui arriva une nouvelle qui changea subitement ses intentions : il apprit que les navires qui devaient lui apporter des vivres et des munitions étaient tombés entre les mains de l'ennemi. Les approvisionnements avaient été embarqués, ainsi que deux compagnies d'environ six cents hommes, sur quatre brigantins et un vaisseau. Le vaisseau retenu par les vents contraires revint à Oran. Les brigantins, après avoir dépassé Arzeu, rencontrèrent cinq galères turques qui venaient

ralès, dont le récit semble peu exact sur ce point, dit que D. Martin emmena 4.000 hommes et de la cavalerie contre les Turcs et que ceux-ci à à son approche battirent en retraite, ce qui est peu vraisemblable.

1. C'est du moins ce que raconte B. de Moralès dont le récit manque, il est vrai, de précision et ne doit être suivi qu'avec défiance. Cet écrivain estime que le Comte eut grand tort de ne pas châtier sévèrement les officiers coupables d'insubordination, mais le général sentait bien que l'armée pensait comme eux.

2. Haëdo parle de 5.000 Turcs et renégats, 1.000 spahis auxquels s'ajoutèrent 6.000 cavaliers, et 10.000 fantassins arabes. B. de Moralès dit que le roi d'Alger avait 8.000 soldats aguerris, beaucoup de fantassins maures et 10.000 cavaliers.

de piller une petite ville de la côte d'Andalousie[1]. Ces vaisseaux s'emparèrent des brigantins et des vivres destinés aux Espagnols[2].

Ce malheur était irréparable. Sans vivres, sans munitions, le Comte ne pouvait soutenir le choc des Turcs ni, fût-il même victorieux, continuer le siège. Ainsi s'explique la brusque résolution de battre en retraite prise pendant la nuit[3]. D'ailleurs en adoptant cette décision, le général espagnol en sentait tout le danger; il savait combien une telle opération était périlleuse en présence des Turcs enhardis, au milieu d'une population hostile et avec une armée affaiblie, fatiguée, affamée, démoralisée. Mais il était trop tard pour prendre un autre parti.

Au milieu de la nuit on avertit les troupes de se préparer et à minuit la retraite commença[4]. L'ennemi ne tarda pas à en être informé, grâce à ses espions qui entendirent le bruit qui se faisait dans le camp espagnol et en connurent bientôt la cause. Aussitôt la garnison de Mostaganem se précipita hors des murailles et se mit à égorger les blessés et les malades que, dans leur précipitation, les chrétiens avaient laissés dans leur camp. En même temps on avertissait Hassan-Pacha de la route prise par les Espagnols et il se mit à leur poursuite.

1. San-Miguel, dans le comté de Niebla.

2. V. Marmol et D. Cruzado. Suivant ce dernier, le fait dut se passer tout près de la côte, car les troupes purent s'enfuir par terre. Ce furent sans doute les fugitifs qui apprirent au Comte la fâcheuse nouvelle.

3. On constate que la plupart des chroniqueurs n'ont point compris ni justifié ce changement inattendu de résolution. Marmol qui a placé la capture des brigantins trois jours plus tôt, lors de l'arrivée à Mazagran, ne fournit aucune explication. B. de Moralès qui n'a pas parlé des navires dit : « Lo que paso en esto no le sé » (p. 351).

4. Selon Cruzado, le mouvement se fit avec grand bruit de trompettes et en allumant beaucoup de feux pour faire croire à l'ennemi qu'on allait l'attaquer. Marmol dit au contraire que l'on décampa sans bruit, ce qui paraît plus vraisemblable.

La marche de l'armée avait été assez lente. La principale cause en était dans la difficulté que l'on éprouvait à traîner les canons sur le sable. Le Comte avait en effet réparti son artillerie entre l'avant-garde et l'arrière-garde que commandait son fils. Ce fut une nouvelle faute grave que de s'obstiner à emporter toute l'artillerie; le général se serait cru déshonoré s'il avait abandonné une seule pièce. Le seul parti raisonnable eût été cependant de ne conserver que les petits canons de campagne et d'enterrer les autres dans le sable, sauf à venir plus tard les chercher[1]. Il est certain du reste que cette retraite commencée au milieu de la nuit par des troupes découragées et affaiblies ne pouvait se faire sans quelque désordre. Les Turcs ne perdirent pas de temps et lorsqu'à l'aube les Espagnols arrivèrent à Mazagran, leurs ennemis s'y trouvèrent presque en même temps. Les soldats de l'arrière-garde n'avaient songé, malgré leurs chefs, qu'à la faim dont ils souffraient, et voyant sur la plage les caroubes qu'ils y avaient jetées deux jours plus tôt, ils se précipitèrent pour les ramasser. Il régnait alors un épais brouillard à la faveur duquel les Turcs purent atteindre ces troupes tout en désordre et ils s'emparèrent de deux grosses pièces et de plusieurs canons de campagne qu'ils tournèrent aussitôt contre les chrétiens. Don Martin s'efforça vainement de repousser les assaillants et de couvrir la retraite : il put à peine réunir une trentaine de cavaliers et reçut un coup d'arquebuse qui le mit hors de combat. Aussitôt presque toutes les troupes s'enfuirent vers Mazagran, les capitaines en donnant eux-mêmes l'exemple. Ce qui augmentait encore le désordre et la panique chez les Espagnols, c'est qu'ils se voyaient attaqués de toutes parts : sur la plage dé-

1. Marmol dit même qu'une roue d'un canon se brisa et que le Comte ne voulant pas abandonner la pièce, on perdit encore du temps à la réparer. Mais ce détail que ne rapportent pas les autres chroniqueurs est peut-être confondu avec un fait du même genre qui se produisit en 1547.

barquaient des troupes turques venues par mer et de l'autre côté apparaissait l'armée de Tlemcen[1].

Tandis que l'arrière-garde était ainsi mise en déroute, l'avant-garde avait atteint l'enceinte de Mazagran, s'y était retranchée et avait disposé son artillerie sur le rempart. Le Comte avec les vieux soldats d'Oran, qui seuls avaient conservé un peu de sang-froid et d'ordre, s'efforçait de protéger la retraite. Il combattit jusqu'à midi avec de petites bandes de cent, deux cents ou cinq cents hommes[2]. Enfin il dut, tout en disputant le terrain, se retirer jusqu'à l'enceinte de Mazagran. Les Turcs purent alors riposter aux canons de l'avant-garde avec ceux qu'ils avaient pris aux chrétiens eux-mêmes. Le combat continuait au milieu du désordre croissant lorsque vers trois heures de l'après-midi un terrible accident vint achever de démoraliser les Espagnols. Le feu prit à des barils de poudre[3] qui sautèrent et l'explosion tua plusieurs centaines d'hommes[4], entre autres le major-général de l'armée, Navarrete[5]. Aussitôt tous les soldats qui combattaient encore en dehors du retranchement s'y précipitèrent, croyant y trouver le salut. « Telle fut la presse, dit un témoin oculaire[6] de cette scène affreuse, que beaucoup s'écrasèrent sous la porte et qu'il y eut des fuyards qui poignardèrent dans le dos ceux qui étaient devant eux. »

C'est au milieu de cette terrible panique que périt le comte d'Alcaudete. On ne connaît pas exactement les circonstances

1. V. Marmol et Diégo Suarez.
2. V. D. Cruzado. B. de Moralès dit qu'il résista pendant six heures.
3. Suivant les uns, un renégat y mit le feu ; suivant d'autres, un soldat y laissa tomber par négligence une mèche allumée (v. D. Cruzado).
4. D. Cruzado, qui indique l'heure, dit que l'explosion fit périr plus de deux cents hommes. Marmol qui la place vers le soir, parle de cinq cents hommes. En tout cas l'effet moral produit fut aussi grand que funeste.
5. V. Diégo Cruzado. Peut-être était-ce l'ancien alcade de Mers-El-Kébir.
6. V. D. Cruzado. Le Comte en rentrant en ville aurait dit à un religieux qui portait son étendard, de l'absoudre parce qu'il allait mourir.

de sa mort. Suivant les uns, lorsqu'il vit ses soldats s'enfuir vers Mazagran, il essaya d'écarter l'ennemi par une charge désespérée, et piqua des deux en s'écriant: « Santiago ! la victoire est à nous ! » Mais personne ne le suivit. Voulant lutter encore, il rentra dans Mazagran par une fausse porte pour ramener ses troupes au combat. Mais il lui fut impossible de percer la foule affolée. Son cheval se cabra et le renversa par terre ; il ne put se relever et mourut écrasé [1]. Selon d'autres récits, à trois reprises il entra dans le village sans pouvoir ramener au combat ceux qui s'y étaient réfugiés. Désespéré, il s'écria : « Allons mourir, et que la maison de Montemayor ne se déshonore pas ! » C'est dans cette dernière sortie qu'il aurait été blessé mortellement, non par les Turcs, mais par ses propres soldats qui tiraient du haut du rempart [2]. Enfin d'autres racontent qu'il fut atteint, en combattant, de deux coups d'arquebuse qui le traversèrent de part en part. En tout cas la mort du Comte fut celle d'un héros. Il s'était efforcé avec un courage admirable, une énergie indomptable, d'empêcher le désastre qu'avaient préparé ses fautes. Ne pouvant sauver son armée, il ne voulut pas survivre à sa défaite et se montra ainsi digne de sa réputation chevaleresque. Mais sa mort mit le comble au découragement des Espagnols. Combattant depuis le matin, ils étaient épuisés de faim, de soif et de fatigue [3]. Ils refusaient de se battre plus longtemps. Les officiers eux-mêmes gagnés par la panique générale frappaient ceux qui s'obstinaient à lutter. Don Martin, le fils du capitaine-général, dont la bravoure était renommée, était blessé. Les Turcs enfin arrivaient sur l'enceinte.

1. V. Marmol.
2. B. de Moralès fait un récit qui se rapproche de celui de Marmol. Le Comte aurait été renversé de cheval et foulé aux pieds par les fuyards qu'il essayait de retenir.
3. V. Marmol.

L'armée tout entière se rendit[1] au coucher du soleil. C'était le 26 août, un vendredi[2].

Les Arabes, qui combattaient avec les Turcs et dont le fanatisme était encore plus exalté, voulaient massacrer tous les chrétiens. Mais Hassan-Pacha se montra plus humain et mit des gardes à toutes les portes de Mazagran afin de protéger les prisonniers[3]. Cependant le lendemain, il dut accorder quelque satisfaction à ses alliés, et il leur livra huit cents captifs. Les Arabes les emmenèrent et dès qu'ils furent à quelque distance ils les tuèrent à coups de lance[4].

Si complet avait été le désastre qu'il ne se trouva pas un seul fuyard pour en porter la nouvelle à Oran. On ne l'apprit dans cette ville que par quelques Arabes qui apportèrent le cadavre du capitaine-général. Hassan-Pacha l'avait fait rechercher et l'avait rendu à son fils moyennant une rançon de 2.000 ducats[5] et l'échange contre le fils d'un cheikh, prisonnier à Oran. Des Arabes mirent le corps en travers sur un mulet, dans un bât en sparterie et l'emportèrent ainsi jusqu'à Oran. Arrivés près du Château-Neuf et craignant sans doute qu'on ne crût à un piège s'ils disaient la vérité, ils attirèrent l'attention des Espagnols en criant que Mostaganem était prise. Cette nouvelle causa une vive joie qui cessa bientôt lorsqu'ils montrèrent le corps du Comte et les lettres que leur

1. Selon B. de Moralès, une convention fut conclue en vertu de laquelle cinquante capitaines seraient libres. moyennant une rançon de 1.000 ducats. Cette capitulation aurait été négociée à l'insu de don Martin. Mais rien ne confirme ce détail.

2. Beaucoup d'historiens espagnols passent sous silence cette pénible défaite, ou en donnent un récit inexact, comme Mariana, suivant lequel le Comte aurait refusé d'écouter son fils qui conseillait la retraite et aurait attaqué les Turcs. Les Espagnols auraient succombé sous le nombre et seraient presque tous morts (p. 311).

3. V. Diégo Cruzado.

4. V. D. Cruzado et Marmol.

5. V. Marmol.

avait remises don Martin pour ordonner l'échange[1]. Le malheureux capitaine-général fut enterré à Oran[2].

On peut aisément imaginer la douleur et la terreur dont furent saisis les habitants de cette ville lorsqu'ils connurent le sort de l'armée espagnole et de son héroïque chef. Il est très certain qu'à ce moment, Oran était complètement dépourvue de moyens de défense. Ce fut seulement au bout de quelques jours que don Francisco[3], le second fils du Comte, y amena les galères de l'ordre de Saint-Jacques dont il avait le commandement. Si Hassan-Pacha avait été assez audacieux pour marcher sur Oran qu'il pouvait attaquer par mer[4] et par terre, il s'en serait emparé sans difficulté[5]. Mais après sa victoire il revint à Mostaganem et là décida de rentrer à Alger. Le nombre et la qualité des captifs suffisaient pour rendre la campagne à la fois très glorieuse et très fructueuse. Les alliés indigènes étaient probablement pressés de rentrer chez eux et le vice-roi d'Alger savait qu'il ne pouvait pas trop compter sur leur appui. Enfin il n'avait d'artillerie que celle qu'il avait prise aux Espagnols. Il revint donc vers Alger, ramenant avec lui plusieurs milliers de captifs, cinq à six mille probablement[6].

1. V. B. de Moralès et D. Cruzado qui raconte la ruse employée par les Arabes pour se faire admettre dans Oran.

2. On ne sait où il fut enterré.

3. Le fils aîné du Comte, don Alonso, qui héritait de ses titres et de la charge de capitaine-général d'Oran, était alors en Espagne, malade (v. B. de Moralès).

4. Il avait, selon Diégo Suarez, une vingtaine de galères.

5. Tout le monde y mourait de peur, dit B. de Moralès (p. 360). Diégo Suarez et Diégo Cruzado disent de leur côté qu'Oran à ce moment n'aurait offert aucune résistance.

6. Cruzado dit 5.000, Diégo Suarez 12.000. La première de ces évaluations paraît plus vraisemblable ; car, au moment de la bataille de Mazagran, l'armée devait être déjà considérablement affaiblie. Les jeunes soldats qui la composaient avaient certainement succombé en grand nombre aux fatigues et aux privations. D'autre part, durant la bataille, il y eut

Ces prisonniers restèrent assez longtemps en captivité[1], car c'est seulement en 1561 que don Alonso, qui avait succédé à son père comme capitaine-général, put racheter son frère, don Martin, avec le produit d'une razzia[2].

certainement un grand nombre de victimes. On peut donc admettre que l'armée ait été lors de la capitulation diminuée de près de moitié. Cependant il y eut peu d'officiers tués. Deux seulement périrent dans la défaite de Mazagran et quarante-huit furent faits prisonniers.

1. Les prisonniers de 1558 furent mis à part de ceux qui se trouvaient dans le grand Bagne d'Alger : on en employa un certain nombre à l'armement d'une galère appelée bastarde et le bagne qui les renfermait en partie en prit le nom de Bastarde (v. *Top. générale et hist. d'Alger*, par Haëdo, *Rev. afr.*, t. XV, p. 395).

2. V. Diégo Suarez et B. de Moralès (p. 364).

CHAPITRE XIV

CONCLUSION

C'est par un désastre mémorable que se terminait le gouvernement du comte d'Alcaudete. Après avoir administré pendant vingt-quatre années la ville et le territoire d'Oran, après avoir consacré tant d'efforts de toute nature à étendre l'influence espagnole, à l'affermir, à s'assurer des alliés et des vassaux, il laissait une situation plus troublée, plus mauvaise encore que celle qu'il avait trouvée en 1534.

Le territoire soumis aux Espagnols était toujours limité à la banlieue d'Oran, et les communications n'étaient même pas sûres entre la ville et la forteresse voisine de Mers-El-Kébir. Les habitants ne pouvaient s'éloigner des murailles sans risquer d'être massacrés ou pris par les indigènes. Ceux-ci ne gardaient leur fidélité aux Espagnols, ne restaient des « Maures de paix », qu'autant qu'ils étaient contenus par des forces suffisantes ou effrayés par quelque récente victoire de leurs maîtres. Mais, à la moindre défaite, ils étaient prêts à la révolte. Après le désastre de 1558, il fallut que le nouveau comte d'Alcaudete, don Alonso, dirigeât contre eux une vigoureuse expédition, car ils n'avaient plus peur d'Oran[1]. Même les razzias, les surprises, les répressions ne les désarmaient que pour peu de temps ; il suffisait de l'apparition d'une troupe turque pour les rejeter dans la rébellion. En

1. « Sin miedo de la gente de Oran » (B. de Moralès, p. 61).

étudiant l'histoire, monotone du reste, des razzias opérées par le comte d'Alcaudete ou par ses lieutenants dans la banlieue d'Oran, on constate que la plupart furent faites à la suite de quelque surprise tentée par les Turcs ou de quelque succès remporté par eux dans le royaume de Tlemcen[1]. On peut dire que ces petites expéditions dans la région oranaise, ces razzias, ces exécutions de douars ayant manqué à leurs promesses de fidélité faisaient partie de la vie habituelle ; c'était « la guerre ordinaire »[2].

La situation d'Oran au milieu des populations immédiatement voisines était celle d'une place de guerre entourée d'ennemis. La surveillance ne pouvait se relâcher un seul instant; il fallait qu'une escorte accompagnât les troupeaux lorsqu'ils allaient paître. De petites tours gardaient les sources qui alimentaient la ville et qui étaient fréquemment attaquées. On ne pouvait avoir la moindre confiance dans les indigènes les plus soumis en apparence, et l'on n'était sûr de leur fidélité que lorsqu'ils avaient remis des otages.

Comment s'explique ce fâcheux état de choses et pourquoi les Espagnols n'avaient-ils obtenu que de si pitoyables résultats?

Un mot surtout répond à cette question : celui d'occupation restreinte. Ce système déplorable, dont la France a pu dans le même pays constater par une expérience de dix années les

1. C'est ainsi qu'à la suite de l'expédition d'Hassan-Pacha à Tlemcen en 1545, les tribus soumises de Canastel et du Tessalah se soulevèrent; les premières livrèrent aux ennemis les armes que leur avaient confiées les Espagnols et il fallut qu'en 1547 et 1549 le Comte tirât vengeance de ces défections. L'exemple ne servit guère, car lorsqu'Hassan Corso vint assiéger Oran en 1556, les mêmes actes de rébellion se produisirent.

2. Lorsqu'en 1547 ou 1548, le Comte partit pour l'Espagne laissant le gouvernement à son fils, don Martin, et à Diégo Ponce de Léon, B. de Moralès dit qu'on revint à la guerre ordinaire, « voldiendo a ser la guerra ordinaria » (p. 316).

tristes résultats[1], fut toujours suivi par les Espagnols sans que la nécessité d'une conquête plus étendue, l'inutilité d'une possession isolée, s'imposât à leur gouvernement. Le comte d'Alcaudete ne fit pas mieux à cet égard que les autres gouverneurs d'Oran ; il resta sur la défensive et n'entreprit guère d'expédition que pour protéger son territoire.

Le seul but poursuivi était d'empêcher les Turcs de dominer à l'ouest de l'Algérie comme ils dominaient déjà dans le centre et dans l'est. Pour arriver à ce résultat il fallait être maître de deux points essentiels : Tlemcen dans l'intérieur, Mostaganem sur la côte.

Tlemcen était le centre politique de toute la région. Son titre de capitale, le souvenir de son ancienne puissance et de ses richesses, la présence d'un roi héritier de la dynastie zianide lui assuraient une supériorité politique sur les autres villes, en même temps qu'elle restait aussi la capitale commerciale du pays. Mostaganem était le principal port entre Oran et Alger : entre les mains des Turcs, il menaçait Oran. Les ennemis pouvaient y débarquer leur artillerie, leurs munitions, leurs troupes même à quelques jours de marche de la forteresse espagnole. Il fallait donc déloger les Turcs de Mostaganem, leur fermer les portes de Tlemcen. Mais pour cela, le comte d'Alcaudete aurait eu besoin d'une forte armée, bien recrutée, bien exercée, habituée à cette guerre spéciale qui demandait une grande force de résistance, une endurance à toute épreuve et qui exigeait des mouvements rapides, une action continuelle. Il aurait fallu que cette armée fût assez nombreuse pour laisser des garnisons sur tous les points importants, pour occuper solidement les principales villes, Tlemcen, Ben-Aradj, Arzeu, Mostaganem, etc., et pour par-

1. Encore les Français avaient-ils occupé un plus grand nombre de places.

courir sans cesse tout le pays. Les populations de cette région, habituées à l'indépendance, animées d'une haine religieuse contre les chrétiens, ne pouvaient être pour les Espagnols que des alliés incertains. L'intérêt seul pouvait les ranger de leur côté ; il était donc certain que le moindre échec en ferait des ennemis. Ils n'aimaient sans doute pas beaucoup plus les Turcs, quoiqu'ils fussent mnsulmans ; mais ils les craignaient davantage parce que les Turcs laissaient presque toujours des garnisons derrière eux. Le comte d'Alcaudete entrevit à peine la véritable politique à suivre. On voit, en effet, qu'il songea seulement deux fois à laisser quelques troupes à Tlemcen : la première fois, lorsqu'en 1536 il proposa de conquérir et de garder cette ville ; plus tard lorsqu'il mit Abdallah sur le trône en 1543 et qu'il eut un instant l'intention de laisser auprès de lui une garnison de douze cents hommes.

Le même obstacle empêcha la réalisation de ce dessein : le Comte n'avait pas assez de troupes ; et nous arrivons ici à la cause initiale de tous les échecs subis par les Espagnols en Afrique : défaut d'hommes, défaut d'organisation et enfin, pour tout expliquer, défaut d'argent.

Le gouverneur d'Oran, nous l'avons vu, ne comprit pas nettement que le seul moyen d'obtenir des résultats appréciables, c'était de conquérir et de conserver tout le pays. Mais l'eût-il compris qu'il eût été impuissant à le faire. L'histoire du comte d'Alcaudete nous montre en effet quelles étaient les forces dont il pouvait disposer. Une garnison de trois ou quatre mille hommes gardait Oran et Mers-El-Kébir et suffisait aux petites entreprises de la guerre ordinaire. Dès qu'il s'agissait d'une expédition plus lointaine et plus difficile, il fallait demander des secours au Gouvernement qui ne les accordait que très difficilement. La guerre d'Afrique, sous Charles-Quint, ne joua un rôle important qu'en 1535 et en 1541. Après le désastre d'Alger, il ne s'en occupa plus qu'avec répugnance et

Philippe II ne montra guère plus d'ardeur. Lorsqu'à force de démarches le Comte avait obtenu l'autorisation de lever des recrues au sud de l'Espagne, il avait beaucoup de peine à les munir des approvisionnements nécessaires. Oran, forteresse isolée au milieu d'ennemis, ne pouvait nourrir même ses habitants. Du reste cet état de guerre permanente devait nuire à la culture; même lorsque la récolte était abondante, elle ne suffisait pas aux besoins[1]. Or les fournitures de vivres étaient fort mal et fort irrégulièrement faites. Il en était de même des munitions de guerre, des armes. On a vu les lettres du Comte remplies de plaintes et de réclamations.

Lorsqu'enfin le capitaine-général avait triomphé de tous ces obstacles, quelles étaient les armées dont il disposait? dix à douze mille hommes tout au plus, souvent deux ou trois mille, c'est-à-dire des forces suffisantes pour une expédition rapide, tout à fait insuffisantes pour occuper et garder le pays. Encore ces troupes n'étaient-elles accordées que pour un temps très limité, quelques mois, quelques semaines. Du reste les soldats eux-mêmes demandaient vite à rentrer en Espagne. Leur solde était payée très irrégulièrement; ils étaient mal nourris. Les campagnes étaient fatigantes; le butin souvent médiocre ne profitait guère qu'aux officiers.

Aussi la qualité des troupes laissait beaucoup à désirer. Si les vieux soldats qui tenaient garnison à Oran étaient rompus aux ruses et aux fatigues de cette guerre, il n'en était pas de même des recrues que l'on cherchait en Espagne. Il est certain en outre que, surtout après 1550, l'Espagne était épuisée par les saignées formidables qu'avait occasionnées la guerre

1. Dans une de ses lettres, le Comte dit qu'il ne faut pas beaucoup de troupes pour épuiser le pays. « Plega a Dios que yo me vea en este Reyno con arto menos gente que esta, que poco quedaria por acabar en el. » Lettre au secrétaire Juan Vasquez de Molina (Arch. 2e cart., 3e liasse, 54; Appendice V).

européenne, aussi bien que par le départ de tous ceux qui étaient allés chercher fortune en Amérique. Elle ne devait donc plus fournir à la guerre d'Afrique beaucoup de soldats d'élite.

Pour maintenir la discipline au milieu de troupes ainsi composées, il fallait au Comte plus que de l'énergie, de la dureté, et l'on comprend les accusations de cruauté lancées contre lui.

Enfin ce qui expliquait toutes ces difficultés, ce qui les aggravait encore, c'était la pénurie d'argent. L'argent manquait au capitaine-général, non seulement pour les entreprises exceptionnelles mais même pour les dépenses ordinaires. Les razzias qui étaient un détestable moyen de gouvernement devenaient une ressource précieuse, et avec leur produit on nourrissait la ville et l'on faisait patienter les mécontents. Aussi devait-on les multiplier même lorsque rien ne les justifiait[1]. Mais par là même on augmentait, en les légitimant, les ressentiments des indigènes.

Quant à rendre plus fortes les défenses d'Oran, à en créer de nouvelles, il n'y fallait guère penser. On a vu que parfois le Conseil d'Espagne voulait bien consentir aux dépenses lorsqu'elles étaient urgentes, mais sans donner d'argent[2]. Il fallait un grave danger, comme celui que courut Oran en 1556 pour que l'on se décidât à faire quelques frais, à protéger par exemple les sources de Raz-El-Aïn par un ouvrage plus sérieux que la petite Tour des Saints[3].

1. C'est ce que l'on peut déduire de ce que dit Diégo Suarez : il suffisait qu'un indigène dénonçât un douar pour qu'on le razziât ; les Espagnols y étaient toujours disposés. B. de Moralès cite un fait de ce genre (p. 290) : on se trouvait en présence de Maures, les uns hostiles, les autres soumis, et beaucoup de gentilshommes espagnols voulaient qu'on massacrât tout sans distinction. Ils faillirent en venir aux mains à ce sujet.

2. V. p. 7, note 4.

3. Le fort San-Fernando.

On voit que les ressources de toute espèce dont disposait le comte d'Alcaudete étaient tout à fait insuffisantes et cela explique en grande partie l'échec de toutes ses tentatives. Si nous considérons son caractère, nous comprendrons encore mieux cet insuccès.

Orgueilleux et plein de présomption, il se croyait invincible. N'ayant peur de rien, il était sûr d'avance de triompher de tout. Crédule dans les négociations, il ajoutait facilement foi à de vaines promesses sans avoir de gages sérieux, et s'engageait avec une témérité audacieuse dans de dangereuses aventures. Il avait pour ses ennemis un mépris souvent justifié, lorsqu'il s'agissait des Maures peu redoutables en batailles rangées, mais tout à fait déplacé en face des Turcs bien armés et disciplinés. L'heureux succès de quelques entreprises et particulièrement de l'expédition de Tlemcen avait encore accru cette confiance présomptueuse que n'avait affaiblie aucun des échecs postérieurs. C'était chez un chef d'armée un grave défaut que cette audace téméraire. Il faut ajouter que le comte d'Alcaudete, précisément à cause de cette confiance excessive, ne se préoccupa jamais assez de l'organisation de ses expéditions. Tantôt les moyens de transport manquaient au dernier moment, et il fallait s'en aller en campagne sans artillerie et presque sans vivres et sans munitions[1]; tantôt on se fiait, comme en 1558, pour le ravitaillement de l'armée, à des navires dont le voyage pouvait être contrarié par le vent ou par l'ennemi. La retraite, en cas de défaite, n'était jamais assurée, si bien que, même après les victoires, il fallait se battre pour revenir vers Oran.

En un mot, les expéditions entreprises par le comte d'Alcaudete eurent toutes une apparence d'aventures. Les combats ressemblaient presque toujours moins aux grandes

1. Par exemple en 1543.

batailles modernes, qu'aux batailles chevaleresques du temps féodal où chaque guerrier combattait isolément. De tous les chevaliers le plus brave était assurément le Comte lui-même. Certes si le courage le plus héroïque pouvait suppléer aux qualités qui font les hommes de guerre, prévoyance et netteté dans la conception, prudence et sang-froid dans l'exécution, le célèbre gouverneur d'Oran pourrait être compté parmi les capitaines éminents. De même que son administration fût sans grandeur et sans prévoyance, que sa politique manqua toujours de programme et de but précis, de même les opérations militaires qu'il dirigea furent presque toujours mal préparées et conduites avec témérité. Ainsi peut s'expliquer par des causes générales et par sa propre insuffisance l'échec de ce grand personnage qui ne fut en définitive qu'un héroïque et malheureux aventurier.

Mais le gouvernement espagnol ne fut pas instruit par l'insuccès du comte d'Alcaudete; il n'en comprit pas mieux ce qu'il devait et pouvait faire en Afrique, et cette triste politique d'aventures se poursuivit pendant plus de deux siècles sans que l'expérience y apportât aucun changement. La terrible leçon qui se dégageait de la vie et de la mort du comte d'Alcaudete ne profita même pas à son pays.

APPENDICE

PIÈCES INÉDITES TIRÉES DES ARCHIVES ESPAGNOLES DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

I

2e carton, 1re liasse, no 17. Arch. Simancas. Leg. de Estado, no 462.

Memorial que embia el Conde de Alcaudete de lo que se paresce que se deve proveer para Oran demas de lo que embian los proveedores.

Lo que Vuestra Majestad ha de mandar proveer siendo servido para la seguridad de Oran y Mazarquivir es.

Que el trigo que hemando de baëza es obligado a traer en este año lo trayga luego como Vra M. me escrivio que lo havia prometido, y que sea de lo nuevo para que se pueda conservar, y lo mismo a los Proveedores de Malaga en elo pan que quedo por comprar de los dos mil y quinientos ducados.

Que Vra Md mande embiar doce piezas de artilleria desta manera ;

Dos culebrinas reforzadas la una para el puerto de Mazarquivir y la otra para el Castillo de Razalcazar, las mayores que le puedan embiar porque alcancen a toda la vega del puerto y desta playa.

Dos canones dobles reforzados, el uno para el alcazava de Oran y el otro para la fortaleza de Mazarquivir.

Seis falconetes reforzados.

Dos medios canones pedreros para las defensas basas.

Pelotas para estos tiros.

Cincuenta quintales de polvora, esta llevaron las galeras de la de Oney.

Cincuenta quintales de salitre.

Seis mil javas con sus quadrillos porque no han embiado los proveedores mas de cuatro mil.

El molino de polvora de bronze que mas conviene que lo haya aqui que en otra parte por la seguritad de la polvora y de otras cosas.

Dos mil madescuelas de hilo de ballesta porque no embiaron los proveedores ningunas.

Mil maderos para reparar.

Cincuenta tablones para cureñas de todas maneras.

Camones y rayos para hacer veinte carros para el artilleria por que no hay pieza que tenga carretas para tirar seis tiros.

Quatro docenas de exes. = Esta firmade. El Conde de Alcaudete. = A la buelta dice. = Ay en Oran y Mazarquivir treinta y ocho piezas de artilleria entre cañones y morteros cañones y culebrinas pequeñas y medias culebrinas y sacres y falconetes y ribadogines.

II

2ᵉ carton, 3ᵉ liasse, nᵒ 59.
Sans date (juin 1535).

Arch. Simancas. Negociado del Estado. Leg., 462 fol.

Copia de carta traslada de lengua araviga a romance por el interprete Gonzalo di Alcantara, a S. Md.

S. C. C. M.

El Rey Muley Boaudila mi nieto y yo con nuestros parientes y amigos y valedores somos venidos á esta su cibdad de Oran confiados de hallar en vuestra amistad lo que siempre mis antepasados abuelo y padre y tio hallaron ques todo favor y gran merced y pues nuestro deseo y servicios no son ni han de ser menos que los dellos con esperanza de mayores mercedes nos hemos venido debajo del amparo y favor de Vra Magd y asi nos ha recibido el magnifico caballero don Alonso de Cordoba con mucha alegria y buen tratamiento ofreciendonos su persona y toda merced de parte de Vra Md. Y pues ya Vra Magd sabe como Muley Mahamete es turco y enemigo del servicio de V. Magd y asi ha procurado su favor y lo tiene por cierto y en señal desto lo encomiendan en las mesquitas primero que a el y hace la

moneda en su nombre y pues es enemigo y nosotros servidores queremos de V. M. nos mande favorescer y ayudar pues vuestro poder es grande, y á quien á tan gran sombra se allega no es razon que le queme el sol, pues todo el estado que Dios me diere sera por servicio de V. M. yo ando con los alaraves en concierto por dalles mis dineros y porquellos mejor sirvan a V. M. y yo tenga mas seguridad dellos les pido rehenes para ponellos en Oran creo vernan en ello, suplico a vuestro gran poder mande á su Capitan-General nos mande favorecer y ayudar generalmente en toda cosa y que si hobieremos menester cuatro cientos o quinientos hombres para nuestra guarda a V. M. nos haga merced de mandar nos los porque asi para lo que toca á mi como a la gente se daran rehenes y porque de presente no hay otra cosa que escribir porque a tres de hebrero llegamos con nuestra casa junto con Oran, y de lo que sucediere mas se hara mensagero á Vra Magd y porque al muy magnifico Conde de Alcaudete Vuestro Capitan General escrebimos mas largo, a su relacion nos remetimos y tambien alabamos a Dios por haber hallado aqui al muy honrado caballero el alcaide Luis de Cardenas que nos conoce y estuvo Muley Bahami y Muley Audalla año y medio en su compañia y guarda, y sabe nuestras voluntades para el servicio de V. Md; y escribela a Don Rahamen ben Reduan.

Esta es traslado de lengua araviga sacado en nuestro romance por la lengua de Gonzalo de Alcantara y interprete de V. M. = Gonzalo de Alcantara.

Sobre de la carta : Al estado muy alto que Dios ensalce.

III

2e carton, 3e liasse, nº 43.

Arch. de Simancas. Negociado y legajo espresados.

Copia de otra de una Carta que el Conde de Alcaudete escribio a 8 de Enero de año 1536 a Humidalaude jeque muy principal de Levante.

Muy honrado y esforzado buen caballero Humidalaude, muchas veces os he escrito y no he visto respuesta de mis cartas en esta os quiero decir mas claramente lo que os conviene y tambien lo que

querria que hicierdes en servicio del Emperador mi Señor. Ya sabeis que vuestros enemigos los de Uled Aques han tenido y tienen por su valedor a Barbarroja y si esta ayuda les faltase todos sabemos que seriades mucha parte en Levante porque toda la que ellos tienan se pasaria a vos. S. M. tiene voluntad de destruir a Barbarroja y a todas sus cosas yo como buen criado y servidor suyo querria ayudar a buscar medios para que esto se pudiese hacer con mas brevedad y asi por esto como por llegar tan honrado y nombrado caballero como vos a su servicio. Deseo que querrais serville y ayudalle en esta jornada hacemos saber si querreis serville y ayudalle agora como otras veces lo habeis ofrecido para la conquista de Argel porque sabida vuestra voluntad yo lo hare saber a S. M. para que os escriba y me envie a mandar como se ha de asentar y capitular con vos y tene por cierto que haciendole vos servicio en esta jornada que podreis mas descansadamente tener la parte que deseais en aquellas tierras y en esta siempre terne yo respeto al servicio y ayudo que a S. M. hicieredes para hacer lo que mandaredes. — N^ro^ S^or^ el Conde.

IV

2° carton, 3° liasse, n° 44.

Arch. de Simancas. Negociado y legajo espresados.

Lo quel Conde de Alcaudete capitan general de Africa pide en nombre de S. M. que haga (umida laude) a lo siguiente.

Que el prometa como caballero y jure en su ley de hacer en servicio de S. M. todas las cosas siguientes.

Primeramente que sea obligado a ser servidor de Su M^d^ en todas las cosas de guerra que se ofrescieron en Berberia y a ser verdadero amigo de sus amigos y servidores y enemigo de sus deservidores y enemigos.

Que en las cosas de Argel si S. M. fuere servido de hacer armada para tomar la dicta Cibdad se obligue a ir con tres mil lanças a juntarse con el egercito de S. M. y a estar en la parte que se le ordenare y proveera de bastimentos el dicho Real a prescios moderados y que en esto hara toda su diligentia con la fidelidad que debe al juramento y promesa que hiciere y que porna en rehenes para la seguridad desto un hijo suyo y otros hijos y deudos de los principales de sus caballeros,

Que despues de ganado Argel siendo el xeque del Campo por S. M. proveera la gente que estuviere en la Cibdad de Argel de trigo y cebada y otros bastimentos a convenibles prescios y que no impedira que vengan a tratar a la dicha Cibdad todos los que quisieren viniendo de paz antes los favorescera y hara venir siguros porque la contratacion de la Cibdad no se pierda.

Que si algunos otros alaraves ó moros de la tierra quisieren hacer guerra a Argel que sea obligado a hacersela a ellos como à enemigos y deservidores de S. M. y que en esto caso y en todas las otras cosas hara lo que en nombre de S. M. le ordenare el que estubiere por capitan général en Argel.

Que si supiere que en la tierra se trata alguna cosa en deservicio de S. M. y daño de la dicha Cibdad de Argel que avisara en tiempo que se pueda remediar al capitan general que alli estuviere.

Y que porque para la conquista de la dicha Cibdad de Argel ayudara mucho quel Rey de Tremecen sea servidor y aliado de S. M. y enemigo del turco y porque Muley Baudila se ha declarado por servidor de S. M. es condicion quel dicho (Humyda laude) entre por Benarax en favor del dicho Muley Baudila y haga la guerra a sus deservidores y moncafiles y ayude todo lo que pudiere al dicho Muley Baudila hasta meterlo en Tremecen y que este en conformidad y amistad con el y con Benreduan su abuelo para que en conformidad puedan mejor servir a S. M. en lo que dicho es.

Que si supiere de algunos navios de turcos o moros que anduvieren por la costa de aquel Reyno que sea obligado a dar aviso al Capitan general de Argel o al del Reyno de Tremecen si en aquella comarca se hallare.

Lo que Humyda laude dice que hara en servicio de S. M.

Que si S. M[d] manda ir armada para tomar a Argel quel ira por tierra con tres mil lanças y se porna en sa parte quel Capitan general de S. M. mandare y traera bastimentos al Real de trigo y cebada y carne de toda mucha cantidad y hara la guerra a los amigos de Barbarroja y a todos losotros que fueren deservidores de S. M. con las condiciones siguientes :

Que despues de ganado Argel S. M. le haga su xeque del Campo de toda aquella tierra y le mande favorecer contra sus enemigos los

de Uled Aquis que han sido y son servidores de Barbarroja y ellos ha sostenido en aquella tierra contra el dicho Humyda laude porque fue el principal en ayudar a los cristianos que S. M[d] envio a Tremecen contra su hermano cuando lo echaron de aquella ciudad y lo tomaron.

Que si S. M. recibiere en su servicio y amistad el Rey de Tremecen Muley Baudila o a otro cualquier que estuviere en el Reyno que se saque por condicion en la capitulacion que con el se hiciere que sea obligado a ayudar y favorecer a Humyda laude contra sus enemigos y quel dicho Humyda laude prometera y jurara de hacer lo mismo en servicio y favor del Rey de Tremecen que fuere servidor de S. M[d] contra todos los del. — El Conde de Alcaudete.

V

2e carton, 3e liasse, n° 54.

Arch. de Simancas, Negociado de Estado. — Africa. Leg° 463.

Copia de carta original del Conde de Alcaudete al Secretario Juan Vazquez de Molina. De Oran a 28 de Abril de 1536.

Muy Mag[co] Señor,

Por la carta de S. M. y por lo que los mensageros me dijeron en virtud de la creencia de Vra Mrd. y de esotros mis Señores del Consejo de la guerra entiendo que S. M. no recibe servicio de aceptar lo que yo he ofrecido y que quiere mandar proveer lo de aqui por otras vias. El Señor Cardenal de Sigüenza ha juzgado mi ofrecimiento tan mal que no me maravillo que su parecer hiciese impresion; yo he dicho verdad en todo como la suelo decir y el tiempo lo mostrara y porque a S. M. respondo largo a todo lo que me manda y el despacho ha de venir a manos de Vra Merced remitome a lo que en el se contiene. Beso las manos a V. Merced por loque en su carta dice y por lo que ha dicho a mis criados ques como yo lo tengo creido de la voluntad que sé que teneis de hacerme merced. Tambien la he recebido muy grande de avisarme Vra Mrd. de la salud de S. M. y del Comendador mayor y de las nuevas de Italia. Maldito sea este Rey de Francia que tan grandes males hace a la cristiandad y tanto bien a los moros en excusar

que no se les haga la guerra como se podria hacer, creo que no dejara comenzar cosa buena hasta acabarse primero el.

De Navarra y desa Corte me escriben que hay nueva de venir don Enrique de Labrid con pujante egercito y que le ayudan Francia y Ingalaterra con gente y dineros, si asi es no estará Vra Mrd. muy ocioso ni aun sera razon que lo este nadie en Castilla, hagame Vra Mrd. saber lo que se trata desto.

Tambien tenemos aca nueva del armada que Barbarroja hace y no creo que le estorbara mucho el sentimento de la muerte de su muger segun lo poco que la conversaba, hasta que tenga por mas cierta su venida no pido mas que lo ordinario. Aquello suplico a Vra Mrd. que se despache luegos.

A ocho y a diez leguas de esta Cibdad no hay moro, sera el año aca muy fertil qual sera menester para desembarcar en Oran veinte mil infantes y mil o mil y quinientas lanças, plega a Dios que yo me vea en este Reyno con arto menos gente que esta, que poco quedaria por acabar en el.

A Su M^d escribo que mande enviar doz mil hanegas de cebada con los cuatro mil hanegas de trigo; el trigo conviene que se envie luego. La cebada bastara que se traiga de la nueva. Nuestro Señor la muy magnifica persona y estado de Vra Mrd. guarde y acreciente. De Oran á 28 de Abril de 1536.

Al servicio de Vra Mrd. = El Conde de Alcaudete.

Sobre de la Carta : Al muy magnifico Señor el Señor Juan Vazguez de Molina secretario y del Consejo de S. M^d.

VI

2e carton, 8e liasse. — Sria de guerra moderna. Leg^o 4698.

Extrait de la Liste des Capitaines-généraux d'Oran.

A don Martin de Cordova y Velazco conde de Alcaudete hizo S. Mag^d merced del cargo de gobernador y capitan-general de Oran y Mazarquivir en propiedad y lo sirvio desde 4 de junio de 1534 hasta 4 de diciembro de 1545 que con licencia paso a España y nombro para el govierno a don Alonso de Cordova y Velazco su hijo mayor este lo hizo hasta 7 de julio de 1546 = que habiendo buelto el refe-

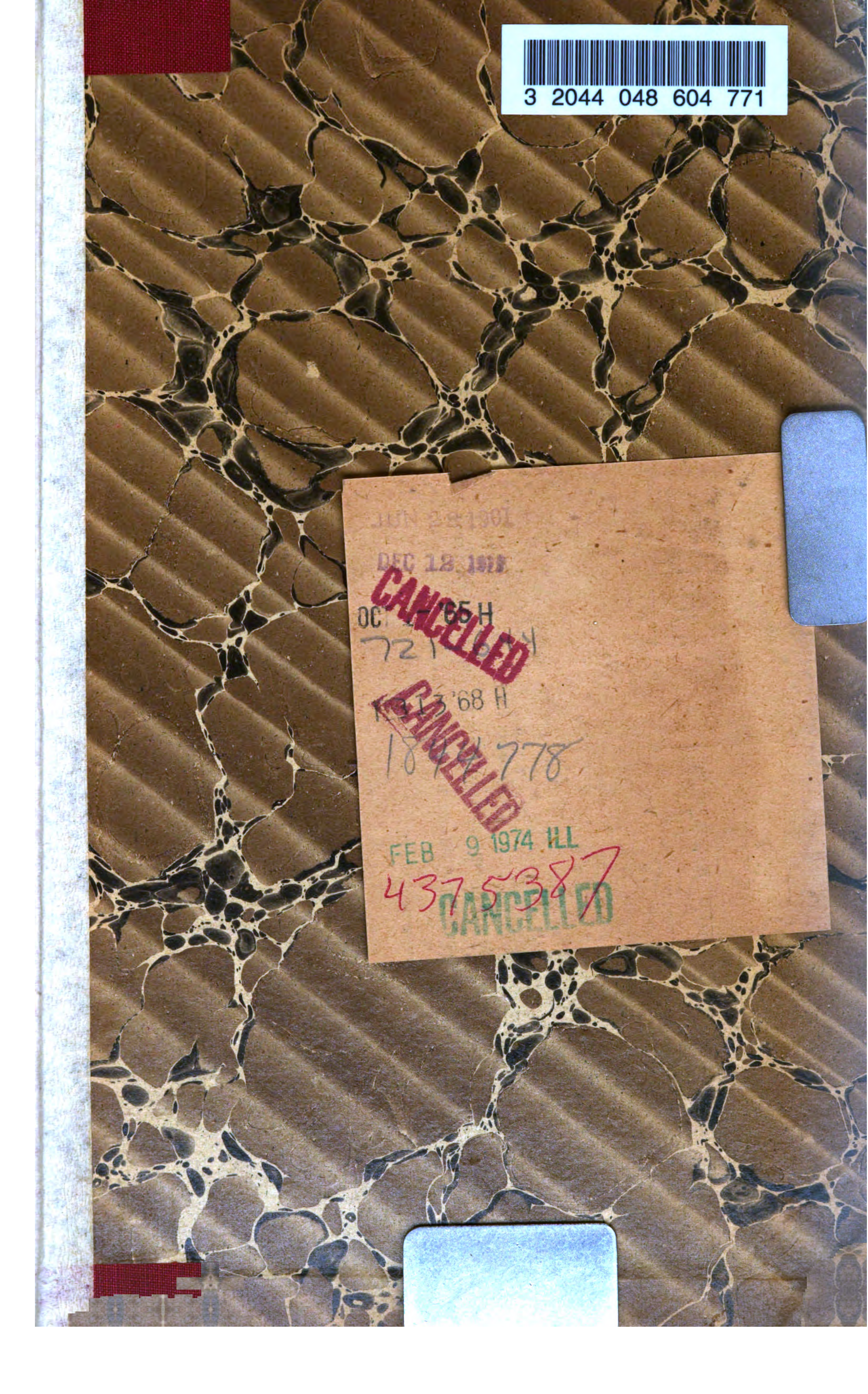
rido Conde a ejercer su cargo tratto de hacer jornada para el lugar de Mostagan y elijio para el gobierno de estas plaças a Don Diego Ponze de Leon, su primo por el tiempo que se detuviese en la faccion y haviendo venydo a Oran con buen suceso sirvio su cargo hasta 26 de agosto de 1558 — que le mataron en Mostagan con 14.000 españoles que llevo en su egercito para la toma de dicho lugar.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Camis et Cie, Paris. — Section orientale A. Burdin, Angers.






3 2044 048 604 771
DEC 12 1978
CANCELLED
OCT - '65 H
CANCELLED
'68 H
FEB 9 1974 ILL
4375387
CANCELLED

